Contes et nouvelles

Louis Hémon

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1 Père inconnu

Etalé sur sa chaise, les mains sur les cuisses, Joe Hitchins, le « Boucher Sportif », contemplait l'extrémité de son cigare et respirait pesamment, la tête de côté, prêtant une oreille distraite aux propos de son voisin.

— Voyez-vous, disait ce dernier, ici on en a toujours pour son argent ! Ce n'est pas grand, bien sûr ! et on ne voit pas de champions ; mais Newton connaît son affaire et il n'engage que des garçons qui disputeront leur chance jusqu'au bout. D'abord ils savent tous qu'ils n'auront leur argent que s'ils le gagnent ; alors, même quand ça commence à mal tourner, les petites histoires de poignet foulé et de pouce démis, ils gardent ça pour eux, et ils continuent à cogner droit devant eux jusqu'à ce qu'ils ne voient plus clair.

« Et puis, pour ses cinq « bob », on a les pieds dans le ring, et on ne perd rien de ce qui se passe ! »

Le « Boucher Sportif » approuva d'un hochement de tête. Il était du même avis, entièrement ! Il connaissait tous les lieux où l'on boxe à Londres ; mais il n'en connaissait aucun où l'on pût, pour ses cinq shillings, se procurer au même degré qu'à la « West End School of Arms » l'impression luxueuse que les combattants étaient à vos ordres et se martelaient pour vous divertir. L'on avait, comme le voisin l'avait si bien dit, les pieds presque dans le ring, et quand les deux hommes venaient se jeter ensemble dans les cordes, on les recevait sur les genoux. Leurs grognements es-

soufflés dans les corps à corps, les hoquets d'asphyxie qui annoncent un coup bien placé à l'estomac, les taches rosâtres qui couvrent peu à peu les torses nus, l'écorchure inévitable des clavicules, le nez qui enfle entre les pommettes tuméfiées, et les yeux caves, résolus et tranquilles, qui chavirent tout à coup au moment où les genoux vont céder… aucun détail n'était perdu pour les spectateurs des places chères. La fumée des pipes et des cigares montait vers le plafond bas ; le piétinement des boxeurs, le son mat des coups, les vociférations du public emplissaient la salle exiguë d'un tumulte émouvant. Après un dîner copieux il faisait bon digérer là lentement, le sang aux tempes, suivant du regard ces gamins qui s'entrassommaient gaiement, pendant que le gong du chronométreur scandait les reprises.

†

Deux novices entraient dans le ring. Un coup de gong, la poignée de main préliminaire, et de suite une mêlée sauvage. Les deux hommes se bousculaient d'un coin à l'autre, rebondissant sur les cordes, avec des charges confuses et des bourrades maladroites. Des coups anodins claquaient bruyamment sur la nuque ou les épaules ; les combattants, de suite essoufflés, s'affermissaient sur leurs jarrets, les yeux troubles, et confiaient au hasard des batailles de grands swings de faucheurs. Un des coups, atteignant inopinément son but, fit un bruit sec, et ce fut fini. L'un des deux était étendu sur le sol, les bras en croix, pendant qu'une voix placide comptait les secondes.

« …Eight… Nine… Out ! »

Le « Boucher Sportif » échangea un sourire avec son voisin et héla le garçon pour se faire apporter à boire.

Deux hommes nouveaux enjambèrent les cordes et s'installèrent sur leurs chaises respectives.

— En voilà un, dit le voisin, à qui un bon dîner ne ferait pas de mal !

Le « Boucher Sportif » contempla le torse nu adossé au poteau du ring à quelques pieds de lui : les côtes saillaient sous la peau grise.

— Oui ! fit-il, il n'a pas l'air trop bien nourri !

Son regard remonta jusqu'à la figure et s'y arrêta. Elle lui rappelait quelque chose… quelque chose de presque oublié ; mais qui avait dû lui être familier autrefois.

Le Maître des Cérémonies annonça :

« Le prochain item du programme est un contest en six rounds de deux minutes entre Youg Cohen, d'Aldgate, et Joe Badger, de Holloway.

…Joe Badger, de Holloway… Young Cohen, d'Aldgate… »

Les souvenirs du « Boucher Sportif » se déroulaient péniblement. Joe Badger, de Holloway… Joe Badger… Joe !…

Il retira son cigare d'entre ses dents, et une poussée de sang lui gonfla les tempes. Joe Badger, de Holloway… et cette figure qui lui rappelait quelque chose… C'était le fils de Maria, et, si elle avait dit la vérité, son fils à lui…

†

Young Cohen venait de placer un dur crochet au sortir d'un corps à corps, et s'avançait de nouveau, prudent et rusé. Le

« Boucher Sportif » regardait le gringalet qui lui tenait tête. Oui ! C'était bien la figure de Maria, et surtout ses yeux ; mais la mâchoire. Il se passa la main sur le menton, remué malgré lui. Le fils de Maria, et son fils à lui… Après toutes ces années ! Quelle drôle de chose !

Un garçon courageux, cela se voyait de suite, mais qui ne savait guère s'y prendre. Il s'avançait carrément, les yeux bien ouverts, avec des swings qui se laissaient deviner longtemps d'avance. Son thorax plat semblait bien peu fait pour recevoir les coups, et les gestes de menace de ses bras grêles étaient pathétiques.

« Time ! »

Une minute de repos et de soins paternels aux mains de seconds apitoyés, et le voilà qui reprenait sa tactique sans espoir, suivant pied à pied autour du ring, les yeux grands ouverts, un adversaire qui lui bosselait la figure en s'amusant. Ils ne montraient aucune colère, ces yeux, pas même d'ardeur au combat, seulement une sorte d'application patiente, de désir candide… de la victoire, peut-être, ou bien de l'argent du prix ; d'un peu d'argent dont il aurait eu grand besoin !

Pendant le second intervalle, le « Boucher Sportif » étudia le jeune corps demi-nu adossé aux cordes du ring à quelques pieds de lui. Point si mal bâti, ce garçon, s'il avait été mieux nourri ! Et du cœur, c'était facile à voir ! Le fils de Maria, et son fils à lui… Quelle drôle de chose !

Au troisième round Young Cohen feinta, dansa, plissant ses yeux pleins de ruse, réussit avec ostentation plusieurs tapes lé-

gères du gauche, et soudain plaça son droit à la mâchoire, vite et dur.

Des voix dans la salle dirent doucement : « Ça y est ! »

Le petit Joe était affaissé dans un coin du ring, la tête sur un coude replié. Quand il entendit compter les secondes il fit un effort, se mit à genoux, les mains encore à terre, et releva les yeux.

Le « Boucher Sportif » penché contre les cordes, la mâchoire en avant, le regardait en serrant les poings. Il allait se relever, le petit Joe… Il allait se relever, sûrement ! Il n'allait pas rester affalé devant ce petit Juif crêpu pendant qu'on compterait les dix secondes ! Il n'avait peut-être rien mangé de la journée, et il ne savait pas se battre c'était clair ; mais si Maria avait dit la vérité et que ce fût son fils à lui, il allait se relever…

Il s'était relevé ; il avait chancelé, trébuché contre les cordes et rebondi en envoyant son bras droit devant lui en un moulinet aveugle. Et Young Cohen, qui s'approchait nonchalemment pour finir son ouvrage, avait reçu un des poings fermés sur le menton et s'était affaissé à son tour…

Le « Boucher Sportif » se leva en carrant les épaules, insolemment orgueilleux, les mains à fond dans ses poches, faisant sonner des monnaies, et s'en alla vers la porte, pour être là quand le petit Joe sortirait.

q

Chapitre 2 Le messager

Mr. Algernon Ashford est assis dans le cabinet de travail de sa maison de Golders'Green, et écrit une lettre au Times.
Tous les matins il s'installe ainsi devant son vaste bureau de chêne, et s'immobilise en de longues méditations, préparant les épîtres solennelles qu'il envoie périodiquement au Times,au Daily Telegrah ou au MorningPost.

Il écrit lentement, le sourcil froncé :

« ...Devant toutes ces catastrophes la même pensée vient à tous les hommes de bon sens : cela en vaut-il la peine ? Toutes ces vies sacrifiées amèneront-elles au moins quelque progrès réel, quelque résultat pratique, un essor nouveau de l'industrie ou du commerce ? À cette question tous les hommes de bon sens répondront : « Non ! »

M. Algernon Ashford s'arrête là et relit son dernier paragraphe, satisfait. Il pourrait se souvenir d'avoir envoyé au MorningPost – il y a une vingtaine d'années – une protestation du même genre contre les premiers « vélocipèdes », ces « machines indécentes et grotesques » ; et voici dix ans à peine qu'il envoyait au Daily Telegraph une autre protestation contre les automobiles. Il se sert de taxis automobiles plusieurs fois par semaine, maintenant, et il projette de donner une bicyclette à sa fille Betty pour son quatorzième anniversaire ; mais que la même accoutumance puisse jamais se produire pour l'aviation – l'idée est ridicule !

Son regard sort un instant par la fenêtre qui donne sur le jardin : le soleil joue sur les plates-bandes multicolores ; au milieu

de la pelouse, Betty est assise de travers dans un fauteuil de toile, un livre sur les genoux, balançant ses longues jambes grêles de fillette ; elle appuie au dossier sa tête aux cheveux raides, couleur de froment, et lève les yeux vers l'air ensoleillé où virent des mouches éperdues. Mr. Algernon Ashford contemple quelques minutes ce spectacle charmant et en est tout attendri.

Tant de paix champêtre à un quart d'heure à peine de Londres !

« … Non ! Le vol ne sera jamais qu'un tour de force inutile et dangereux, un jeu de fous… »

†

Dans le jardin, Betty rêve… Lorsqu'elle est seule, elle lit ou elle rêve ; et elle est souvent seule. Sa mère est morte il y a déjà longtemps, morte d'avoir quotidiennement entendu Mr. Algernon Ashford discourir sur le monde et la vie… De sorte que Betty passe de longues heures dans le jardin, quand il fait beau, un livre ouvert entre les mains. Elle en suit avidement les péripéties touchantes, la course romanesque d'amours pures et distinguées. Et elle rêve…

Il y a souvent un héros dans son rêve ; il est loyal, chaste et tendre. Ce n'est certes pas le mauvais sujet des romans, ni l'étranger à moustache noire qui incarne le vice et la débauche ! Non : c'est un Anglo-Saxon splendide : il a six pieds de taille – pas un pouce de moins – un menton carré et des yeux de galahad. Devant sa juste indignation l'on voit trembler et fuir les continentaux pervers qui avaient osé jeter les yeux sur l'héroïne !

Quelque part dans le jardin il doit y avoir un frelon, car on l'entend bourdonner. Betty le cherche en vain des yeux, puis renverse de nouveau la tête sur le dossier du fauteuil, et voici que tout à coup elle reste figée, les yeux grands ouverts, la bouche entrouverte aussi, formant un « Oh ! » qui oublie de s'échapper… À mille mètres en plein ciel, presque au-dessus d'elle, un aéroplane passe. Elle sait que c'est un aéroplane, bien qu'elle n'en ait jamais vu. Cela ressemble à une colombe aux ailes blanches étendues, toute petite dans le bleu du ciel, et qu'on devine pourtant très grande.

Betty s'émerveille ; mais ce n'est qu'au bout de quelques instants qu'elle songe à ceci, qu'elle avait oublié : c'est un homme qui est là-haut ! Un homme… l'idée lui donne le vertige ; non pas le vertige qui fait peur, mais un vertige glorieux et doux d'adoration. Que voit-il de là-haut ce grand frère des alouettes ? À quoi songe-t-il, ce demi-dieu qui a reçu le ciel pour sa part d'héritage, et navigue l'air ensoleillé, chevauchant loin du sol l'immense colombe ?

†

† †

Le soir tombe. Le ciel couleur de saphir est devenu couleur de turquoise. Tout à l'heure des petits garçons ont passé en courant dans la rue, criant les dernières nouvelles des journaux du soir :

« …Un aviateur français vole au-dessus de Hampstead et Golder's Green… »

Dans son cabinet de travail, Mr. Algernon Ashford écrit d'abondance, une rougeur d'indignation aux joues.

« …Le péril est imminent, car l'impudence des aviateurs, adulés par une presse servile, s'accroît d'heure en heure. Aujourd'hui même, un homme – ce nous est une satisfaction de savoir que ce n'était pas un Anglais – a été assez fou et assez coupable pour passer au-dessus de ces quartiers paisibles, menaçant nos vies, celles de nos enfants, nos maisons, nos jardins ! Qu'attend-on pour intervenir ? »

…Betty a oublié de ramasser le livre tombé sur la pelouse ; elle a repris le rêve interrompu ; mais voici qu'il y a maintenant quelque chose de changé dans ce rêve. Le héros qui est en route ne se présentera plus monté sur un cheval fougueux, mais bien sur un monoplan aux vastes ailes. Elle n'exige plus aussi impérieusement qu'il soit conforme à son idéal d'autrefois, parce que, tel qu'il sera, il descendra du ciel, et qu'il ne faut pas trouver à redire aux messagers divins. Il est auréolé de gloire, et beau de la beauté de ceux qui ne sont plus esclaves de la terre. Et – miracle des miracles – c'est un Français.

q

Chapitre 3 Le clown

Ceci est l'histoire invraisemblable et véridique qui me fut contée, dans un boarding house de Russell Square, par une Irlandaise aux lèvres peintes, dont je tairai le nom.
C'était une fort jeune et fort jolie fille qui, connaissant le prix de l'indépendance, avait pendant plusieurs années promené sur le Continent, seule, sa coiffure 1830, sa peau douce et ses clairs yeux sans pensée. Un soir, elle descendit de sa chambre, tenant

en main une boîte à gants mauve pâle, qui sentait l'héliotrope, et la renversa sur ses genoux. Il en sortit quelques paquets de lettres, liées avec des faveurs de nuances tendres, et des photographies de tous formats. Elle les étala dans le pli de sa jupe, et leur sourit à toutes l'une après l'autre, car c'étaient les portraits de jeunes hommes, de toutes nations et de tous âges, qui l'avaient aimée.

Il n'y avait pas de tragédie dans ces figures-là ; rien de sombre ni de violent ; Anglais, Français, Allemands ou Suédois avaient, devant l'objectif, exhibé les mêmes coiffures soignées et les mêmes redingotes solennelles pour la jolie fille au flirt discret. Ils avaient dû l'aimer gentiment, sans mauvaise humeur et sans désespoir, d'une petite passion honnête et douce : elle les récompensait en leur gardant à tous le même souvenir plaisant et attendri, et le même sourire. Cinq ou six races y étaient représentées ; mais le joyau de la collection, et le plus cher à son cœur, était un Français. Sur ses innombrables talents, le charme de ses manières, sa voix exquise, sa virtuosité de pianiste et de valseur, elle épuisait ses épithètes laudatives. Et puis c'était « un comte, un vrai comte ». Le « comte » offrait aux yeux, de trois quarts, une jolie figure molle, aux yeux de bébé caressant, rehaussée de moustaches intrépides. Il se tenait très raide, mince, étroit et bien vêtu, et regardait devant lui avec un léger sourire.

Elle avait entamé, devant un auditoire complaisant mais jaloux, le chapitre de ses grâces, et portait aux nues notre nation, qui produit de si jolis garçons, et de si bonnes manières ; mais, ingrat, j'avais cessé de prêter l'oreille, et regardais un autre portrait.

†

Celui-là n'était, certes pas, d'un Français. La figure glabre aux traits durs, d'expression simple et violente, la mâchoire de dogue, la tête petite sur un cou puissant, clamaient l'Anglo-Saxon de race pure.

Pourtant, des yeux étranges, troublés et anxieux, mettaient une note de faiblesse dans ce masque primitif ; mais la bouche surtout m'avait frappé. C'était une large bouche de dessin très pur, mais qui semblait avoir perdu l'habitude du repos – une bouche aux lèvres tendues, aux coins abaissés, dont on eût dit qu'elle grimaçait de tristesse, après avoir trop ri. Une bouche comme on en voit… mais où donc avais-je vu cette bouche-là ?

Je questionnai la jeune Irlandaise, qui interrompit son panégyrique pour me répondre quelques paroles vagues, d'un air distrait. Le souvenir de cette figure, évidemment, ne pouvait ni la flatter ni l'attendrir. J'insistai, et elle n'ajouta rien ; mais la mémoire me revint tout à coup. J'avais déjà vu des bouches semblables ricaner dans des visages blanchis de farine, sous les ampoules électriques ou les quinquets fumeux, quand l'impeccable gentleman en bottes molles demande, en faisant claquer un fouet dédaigneux : « Allons ! môssieu le clown, vôlez-vô venir faire l'imbécile avec môa ? » J'avais déjà vu cette grimace-là tordre une bouche douloureuse quand « Môssieu le clown », écartant des deux mains comme une voile sa large culotte de soie aux fleurs bizarres, se fait fouailler pour faire rire la foule, et rit, avec elle, sans desserrer ses lèvres sanglantes, d'un air d'indéfinissable mépris.

Je sentis donc qu'il y avait une histoire, et je finis par l'obtenir ; mais ce fut si long – car la conteuse la considérait comme vulgaire et sans intérêt – et si confus, car elle n'avait qu'à

moitié compris, que je préfère prendre cette histoire à mon compte, puisqu'aussi bien il faudrait, de toute façon, que je mente un peu. Je vais donc vous la dire telle que je l'ai comprise, sinon telle qu'elle est arrivée.

†

Elle se passa à Londres, dans un de ces « boarding houses » où vivent les sans-logis et les sans-famille, les voyageurs de ressources minces et les commis de banque de la Cité. L'héroïne de cette aventure y avait élu domicile depuis quelques mois, et coulait des jours paisibles, quand survint le « comte », dont les yeux doux et les fières moustaches lui prirent le cœur. Ce fut un « flirt » désespéré, qui se déroula, soir après soir, dans l'étroit salon aux meubles miteux. Lui, tantôt s'asseyait au piano, et ténorisait avec un sentiment infini chansonnettes et romances, tantôt, près d'elle, achevait de la conquérir au charme de sa personne soignée et de ses manières polies et caressantes.

Un jour, leur tête-à-tête fut quelque peu troublé par la présence d'un nouveau venu, large garçon très bien habillé, sobre de mouvements et de paroles, qui paraissait prendre son plaisir à regarder les choses autour de lui sans jamais s'y mêler. Mais ils se firent vite à son immobilité silencieuse, et finirent par l'oublier tout à fait.

Malheureusement le sort voulut que, à force de voir sourire devant lui cette jeune fille de sa race, fardée et naïve, Joe Hitchins, clown, se prit à l'aimer. Comment il l'aima, et combien, c'est ce que lui seul aurait pu dire ; mais je sais au moins une chose, c'est qu'il essaya de l'amener à lui. Il alla s'asseoir près d'elle, lui aussi, dans les longues soirées d'hiver, quand le froid

brouillard emplit les rues, et lui conta des histoires merveilleuses. Aventures singulières survenues dans les recoins du monde où il avait passé ; peintures d'îles perdues où, entre les collines et la mer, la vie semble s'arrêter, pour se fondre au grand repos des choses inanimées ; récits surprenants, tragiques ou moqueurs ; tout ce qu'il avait vu et entendu dire sur les mers et les continents – il raconta tout cela, pour elle, et elle s'étonna sans saisir. Elle l'écouta avec un joli sourire indifférent et s'empressa de retourner à l'autre, qui chantait si bien, et ne lui parlait pas de choses étranges.

Il comprit de suite, retourna à son coin tranquille et – condamnez-le – s'adressa au dieu Whisky, qui en a consolé d'autres.

Un soir, « le comte » avait, pour son amie aux cheveux dorés, exhibé ses plus notables talents. Il avait joué, causé, chanté et bostonné dans l'étroit salon, tant qu'elle s'était enfin abandonnée sur son épaule, ployante, enivrée et douce. Alors, Joe Hitchins, clown, se leva et sortit. Peut-être qu'il avait vu le regard, tourné vers l'aimé, de ses yeux idolâtres, et que cela le rendit fou – peut-être était-ce la revanche du dieu Whisky – peut-être enfin qu'il voulut, simple, lui montrer, lui aussi, ce qu'il savait faire de mieux pour la conquérir. Je ne sais pas ; mais quelques minutes plus tard, la porte se rouvrit, et il reparut à la lumière, vêtu de son costume de soie aux fleurs éclatantes, masque plâtré de farine que barrait la grimace amère de la bouche rouge aux coins abaissés.

†

C'était un grand clown, splendide, habile en son métier, et la fièvre d'amour, l'alcool, la colère, avaient préparé jusqu'à l'exaspération ses muscles de métal ; de sorte que, dès le premier bond, il sentit qu'il allait donner ce soir-là le meilleur de lui-même, et offrir en holocauste à la jeune vierge fardée le chef-d'œuvre de sa vie de clown, en des cabrioles surhumaines.

En quelques instants, il avait tout oublié. Il se souvenait d'une seule chose, c'est qu'il devait montrer à une personne chère la beauté de son art, la grandeur de son amour et la souplesse de son corps, et il commença de tournoyer désespérément. Tout ce que peut exécuter un clown virtuose, honneur de sa profession, il le fit ce soir-là mieux qu'il ne l'avait jamais fait. Sauts périlleux, roue volante, saut du singe et saut du lion, il montra en vérité tout son savoir et, dans ses culbutes ailées, il sembla que les fleurs éclatantes de son habit dansaient, s'ouvraient et jaillissaient dans l'espace en un miracle continu.

Il se sentait beau, maintenant. Il se rappelait confusément que, à des époques lointaines, il n'avait été qu'un pauvre homme déçu, qui cachait sa douleur ; mais tout était changé, de par la détente merveilleuse de ses membres, et c'était un être de force surprenante et un athlète incomparable qui donnait en spectacle à sa bien-aimée le meilleur de son effort.

Il oublia les oripeaux grotesques qui lui couvraient le corps, et la farine qui blémissait sa face contractée. Comment pourrait-elle ne pas l'aimer ? Il était un grand clown admirable – nul ne pouvait l'égaler –, toute la beauté des bêtes était en lui, et il sentait les muscles de ses épaules se gonfler de colère, et ses pieds agiles poser une seconde à terre et l'envoyer de nouveau culbuter en plein rêve. Il n'entendait qu'un bourdonnement continu, large

comme un chant de cloche, qui montait en lui et, pourtant, emplissait l'espace, et, porté sur les ailes du son, il tournoyait une minute sans reprendre haleine, ou bien s'enlevait tout droit, après deux bonds brefs, et tournait ses sauts périlleux à deux mètres de terre.

Il cabriola longtemps, longtemps… Mais voici que soudain le son se tut, et il s'arrêta au milieu de son élan, pour retomber lourdement à terre.

Il perçut deux personnes qui le regardaient, et, dans leurs yeux froids et étonnés, il vit, non pas ce qu'il s'était cru, mais ce qu'il leur avait montré ; un pitre, haletant, agile et grotesque, qui pirouettait dans la lumière.

Alors, il gagna la porte en trébuchant, trop triste pour éprouver aucune honte, mais se sentant amèrement pesant, et vieux… vieux… vieux…

q

Chapitre 4 Lizzie Blakeston

Faith Street donne dans Cambridge Road, et Cambridge Road aboutit à Mile End Road. Au numéro 12 de Faith Street, habitait la famille Blakeston. Le père et la mère étaient venus du Lancashire peu après leur mariage, et la nouvelle génération des Blakeston n'avait jamais connu comme horizon que les rangées de maisons sales et de boutiques douteuses qui s'étendent entre Mile End et Bethnal Green. À l'est, c'était Bromley et Bow ; à l'ouest, Whitechapel, puis la Cité, et plus loin encore, entouré

d'un nuage d'irréelle splendeur, le West End, où une aristocratie légendaire vivait parmi les ors et les pourpres, dans la mollesse et les plaisirs.

Les jeunes Blakeston n'avaient sur l'existence de cette aristocratie lointaine que des données assez vagues, et ne s'en souciaient guère. Tout l'intérêt de la vie se concentrait pour eux dans la question sans cesse renaissante des comestibles, question dont les ressources cruellement irrégulières de la famille faisaient trop souvent un insoluble rébus. Quand les fonds étaient bas, et le crédit épuisé, les repas se composaient uniformément de thé faible et de pain vaguement frotté de margarine ; encore les tranches étaient-elles parfois d'une minceur criminelle.

Ces contretemps affligeaient surtout Bunny, gros garçon mélancolique, dont les huit ans étaient hantés par des rêves d'abondante nourriture. Aux époques de famine, il promenait sa tristesse devant la boutique où l'on vend du poisson frit et des pommes de terre, ou devant celle encore où s'étalent, à côté des quartiers de viande, de massifs puddings au suif parsemés de raisins rares ; et l'odeur délicieuse de la graisse chaude augmentait son désespoir. Aux jours d'abondance, il mangeait avec une résolution sauvage, et, même repu, il était sans gaieté, prévoyant les jeûnes à venir.

Sa sœur Lizzie était, comme il convient à son sexe, moins exclusivement préoccupée de ce genre de choses. Elle n'hésitait nullement, à l'occasion, à repousser par la violence les incursions tentées par son jeune frère sur sa part de victuailles ; mais quand les victuailles manquaient elle affectait volontiers, et sans grand effort, une légèreté de cœur qui remplissait Bunny d'admiration. Il ne pouvait comprendre que sa sœur avait pour la soutenir au

milieu des privations et des déboires, son art, qui lui était un idéal et une consolation : Lizzie était danseuse.

Dans n'importe quel quartier populeux de Londres on peut voir, autour des Italiens et de leurs pianos mécaniques, de petites filles évoluer par paires, convaincues et solennelles, levant légèrement sur l'asphalte grasse des souliers éculés. Elles méprisent la polka enfantine et la valse langoureuse : leur danse est un curieux mélange de gigue, de pavane et de cake-walk ; mais la cadence est impeccable, la souplesse du genou et de la cheville révèle de longues années d'entraînement, et elles apportent à l'accomplissement du rite une gravité qui impose le respect.

Lizzie Blakeston était, à l'âge de douze ans, la meilleure danseuse de Faith Street, de Cambridge Road et peut-être de tout Mile End, simplement. Qu'un orgue se fît entendre dans un rayon d'un quart de mille autour de sa demeure, et elle arrivait en courant, assujettissant d'une main sur sa tête un canotier délabré. Elle réparait rapidement le désordre de sa toilette, tirait un bas, relevait une manche, repoussait dans le rang un faisceau de mèches rebelles, puis elle dansait et les ballerines locales rentraient dans l'ombre.

Pas un piano mécanique dans Londres ne jouait un air sur lequel elle ne pût broder quelques pas ingénieux : Geneviève, Blue Bell,le Miserere du Trouvère ou la Marseillaise, tout servait indifféremment à son jeune génie. La grâce mièvre du menuet et l'excentrique audace du cake-walk se fondaient dans les évolutions de ses jambes minces revêtues de bas troués. L'harmonie exorbitante qui s'échappait à flots du piano mécanique s'emparait d'elle comme une main impérieuse, faisait monter vers le ciel en geste d'offrande ses minces souliers jaunes, rythmait le mouvement de

ses bras balancés, la courbait et la relevait, enveloppait ses moindres gestes dans une irrésistible cadence, et saisie d'une glorieuse ivresse, Lizzie sautait, pirouettait et se trémoussait dans l'étau de la mesure, offrant au monde obscurci un sourire vague et des yeux hallucinés.

Puis c'était le silence. L'Italien reprenait sa place entre les brancards et s'éloignait ; il ne restait plus que quelques passants attardés, des gamins gouailleurs, Bunny, assis sur le trottoir, sortant périodiquement de poches invisibles des victuailles inattendues, et Mile End Road par un soir d'hiver, la chaussée gluante et les lumières clignotant dans le brouillard.

†

Les années passèrent ; mais les années ne comptent guère dans Faith Street. Au dehors peut se déchaîner le tumulte des catastrophes ou des guerres, les souverains ou les ministres peuvent lancer des proclamations, les banques crouler, les industriels faire fortune et les actrices épouser des pairs ; toutes ces choses ne pénètrent pas le cœur de Faith Street. Loin dans l'ouest se déroulent les pompes des couronnements et des funérailles, les candidats aux élections prochaines implorent au long d'affiches fulgurantes les votes du peuple souverain, les vendeurs de journaux passent en courant dans Cambridge Road, hurlant des nouvelles de défaites, mais Faith Street n'en a cure ; et quand la nuit tombe elle sort des maisons, et d'une porte à l'autre, commente d'une voix lamentable les thèmes éternels : la rareté du travail, la cherté du lard et l'iniquité des époux.

Ce n'est pas que les époux soient en réalité plus coupables là qu'ailleurs ; seulement ils sont généralement sans travail – c'est

une circonstance curieuse que tous les hommes sont sans travail dans Faith Street –, et comme il n'y a rien chez eux qui les porte à la joie, ils s'en vont poursuivre leur idéal de la seule manière qui leur soit possible, deux pence le verre, au-dessus d'un comptoir de bois. Quand l'argent manque, ils s'adossent au mur du « pub » et contemplent le trafic en fumant des pipes résignées ; ou bien ils s'en vont chercher du travail, n'en trouvant jamais, et reviennent vers le soir, altérés, naturellement, et pleins d'une tristesse légitime ; ils sont reçus avec des reproches et des injures, donnent libre cours à leur indignation, et Faith Street s'emplit de clameurs aiguës et du bruit de chaises renversées.

Les enfants sont dehors : ils ramassent dans les voies adjacentes des débris de bois et de papier, font un feu au beau milieu de Faith Street, et jouent à essayer de s'y pousser l'un l'autre. À des intervalles irréguliers, ils rentrent dans les maisons pour voir s'il y a quelque chose à manger, mais sans grand espoir.

Lizzie Blakeston grandit parmi toutes ces choses. À treize ans, elle était chargée de tous les travaux du ménage, pendant que sa mère nettoyait des magasins dans Bethnal Green. L'entretien sommaire des quatre pièces de la maison, la confection occasionnelle des repas, la séduction quotidienne de l'épicier et du boulanger qui refusaient de continuer leur crédit, prirent désormais le plus clair de son temps, et il ne lui resta plus guère de loisirs à consacrer à son art. D'ailleurs Lizzie prenait au sérieux ses devoirs et en tirait une dignité de manières qui provoquait parmi ses connaissances de Cambridge Road d'amères railleries. Quand elle regagnait sa demeure, Bunny trottant sur ses talons, portant une miche ou le pot de bière paternel, elle n'accordait qu'une attention distraite aux jeunes personnes qui évoluaient autour d'un

piano mécanique, exhibant devant des spectateurs plutôt narquois toute la gamme de leurs pas et de leurs attitudes. Invariablement, une des danseuses s'arrêtait et disait d'un ton mi-aimable et mi-moqueur : « Hallo ! Lizzie ! » Lizzie renfonçait un vestige de regret, répondait gracieusement « Hallo » et passait avec un sourire. Ce sourire disait aussi clairement qu'auraient pu le faire des mots : « Amusez-vous mes filles, mais la vie n'est pas un jeu, comme vous vous en apercevrez tôt ou tard. D'ailleurs si Mr. Blakeston père ne trouve pas à manger quand il rentrera, ça fera des histoires ! »

La vie avait pourtant ses bons moments. Le samedi soir Lizzie revêtait une robe de velours groseille, trop vieille pour pouvoir être engagée ou vendue, mais qui produisait encore une certaine impression de splendeur. Ses cheveux roulés en papillotes toute la semaine, étaient enfin déroulés et formaient une frange gracieusement ondulée qui cachait son front, sans compter deux rouleaux disciplinés au-dessus de chaque oreille. Les débris de son canotier étaient rassemblés sur sa tête et maintenus au moyen d'une longue épingle dont la tête de verre scintillait aux lumières des boutiques comme un authentique diamant. S'il se trouvait que ses bottines étaient trouées ou avaient égaré leurs semelles, elle se contentait de les ignorer. Bunny, dédaigneux de ces frivolités, ne songeait même pas à modifier sa toilette ; mais il la suivait aveuglément, et tous deux s'en allaient vers Mile End Road, dont les larges trottoirs, la veille du sabbat, se bordaient de merveilles.

Les boutiques n'avaient rien de changé. C'étaient toujours les mêmes étalages qui, du lundi au vendredi, avaient présenté dans le même ordre immuable les mêmes marchandises, mais le sa-

medi soir leur prêtait une majesté spéciale. Cinq jours sur sept, ce n'étaient après tout que des magasins où les gens qui avaient de l'argent pouvaient entrer et acquérir contre espèces des choses assurément enviables ; le samedi soir, leur caractère vulgaire de boutiques disparaissait et chaque vitrine devenait une des attractions d'une grande foire merveilleuse.

Certaines de ces vitrines excitaient pourtant chez Lizzie et Bunny une convoitise directe et qui n'allait pas sans amertume. Il était un restaurant dans Whitechapel Road dont la vue les retenait longtemps captifs, suçant lentement leur salive et soupirant par intervalles. Derrière la vitre s'étalait une rangée de plats de fer-blanc carrés qu'un foyer invisible chauffait doucement par dessous. Dans un des plats, des saucisses rissolaient dans la graisse ; dans un autre c'étaient des portions de viande de forme variée ; d'autres encore contenaient des pommes de terre en purée ou des oignons frits. Sur une plaque de tôle, des puddings bouillis ou cuits au four, montrant leurs raisons, fumaient lentement. Derrière les plats se mouvait un homme d'aspect auguste, revêtu d'un tablier, en bras de chemise et les manches relevées jusqu'au coude. Il piquait les viandes d'une fourchette attentive, élevait ou démolissait au gré de son caprice les montagnes d'oignons, empoignait les puddings à pleine main pour les mieux partager. Des pancartes pendues au mur vantaient la modicité des prix : saucisse et purée, deux pence et demi ; légumes ou pâtisserie, un penny la portion ; thé, café ou cacao, un penny la tasse.

Après une longue contemplation, Lizzie disait invariablement d'un ton détaché : « Bah ! vous n'avez pas réellement faim, Bunny ! » Bunny répondait : « Non » sans conviction, et finissait par

se persuader lui-même. N'ayant pas réellement faim, il pouvait donc contempler d'un œil égal les petites voitures où des marchands ambulants débitaient des coquillages empilés dans une soucoupe et arrosés de vinaigre, ou des morceaux d'anguille flottant dans une gelée molle ; et aussi les tas de bananes et de pommes, les gâteaux recouverts de sucre et les débris de chocolat suisse vendus au rabais.

D'ailleurs, il y avait bien d'autres choses à voir dans Mile End Road. Devant les portes du « Pavilion » des affiches illustraient les phases les plus tragiques du drame en cours. L'une d'elles montrait le bandit mondain, revêtu d'un habit de chasse écarlate, serrant sur sa poitrine, avec un rictus hideux, l'héroïne dont le visage se convulsait d'indignation. Une autre représentait le « ring » et deux pugilistes aux torses nus ; l'un d'eux, qui venait de jeter son adversaire à terre, étendait le bras vers un homme dans la foule et prononçait d'une voix terrible : « Voilà l'homme qui a volé mon épouse ! » La terreur abjecte du misérable et le juste courroux du boxeur étaient reproduits en tons vifs et d'une façon saisissante.

Enfin il y avait la foule : le flot incessant d'humanité qui oscillait entre Whitechapel et Stepney, passant, regardant, marchandant, passant sans relâche. Il semblait que toute la lumière fût concentrée sur le trottoir et que le reste ne fût qu'un grand noir profond. Des gens sortaient de l'obscurité : sous la clarté des vitrines ou les flammes fumeuses des lampes de forains, leurs figures s'illuminaient, devenaient un instant proches et vivantes, et disparaissaient de nouveau. La plupart n'offraient pour Lizzie aucun intérêt : c'étaient des gens comme on en voit tous les jours, même dans Faith Street : des ouvriers qui passaient avec leurs

femmes, une pipe en terre à la bouche et un enfant dans les bras, des amoureux, des mères de famille achetant leurs provisions du dimanche, la jeunesse dorée de Mile End, flânant indolemment sous la voûte de la brasserie où l'on débite de la bière par deux fenêtres. Lizzie n'y faisait pas attention. Mais quand passait un groupe de jeunes Juives, portant avec aisance leurs toilettes cossues, elle les suivait d'un regard hostile et pourtant chargé d'admiration.

M. Blakeston père, dans ses moments d'éloquence, se plaisait à tonner contre ces étrangers, importés évidemment de pays à demi sauvages, qui venaient s'établir par myriades dans l'East End et arracher leurs moyens d'existence aux honnêtes travailleurs. Il ne se lassait jamais de flétrir conjointement eux et le gouvernement qui les tolérait. Le mépris héréditaire de l'ouvrier anglais contre les « forriners » se mêlait chez lui à l'âpre rancune des dépossédés envers les concurrents plus économes ou plus habiles. Lizzie l'avait entendu maintes fois traiter ce thème, et elle embrassait tous les émigrés de Whitechapel et d'alentours dans le même écrasant dédain, qui se mélangeait de crainte presque superstitieuse.

Envers les hommes le dédain prédominait ; leur nez charnu, leurs yeux encore inquiets, leur lippe parfois arrogante et parfois servile les marquaient, aux yeux de Lizzie, du sceau indiscutable des races inférieures, mal connues, latines, turques ou nègres, qui s'agitent dans les contrées vagues du Sud, sur lesquelles ne règne pas encore la paix britannique. Mais quand des jeunes filles de la deuxième génération passaient ensemble, roulant des hanches dans leurs robes opulentes, copieusement poudrées, un soupçon de rouge aux lèvres, les yeux profonds, grasses et fortes,

l'air insolent, le cœur de Lizzie débordait d'amertume et d'envie. C'était l'injustice écrasante du sort, le crève-cœur du bonheur immérité d'autrui, le fardeau d'extravagants désirs et la certitude de leur futilité, car Lizzie ne croyait guère aux miracles. Et elle s'en allait.

Faith Street s'ouvrait dans la nuit comme un couloir obscur ; il y avait une attente prudente, au bas de l'escalier, l'oreille tendue, afin d'apprendre si Mr. Blakeston père n'avait pas, ce soir-là, l'humeur mauvaise. Et si rien n'indiquait un danger immédiat, on allait se coucher sans bruit.

†

Un jour vint où la robe de velours groseille se révéla vraiment par trop insuffisante : Lizzie avait grandi, et comme fort naturellement elle continua à grandir, laissant derrière elle les ornements éclatants qui avaient été le seul orgueil de son enfance, elle entra dans la maturité de ses quinze ans.

Les quinze ans de Lizzie n'eurent rien d'impertinent ni de frivole. À cet âge, les jeunes beautés de Mile End Road se préparent à l'amour, en échangeant avec les représentants du sexe ennemi, au hasard des rencontres, des grimaces, des bourrades ou des propos facétieux hurlés d'un trottoir à l'autre ; et quand, cédant à l'inéluctable, elles entrent, vaincues et dociles, au « pays du tendre », les premières haltes sont faites devant la petite voiture du marchand de glaces, dans la boutique où l'on vend des oranges ou la galerie à six pence du « Pavilion ».

Au milieu de ces tentations affolantes, Lizzie passa comme une héroïne de sonnet, doucement indifférente, supputant le prix du lard et la quantité de pain nécessaire à la famille. À vrai dire,

elle ne mettait aucun amour propre à remplir en conscience ses fonctions de ménagère ; elle avait seulement très peur des brutalités et des scènes, et s'efforçait d'y échapper ; une fois l'indispensable fait, elle contemplait avec une sérénité parfaite le désordre et le délabrement du logis. Elle l'avait toujours connu ainsi, et n'éprouvait aucun désir de réforme. Elle préférait s'asseoir près de la fenêtre et laisser couler les minutes et les heures sans penser à rien, avec le sentiment obscur que chaque moment représentait quelque chose de gagné, un peu de vie passée sans ennuis graves, une étape de plus accomplie sans effort vers cette chose qu'elle attendait et qui ne pouvait manquer de venir.

Ce n'était pas le Prince Bleu qu'elle attendait. Si l'événement qui était en route s'était révélé comme l'apparition d'un jeune cavalier d'une beauté merveilleuse, Lizzie eût été cruellement désappointée. Ce serait quelque chose de bien mieux : quelque chose qui changerait tout, qui changerait à la fois Lizzie elle-même, la couleur du ciel, Faith Street, le monde entier et l'humanité qui l'habitait. Cela tirerait au-dessous d'un certain moment de la vie un gros trait définitif, et il y aurait une grande voix exultante qui annoncerait : « Maintenant nous allons tout recommencer ! » Et le recommencement serait quelque chose de si merveilleux qu'elle n'essayait même pas de l'imaginer.

Quand elle se sentait fatiguée d'être assise, Lizzie se levait et s'étirait doucement. Elle n'avait ni retour morose à la vie, ni réveil amer, car elle n'avait pas rêvé : elle n'avait fait qu'attendre. Et comme rien n'était venu cette fois encore et qu'il se faisait tard, elle allumait un fourneau à pétrole pour préparer le repas du soir.

†

C'était une vie monotone ; mais elle ne songeait pas à s'en plaindre ; et quand un changement survint, ce fut sous une forme qui ne lui apporta que de l'ennui. Mr. Blakeston père, à qui l'expérience de toute sa vie avait sans doute enseigné les dangers de l'oisiveté, s'avisa que les soins du ménage ne constituaient vraiment pas une occupation assez sérieuse pour absorber tout le temps de sa fille ; et après quelques aphorismes sur la sainteté du travail, il se mit en quête. Ses efforts furent couronnés d'un succès inespéré ; car après quelques semaines de recherches poursuivies avec une belle activité, il put annoncer à Lizzie qu'il avait obtenu pour elle un emploi dans une corderie de Commercial Road, aux gages de huit shillings par semaine.

Lizzie ne montra aucune joie : elle se contenta d'obéir. Il lui fallut désormais se lever très tôt, ce qu'elle n'aimait pas, et sortir encore mal éveillée dans le froid du matin blafard. Il lui fallut travailler onze heures par jour, dans un atelier obscurci de poussières flottantes, entre des cloisons qui vibraient perpétuellement sous le ronflement des machines qui tournaient au-dessous, et Lizzie n'aimait pas le travail. Elle se résigna pourtant, d'abord parce qu'elle était riche de toutes les vertus passives, et puis parce qu'elle ne pouvait rien faire d'autre.

Ses compagnes de l'usine la regardèrent d'abord avec méfiance. Lizzie ne faisait que de faibles tentatives pour rehausser d'artifices de toilette ses charmes naturels. Elle préférait à tous autres les amusements simples et qui ne demandent que peu d'effort, les plaisirs placides de petite fille paresseuse ; enfin aux propos facétieux ou galants des jeunes hommes, elle ne trouvait d'autre réponse qu'un sourire pâle ou une phrase de politesse dérisoire. Elle n'éprouvait aucune confusion, et ils étaient tous très

gentils… Mais tout cela ne tirait pas à conséquence. Les lionnes de la corderie la jugèrent en peu de temps et sans appel : elle ne serait jamais qu'une petite dinde. D'autres prirent pour de la hauteur son détachement candide et parlèrent avec une moue dédaigneuse de cette petite qui faisait des manières.

Mais rancune et dédain vinrent s'émousser peu à peu sur l'inaltérable simplicité de Lizzie. On se fatigue vite de prodiguer des moues arrogantes à quelqu'un qui ne semble pas s'en offenser ; et Lizzie ne s'offensait de rien. Son souci principal était de n'être pas en retard le matin et d'éviter les histoires, et elle était toujours prête à rendre service, non pas tant par désir d'obliger que parce que sa propre peine la laissait presque indifférente. Quand les hostilités du début disparurent et qu'on prit l'habitude de lui donner des tapes amicales sur l'épaule en disant d'un ton mi-attendri et mi-moqueur : « Bah ! elle n'est pas méchante, Lizzie ! », ces témoignages d'amitié ne l'atteignirent guère plus profondément que ne l'avaient fait les offenses. Elles les reçut avec le même sourire faible, qui semblait une façade de charme inoffensif et doux devant des espaces vagues, des limbes obscurs qu'elle-même ne connaissait pas.

†

Le samedi où elle toucha pour la première fois son salaire de la semaine, la journée de travail avait été courte ; et quand elle sortit de l'usine, c'était encore le grand jour de l'après-midi, un jour clair qui donnait à Commercial Road un air de fête. Tous ces gens qui passaient sur le trottoir avaient comme elle fini leur travail et rentraient chez eux. Les voitures et les camions passaient très vite, bruyamment, dans la hâte de la dernière course, et toutes les figures avaient déjà pris leur air de vacances. Lizzie

s'en alla par les rues, contente de sentir le bon soleil sur sa nuque, et songeant aux huit shillings qu'elle tenait dans sa main fermée. Les poches n'étaient pas assez sûres : il s'y trouverait probablement quelque trou insoupçonné, et l'idée de sa semaine de travail semée au hasard des ruisseaux la secouait d'un frisson d'horreur. Il était à la fois plus prudent et plus agréable de tenir l'argent dans le poing bien serré.

Ce ne fut qu'après un peu de temps qu'elle s'avisa que cet argent était bien à elle ; elle pouvait se demander comment elle allait le dépenser, et il lui vint presque tout de suite à l'idée que ses parents s'attendraient certainement à en recevoir une partie. Elle n'était pas très sûre que ce fût juste, et elle savait fort bien que cela lui serait agréable ; mais elle savait aussi qu'il serait inutile de résister.

Elle s'arrêta un instant, et ouvrant la main contempla son trésor ; il y avait deux demi-couronnes et trois shillings séparés. Alors, une vague d'héroïsme l'envahit toute, et elle décida soudain qu'elle ne garderait pour elle que les trois shillings. Elle sacrifiait ainsi toute idée d'achats magnifiques, car on ne peut avoir grand-chose pour trois shillings ; mais il y aurait de quoi acheter des portions de poisson frit et de pommes de terre pour Bunny et elle, puis deux glaces, deux places au théâtre, et peut-être resterait-il encore de quoi acquérir un collier de perles, le lendemain matin, dans Middlesex Street.

Quand elle arriva chez elle, elle trouva Mr. Blakeston père qui semblait attendre. Il fit observer que c'était vraiment bien agréable d'avoir ainsi la moitié de la journée de libre ; puis il demanda avec simplicité :

— Où est l'argent ?

Lizzie lui remit les deux demi-couronnes ; il les regarda un instant en haussant les sourcils, les fit passer dans sa paume gauche, et tendit de nouveau la main.

Si Lizzie avait parlé, elle aurait probablement formulé un vain appel à la justice, une protestation indignée, peut-être aussi des propos qui eussent appelé un châtiment ; mais elle ne dit rien. Elle ouvrit la main gauche, sa pauvre main moite où les trois pièces d'argent avaient laissé leur empreinte sur les doigts crispés ; et quand sa main fut vide, elle comprit définitivement que ce monde n'était qu'une erreur, le produit d'un gigantesque malentendu dont il lui fallait souffrir. Blakeston père fit sauter l'argent dans sa main, donna deux shillings à sa femme pour acheter des provisions, puis, laissant tomber le reste dans sa poche, sortit en sifflotant.

Lizzie, restée seule avec Bunny dans la pièce, s'assit sur une chaise et regarda par la fenêtre. Un grand morceau de carton, appuyé contre un côté de la vitre, servait à la fois de volet et de rideau ; sur l'autre moitié, il y avait un chiffon de toile bleue, fixé avec deux épingles et relevé en partie. Le soleil avait déjà disparu de Faith Street ; il devait luire encore quelque part, de l'autre côté des maisons, mais sa lumière avait abandonné les deux rangées rapprochées de façades moisies, et déjà régnait un demi-jour morne qui annonçait avant l'heure l'approche du soir. Après un silence, Lizzie dit d'une voix tremblante :

— S'ils m'avaient laissé l'argent, je vous aurais payé un grand dîner, Bunny, et le théâtre.

Bunny répondit faiblement :

— Ça ne fait rien.

Et Lizzie se mit à pleurer.

Elle pleurait doucement, presque sans bruit, comme un enfant fatigué. L'ombre arriva lentement cacher les murs sales et emplir la chambre ; de la pièce voisine vint d'abord un bruit de pas et de portes secouées, puis celui de la graisse qui fondait en grésillant. Bunny malgré lui prêta l'oreille, et Lizzie, cessant de pleurer, croisa les bras sur le dossier de sa chaise, et appuya le menton sur ses poignets.

— Leur sale usine ! dit-elle. Faut pas qu'ils s'imaginent que je vais y rester toute ma vie !

Bunny répondit :

— Bien sûr !

Après un silence, elle reprit avec plus d'assurance :

— Qu'est-ce que ça peut me faire, après tout ? Leur sale usine ! C'est pas comme si ça devait durer toujours, pas ?

Et Bunny, faute de mieux, répéta :

— Bien sûr !

†

Lizzie était depuis quelque temps à l'usine, quand le cours monotone de sa vie fut interrompu par un événement, un gros événement : l'oncle Jim vint à Londres. Elle avait à peine soupçonné son existence ; il n'avait jamais été pour elle qu'un personnage légendaire et lointain, obstinément attaché au pays noir qui avait été le berceau de la famille ; et voilà qu'en rentrant un soir, elle le

trouva installé sur la meilleure chaise de la maison, partageant un pot d'ale avec Blakeston père et proclamant à haute voix avec un formidable accent du Lancashire son mépris irréductible de la capitale et de ses habitants. Il faisait d'ailleurs exception pour la famille de sa sœur : les Blakeston, à ses yeux, n'étaient comme lui que des colons, contraints par les nécessités de la vie à l'exil parmi les barbares. Au premier coup d'œil, il discerna que Lizzie était restée une véritable fille du Lancashire, et il s'en tint à cette affirmation.

Toutes les vertus qu'il estimait être l'apanage exclusif des comtés du nord se trouvaient réunies en Lizzie, et sur ses défauts évidents il ferma les yeux. La vérité était qu'il avait conçu de suite pour sa nièce une tendresse profonde de vieil homme solitaire, et les avantages de son affection protectrice se firent promptement sentir. D'abord, il fit savoir à tous qu'il ne tolérait pas qu'on ennuyât Lizzie ; et l'autorité d'un homme qui gagne cinq shillings par jour est une chose que Faith Street ne discute pas. De plus, il décréta qu'il prenait en main l'éducation de sa nièce et que, avant toutes choses, il était urgent et indispensable qu'elle apprît à jouer de l'accordéon.

Il possédait un de ces instruments et le maniait avec une virtuosité étonnante. C'était son unique talent et sa distraction principale ; et il remarquait lui-même volontiers que pour avoir atteint sans instruction musicale une semblable maîtrise, il fallait que ses aptitudes naturelles eussent été bien au-dessus de l'ordinaire. Quand il jouait de la musique sacrée, les airs des hymnes et des psaumes sortaient de l'accordéon avec tant de force et de majesté qu'il semblait que ce fût la voix de l'Éternel lui-même tonnant entre les nuages ; et quand il redescendait vers les mélo-

dies sentimentales du moment, la plainte traînante de l'instrument se faisait si touchante et si tendre qu'on était forcé de croire que le soufflet de cuir vert contenait une âme prisonnière, qui, pétrie entre ses paumes impitoyables, exhalait sa douleur harmonieuse sur un rythme approprié.

Quand Lizzie l'entendit exécuter pour la première fois Genevieve, sweet Genevieve, avec des ralentissements langoureux aux bons endroits, elle retint son souffle et pensa défaillir. Elle avait toujours conservé une tendresse secrète pour les pianos mécaniques, les orgues et les fanfares ; mais ceci était différent : c'était l'enchaînement miraculeux des sons, la vraie musique enchanteresse et poignante, qui lui était révélée, et la seule idée qu'elle, Lizzie, pouvait aspirer à produire ces harmonies quasi divines la remplit d'un trouble profond. Ce ne fut donc pas la bonne volonté qui lui manqua, et elle eut en l'oncle Jim un professeur admirable, plein du feu sacré et d'une patience infinie ; pourtant ses progrès furent presque insensibles, et l'oncle lui-même, tout en l'encourageant à persévérer, dut avouer que Lizzie ne semblait pas destinée à jamais devenir une des gloires de l'accordéon.

Même après qu'elle eut à peu près compris le maniement subtil des poignées et des trous, les premiers rythmes rudimentaires qu'elle sut évoquer manquaient absolument de vie. L'instrument, qui sous les doigts experts du professeur, venait de mugir avec majesté ou de soupirer avec tendresse, ne produisait entre ses mains qu'une plainte anémique, une pauvre mélodie heurtée et faible, moins un chant qu'une lamentation molle, interrompue, malhabile, l'appel pitoyable d'une petite âme élémentaire et triste. L'oncle Jim reprenait l'accordéon, faisait une démonstration, donnait quelques conseils, prêchait la force et l'audace ; et

Lizzie recommençait courageusement, serrant les lèvres et ouvrant des yeux étonnés sur ses insuccès.

Quand il la voyait prête à se décourager, l'oncle interrompait la leçon et jouait un des airs de son répertoire pour terminer agréablement la soirée. D'autres fois, il condescendait pour amuser Bunny, à reproduire avec son instrument des piaillements d'oiseau, des grondements de tonnerre et des clameurs aiguës de chien écrasé, et Lizzie oubliait son désespoir et riait aux larmes.

Un soir, il attaqua un air de cake-walk, et Lizzie, entraînée par la musique, se leva d'un saut, empoigna sa jupe à pleine main et se mit à danser. Voilà longtemps, bien longtemps qu'elle n'avait pas dansé ; mais tous les pas qu'elle exécutait jadis lui revinrent à la mémoire en un instant ; et quand elle eut parcouru deux fois d'un mur à l'autre la pièce étroite, elle était redevenue la petite fille aux bas troués que la ritournelle d'un piano mécanique grisait comme un philtre puissant.

L'oncle, qui l'avait d'abord regardée faire avec un sourire, fit signe à Bunny d'écarter les chaises, et accentuant la cadence du heurt de ses gros souliers sur le plancher, il joua tous les airs de danse qu'il connaissait, valses, polkas et gigues, en fredonnant et dodelinant de la tête. Et Lizzie dansa.

Elle dansa parce que chacune des mesures de la musique lui parlait avec une voix différente, lui chuchotait de tourner, de sauter d'un pied sur l'autre, de faire claquer ses talons sur le plancher, ou de s'avancer en tendant les bras. Elle suivait le rythme parce qu'elle se sentait forcée, et le rythme entrait en elle et lui suggérait les gestes nécessaires, soulevait ses pieds et les forçait à suivre à pas précis un tracé invisible, faisait monter les genoux,

balançait le torse frissonnant sur les hanches raidies, ployait le cou mince sous un lourd vertige. Il y avait des cadences vives et claires qui semblaient remplir la chambre de joie et donner aux membres une légèreté surnaturelle, des cadences délirantes qui exigeaient des gestes brusques et le martèlement brutal des pieds fiévreux sur les planches. Lizzie les suivait toutes aveuglément, déroulant d'un mur à l'autre sa danse sans nom et sans règles, grave comme un rite, primitive comme le vol ivre d'un moucheron dans une traînée de lumière.

Puis le monde s'arrêta avec un choc ; et il sembla que l'ombre descendait tout à coup, inexorable, après une longue attente. La musique s'était tue, et Lizzie était assise sur une chaise, haletant un peu, avec un faible sourire étonné.

L'oncle posa l'accordéon par terre, appuya les mains sur ses genoux et poussa un long sifflement.

— Mais, petite, dit-il, c'est que vous savez danser !

†

L'oncle Jim comprit qu'il avait fait jusque-là fausse route en essayant d'enseigner la musique à sa nièce ; il était clair qu'elle n'était pas née pour l'accordéon, mais bien pour la danse, et c'était de ce côté qu'ils devaient diriger tous deux leurs efforts.

Lizzie fut un peu étonnée et presque offensée de l'entendre insinuer qu'elle avait encore beaucoup à apprendre ; elle se souvenait des triomphes de son enfance et protestait que quelques semaines de pratique lui rendraient toute la souplesse d'antan. Mais l'oncle avait des idées sur la danse, des idées particulières et très arrêtées, et quand il les exposa à Lizzie, ce lui fut une révéla-

tion pure aussi complète que quand elle l'avait entendu pour la première fois jouer de l'accordéon.

Elle avait accompli sous sa direction quelques exercices et se reposait. C'était l'heure où le marchand de sable passe pour les enfants et où les petites travailleuses fatiguées songent qu'il n'y a plus qu'une courte nuit entre l'heure présente et le travail du lendemain. L'oncle Jim était assis, penché en avant, les coudes sur les genoux, maniant rêveusement l'accordéon d'où sortaient à chacun de ses gestes des plaintes étouffées.

— Voyez-vous, petite, n'importe quelle jeune oie qui n'a pas les genoux trop raides ni la taille en bois peut donner des coups de pied en l'air, se casser en deux et appeler ça de la danse. Mais nous pouvons faire mieux que cela, petite, beaucoup mieux ! Les gens du grand monde s'attrapent par la taille et tournent en rond en faisant des manières, et ils appellent ça aussi de la danse. Mais si vous prenez une duchesse et si vous la mettez sur une plate-forme de deux pieds de côté, bien sonore, et si vous lui jouez un air de danse, un vrai, qui vous enlève comme des coups de fouet dans les jambes, et que vous lui disiez de chanter cet air-là avec ses pieds, eh bien, elle ne saura pas, la duchesse ! Elle ne saura pas, petite ! Et toutes ses manières ne l'empêcheront pas d'avoir l'air d'une sotte, parce qu'elle ne saura pas.

Entendant cette parabole, Lizzie perçut clairement que sa mission en ce monde était de faire ce que la duchesse n'aurait pas su faire : de monter sur une plate-forme bien sonore et de chanter un air avec ses pieds ; et qu'en dehors de cela, la vie ne serait jamais pour elle qu'une chose incolore et sans joie.

†

Pour la première fois de sa vie, Lizzie sut ce que c'est que d'avoir un vrai désir, un désir qui vous hante et qui vous mène, et qui, oublié un instant, revient vous éveiller avec un sursaut au milieu de la routine du jour. Elle avait des moments de terreur affolée, la terreur d'avoir commencé trop tard, alors qu'il n'était plus temps, ou la terreur encore de quelque chose d'inattendu et d'inévitable qui viendrait tout à coup l'arrêter. Puis sa peur se dissipait, et son calme coutumier revenant, elle se sentait envahie d'un grand espoir. Elle allait ce jour-là revenir de l'usine à la maison en toute hâte, boire son thé, manger une tartine, et l'oncle arriverait pour la leçon du soir. Elle écouterait tous ses conseils et s'appliquerait très fort, sans perdre une minute, afin de hâter ses progrès. Et elle recommencerait le lendemain, et les jours suivants, et bien d'autres jours encore, jusqu'à celui où elle pourrait enfin monter sur la plate-forme de son rêve, le carré de planches compact et sonore qui serait son piédestal ; et là, scandant la musique miraculeuse du choc précis des talons et des pointes, répandre sur le monde l'ivresse du rythme qui la grisait.

Lorsqu'elle fixait un certain point sur le mur pendant assez longtemps sans penser à rien, elle voyait son rêve se réaliser en image. Tout y était : la plate-forme glorieuse, Lizzie, une Lizzie un peu transformée, qui avait des cheveux d'aurore, un sourire vainqueur et pourtant très doux, et probablement un collier de perles au cou ; et tout autour, il y aurait… elle ne savait pas au juste quoi, mais ce serait glorieux aussi. Certainement pas les murs resserrés et humides ni les vitres sales de la corderie ; c'étaient peut-être des figures, d'innombrables rangées de figures claires qui formaient un amphithéâtre, mais quoi que ce fût, ce serait bien ; car il n'y aurait plus rien d'ennuyeux ni de laid. Et les belles Juives de Whitechapel Road jauniraient d'envie.

Elle était généralement rappelée à la réalité par un bruit quelconque ou le coup de pied charitable d'une voisine qui voulait lui éviter une amende ; et elle se remettait au travail de bonne grâce, avec un sourire un peu supérieur, parce qu'elle était seule à savoir ce qui allait arriver.

Et l'été vint. Il vint tout à coup, après un printemps tardif et froid, et peut-être qu'il remplit les campagnes de merveilles, mais dans Mile End et Stepney il pesa lourdement. Le soleil chauffa à blanc le toit de zinc de la corderie et transforma en étuve le long atelier où flottaient des poussières de chanvre, et les heures chaudes se traînaient l'une après l'autre au long des interminables journées.

Le soir arrivait pourtant, mais il n'apportait à Lizzie que Faith Street, pareille à un long couloir tiède et sans soleil, emplie d'une atmosphère stagnante où se fondaient tous les relents du jour. Quand l'oncle Jim tardait à venir, elle montait pour l'attendre dans la pièce du premier, et s'asseyait à sa place favorite près de la fenêtre. À cette heure-là, il venait souvent par-dessus les toits des maisons d'en face une brise un peu plus fraîche, qui annonçait l'approche de la nuit ; et même quand la brise manquait, les teintes douces du ciel entre les cheminées étaient une sorte de réconfort.

Bunny, qui lui tenait généralement compagnie, se laissait parfois attendrir par la paix du soir et lui révélait ses aspirations. Il désignait le couchant par un geste vague et disait pensivement : « Tu vois, là où c'est vert. Hein ! ce que ça doit être loin ! » Et après un silence : « Je voudrais bien y aller voir ! » Il ne songeait probablement qu'à cette partie du monde qui devait se trouver directement au-dessous de l'horizon aux nuances d'aigue-

marine ; mais Lizzie, s'imaginant qu'il aspirait au firmament même, le regardait d'un air soupçonneux et se contentait de secouer la tête.

Elle n'éprouvait aucun désir de ce genre. L'idée de déplacement s'associait dans son esprit avec des embarras nombreux, une grande fatigue, l'intrusion dans un milieu inconnu et probablement hostile. Non, elle préférait attendre son bonheur sur place… Elle sentait confusément qu'elle avait une quantité de souhaits à formuler ; mais elle ne pouvait guère les séparer l'un de l'autre. Ils formaient un tout, un régime complet dont l'avènement viendrait modifier un état de choses par trop défectueux ; mais séparés, ils perdaient leur prestige.

L'obscurité venait peu à peu, peuplée de formes vagues, tachée de lumières, et Lizzie en venait à songer que si un de ses désirs pouvait être réalisé, elle souhaiterait avant tout que le soir durât plus longtemps. D'abord le soir était souvent frais et agréable ; on avait fini de travailler et il y avait encore toute la nuit avant qu'il fallût recommencer. Toutes les dures nécessités du jour, les abus odieux, les flagrantes injustices cessaient, après tout, d'être si intolérables. Peut-être que le lendemain, ou un peu plus tard, tout s'arrangerait ; et en tout cas, tant que le soir durait, on n'avait pas besoin d'y songer. Le soir était une heure de repos et de dédommagement ; il venait rectifier d'une pesée légère les balances irrémédiablement faussées, et donner au pauvre monde presque toute sa mesure de paix. Lizzie aurait bien aimé qu'il durât plus longtemps ; pour le moment, elle n'en demandait pas davantage.

Le grincement d'une porte poussée annonçait l'arrivée de l'oncle, et elle descendait le retrouver. Quelques années plus tard Faith Street était secouée dans sa torpeur par un refrain qui

montait alerte et léger, un air de danse qui semblait lancer un défi à toutes les lourdes choses immobiles et emporter le reste dans une irrésistible ronde. Et bientôt se mêlait à la musique un autre son plus alerte encore, le tapotement de deux pieds vivants sur les planches.

Ils suivaient d'abord la cadence timidement, hésitant un peu ; puis quand elle se faisait plus allègre et plus forte, leur battement s'élevait aussi, précis et clair, scandant le refrain, découpant en chocs nets chaque phrase de musique ; et ils finissaient par dominer la voix de l'accordéon, emplir la maison d'une grande clameur rythmée qui se fondait en roulements ou s'espaçaient en intervalles, marmottait une prière à petits coups discrets, s'affolait, se muait en défi, sortait par la fenêtre, insistante et brave, pour apprendre à l'univers indifférent que là-dedans, derrière les murs pelés et la porte vermoulue, il y avait Lizzie Blakeston, la petite Lizzie, qui dansait, dansait, dansait…

†

Un samedi soir en rentrant, Lizzie trouva l'oncle installé dans la pièce du rez-de-chaussée ; sa figure et son maintien dégageaient une impression de mystérieux contentement. Il accueillit sa nièce d'un hochement de tête amical et lui montra des yeux quelque chose qui occupait le fond de la chambre.

Lizzie suivit son regard, et joignant les mains, poussa un « Oh ! » de surprise exultante : le mobilier sommaire de la pièce s'était enrichi depuis la veille d'une plate-forme carrée formée de planches assemblées avec art, une petite plate-forme qu'on devinait au premier coup d'œil bien assise, forte et légère, élastique comme un tremplin et sonore comme un tambour.

Lizzie s'y campa d'un saut, arracha son chapeau et le lança sur la table, donna quelques coups de talon d'essai, poussa un éclat de rire aigu, reprit aussitôt un air de gravité surnaturelle et dit : « Y a du bon ! » Et l'oncle Jim empoigna l'accordéon avec un large sourire.

Les enfants qui jouaient au milieu de Faith Street s'arrêtèrent tout à coup dans leurs ébats et, après une courte quête, vinrent écraser contre la vitre des figures multicolores. Ils arrivèrent juste à temps pour voir la danseuse s'arrêter, car l'oncle venait de reposer son instrument sur la table, et se renversant sur sa chaise, regardait son ouvrage d'un air de satisfaction modeste.

— Et voilà ! dit-il. C'est moi qui l'ai faite, cet après-midi. Elle est bonne. Ça n'a l'air de rien, comme ça ; mais il faut savoir.

Puis il se leva et reprit son air mystérieux. « Ce n'est que le commencement, reprit-il. Remettez votre chapeau, petite, nous allons sortir. » Lizzie écarquilla les yeux et obéit.

Ils descendirent Cambridge Road, tournèrent à gauche dans Mile End Road et suivirent le large trottoir jusqu'au « Paragon ». L'oncle dit négligemment : « Nous n'entrerons pas ce soir ; mais on peut toujours regarder le programme. » Lizzie lut les noms l'un après l'autre, saluant ceux des étoiles d'exclamations admiratives : « George Mozart ! Will Evans !... Chirgwin ! Oh ! oncle ! Chirgwin !... »

L'oncle eut une moue évasive :

— Oui, ça n'est pas mauvais ; mais voyons qu'est-ce qu'ils donnent la semaine prochaine. Et ça ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

« Ça » était une affiche jaune qui annonçait que la direction, afin de mettre au jour des talents nouveaux susceptibles d'orner la scène d'un music-hall, organisait pour la quinzaine suivante un grand concours ouvert aux seuls amateurs des deux sexes, qui étaient invités à présenter devant le jury formé de personnalités du quartier un numéro de leur composition.

Lizzie lut l'affiche à demi-voix, d'un ton placide, distraitement, et se retournant, rencontra le regard de l'oncle, qui se frottait le menton en la contemplant d'un air gouailleur. Ce fut seulement alors qu'elle comprit, et la chose lui parut sur le moment d'une si prodigieuse énormité qu'elle ne put qu'arrondir les yeux, hausser les épaules, et les doigts raidis d'émotion, laisser échapper un long soupir, pendant que tous les becs de gaz de la façade entamaient devant ses yeux une sarabande hystérique. Puis elle demeura immobile sur le trottoir, la tête encore vide de toute idée, la bouche ouverte et arrondie en O, retenant son souffle ; et le bruit des voitures et des tramways sur la chaussée, un moment suspendu, revint remplir ses oreilles comme un tonnerre confus.

Le premier instant de stupeur passé, elle comprit plus clairement, et embrassant d'un regard le large trottoir inondé de lumière, la façade imposante et le portier en uniforme, douta d'elle-même.

— Oh ! oncle ! fit-elle. Vous croyez ?

L'oncle eut un sourire supérieur.

— J'en fais mon affaire, dit-il. Nous avons encore quinze jours, petite, et vous êtes en bonnes mains !

Après un instant de silence, il ajouta :

— Et le premier prix est de deux livres.

Ils allèrent un peu plus loin dans Mile End Road, revinrent sur leurs pas et s'arrêtèrent de nouveau pour lire l'affiche avec attention, puis ils rentrèrent. Lizzie marchait avec assurance au milieu du trottoir ; elle se tenait très droite et ses joues lui cuisaient un peu, mais sa surprise s'était tout à fait dissipée.

Elle se disait à elle-même très posément qu'elle aurait bien pu deviner que c'était quelque chose de ce genre qui allait arriver. Une petite fille qui rêve de contes de fées ne se donne guère la peine de calculer exactement comment et quand le miracle va, dans son cas, survenir ; et elle n'avait jamais tenté de se figurer ces détails d'une façon précise. Mais le miracle était là ; il n'était pas encore arrivé à vrai dire, mais il était presque à la portée de la main, tangible, immanquable. L'oncle Jim, qui ne croyait pas aux fées, en répondait.

Il lui parut plus proche et plus certain encore quand elle fut rentrée dans la petite maison de Faith Street où la plate-forme neuve, poussée dans un coin, semblait attendre. La chambre n'était éclairée que par la lumière incertaine qui venait de la rue, et il n'y avait pas de glace ; mais Lizzie traîna le carré de planches au milieu de la pièce, et de là, tournée vers la fenêtre, elle esquissa quelques saluts gracieux et peupla l'obscurité de ses sourires. Ce n'était toujours que Faith Street : on entendait par intervalles un bruit de querelle lointaine, le cri d'un enfant, les plaintes d'un ivrogne qui, poussé au dehors, se lamentait et menaçait tour à tour devant sa porte fermée ; le silence lui-même était peuplé de modulations vagues, des mille craquements anxieux des fragiles maisons de pauvres, et la faible clarté de la rue n'éclairait que les murs écaillés, des fenêtres borgnes, l'étroite chaussée jonchée de

détritus ; mais Lizzie pouvait maintenant contempler tout cela avec sérénité. Elle n'en voulait plus à personne ; elle songeait déjà à l'heure présente avec une sorte d'attendrissement anticipé, et n'éprouvait qu'une immense pitié pour tous ceux qui n'avaient rien à attendre.

Elle se répéta doucement : « Dans quinze jours ! » et esquissa un pas plein d'allégresse. Le claquement léger de ses semelles sur le plancher troubla le silence de la nuit et elle s'arrêta court, ayant cru entendre quelqu'un remuer en haut. La seule idée que Mr. Blakeston père était peut-être rentré et pouvait être dérangé dans son sommeil glaça son enthousiasme. Elle sortit, referma la porte avec précaution, et retira ses chaussures avant de monter l'escalier.

†

Cette quinzaine ne lui parut pas très longue. Elle avait attendu si longtemps que deux semaines de plus ou de moins n'avaient vraiment pas grande importance, et ces deux semaines-là étaient différentes de toutes celles qui les avaient précédées. Il ne s'agissait plus de songes creux ni d'espérances improbables. L'événement merveilleux qui devait inaugurer l'ère nouvelle avait pris forme, une forme vraisemblablement et indiscutablement réelle. Ce n'était plus qu'une date sur le calendrier, une date soulignée à l'encre, que rien ne pouvait empêcher d'arriver.

Et puis Lizzie était bien trop occupée pour être impatiente.

Il fallait d'abord choisir l'air de danse, l'air irrésistible qui devait assurer le triomphe ; il fallait en copier la musique sur du papier soigneusement rayé pour l'orchestre du « Paragon ». C'était long ; on devait s'appliquer terriblement, éviter les pâtés, ne pas

se tromper de ligne, et l'ouvrage fait, enlever avec une gomme les traces de doigts. Et avec tout cela il fallait encore trouver le temps de travailler plus que jamais, d'apprendre par cœur toutes les nuances du morceau, d'en donner à l'exécution le « fini » brillant et sûr qui devait trancher sur la médiocrité des exhibitions rivales. Les heures d'atelier ne s'écoulaient qu'avec une lenteur fastidieuse ; mais les soirées passaient dans la fièvre.

Ce ne fut que dans le courant de la dernière semaine que Lizzie s'avisa qu'il était une question capitale qu'on avait jusque-là négligée : le costume. Elle y songea pour la première fois un matin en s'habillant, récapitula mentalement le contenu de sa garderobe et s'abandonna au plus complet désespoir. L'insuffisance de son trousseau était si évidente qu'il semblait impossible d'arriver à une solution satisfaisante. Elle agita le problème toute la journée et décida qu'il faudrait recourir à des emprunts : une camarade de l'usine avait un chapeau orné de plumes jaunes qu'elle consentirait peut-être à prêter, une autre possédait une robe de satin noir d'une grande beauté.

Lizzie se rasséréna quelque peu ; mais quand elle fit part de son projet à l'oncle Jim, il réfléchit quelques instants, et exposa des vues surprenantes.

— Petite ! dit-il, si vous avez le beau chapeau et la robe de satin noir, peut-être que ça fera plaisir à la galerie, mais vous pouvez être sûre que les gens des places chères ne trouveront pas ça superbe ! Ils ont vu mieux que cela, cela ne les étonnera pas, et peut-être bien que ça ne leur plaira pas du tout. Il ne faut pas oublier qu'ils auront payé deux ou trois shillings pour leur place, et que c'est leur opinion qui comptera aux yeux de la direction.

Il délibéra quelques minutes, et dit avec décision :

— Vous ne savez pas ce que vous allez faire, petite ? Vous allez danser en costume d'atelier. Parfaitement, avec une blouse de toile, bien blanche, les manches relevées jusqu'aux coudes, et sans chapeau.

Lizzie le regarda avec horreur, parut se soumettre lentement et dit d'une voix tremblante :

— Et la jupe ?

L'oncle eut un moment d'hésitation.

— Ah ! la jupe ! dit-il. Il faudra voir.

Il se gratta la tête d'un air rêveur, et songea :

— La jupe, reprit-il, ça n'a pas grande importance. N'importe quel jupon court pas trop mauvais fera l'affaire ; tout ce qu'il faut, c'est qu'il soit assez court pour ne pas gêner et pour bien laisser voir le travail des pieds.

Comme Lizzie ne paraissait pas convaincue, il continua d'une voix persuasive :

— Voyez-vous, petite, ce que vous voulez montrer c'est quelque chose de distingué. Pas un numéro de danseuse nègre, avec des robes à paillettes, des coups de rein et des hurlements. Non ; rien que la plate-forme, l'orchestre qui jouera un air, et vous. Vous avez des dispositions, et je vous ai montré du mieux que j'ai pu.

L'oncle sembla se débattre avec son vocabulaire, plein d'un grand désir d'exprimer sa pensée ; il déploya les paumes et devint

solennel.

— De la danse comme ça, petite, ça n'est pas tout le monde qui peut la comprendre ! Mais ça vaut mieux, c'est décent, et c'est distingué. D'abord, s'il s'agissait de faire des singeries sur la scène, vous ne sauriez pas : ça n'est pas dans la famille. Au lieu de ça vous allez leur montrer ce que vous savez faire : du travail propre et joli, et ceux qui n'y verront rien, c'est tant pis pour eux. Mais il ne faut pas oublier une chose, petite ! C'est que si vous voulez avoir les deux livres, et peut-être quelque chose avec, il faut leur montrer de la danse pour de vrai, et pas des singeries !

Lizzie hocha la tête, sérieuse : elle avait compris. Mais ces conseils étaient superflus ; elle avait une mission, qui n'était certes pas de faire des grimaces et des cabrioles. L'oncle lui-même ne considérait l'épreuve de samedi que comme une occasion heureuse dont il fallait essayer de profiter. Elle, Lizzie, en savait davantage. À partir de samedi tout allait changer, l'horloge du temps allait s'arrêter une seconde et repartir, allègre, pour battre la cadence heureuse des jours nouveaux ; c'était un miracle authentique, révélé à elle seule, qui venait en secret et dont il faudrait se réjouir en cachette : la réalisation d'une promesse faite il y avait longtemps, longtemps, à une petite fille sage qui avait patiemment attendu.

†

C'était l'impression qui la dominait encore quand elle fit son entrée sur la scène du « Paragon », le sentiment confus qu'elle avait attendu toute sa vie, au long des interminables années grises, et que le moyen était enfin venu. Elle n'avait aucun doute sur le résultat : en un quart d'heure passé dans la coulisse elle ve-

nait de voir défiler sur les planches une douzaine de concurrentes dont les romances nasillées plaintivement ou les monologues éventés n'avaient suscité qu'une hilarité peu flatteuse ou des murmures impatients. Il n'y avait eu qu'un succès : un menuisier qui jonglait avec ses outils, mais Lizzie n'avait pas peur.

Quand son tour fut venu, elle attendit qu'un domestique en livrée chamarrée eût traîné sa plate-forme au milieu de la scène ; puis elle fit son entrée à pas rapides, affairée et digne, s'assura que le carré de planches était posé bien d'aplomb, et s'y campa. Elle s'aperçut alors que son entrée avait été accueillie par une grande clameur, une clameur née quelque part au fond de la salle béante, qui venait de franchir la rampe comme une avalanche de bruit.

Toutes les amies de la corderie étaient là-haut, dans la galerie à six pence : le bar était déserté, celles qui n'avaient pu trouver de sièges s'entassaient autour des balustrades, et elles criaient toutes à tue-tête : « Lizzie ! Ohé, Lizzie ! Hooray. » Les spectateurs des autres places commencèrent à appeler aussi : « Lizzie ! Ohé, Lizzie ! » au milieu des rires. L'orchestre étonné ne jouait pas encore. Lizzie restait immobile sur sa plate-forme, impatientée et presque en colère. Mais l'occasion était si solennelle qu'elle ne pouvait que se contenir et attendre encore un peu.

Peut-être était-ce la fragilité de sa silhouette, du corps menu, seul au milieu de la scène ; peut-être l'humilité naïve du costume, du jupon court à fleurs, du corsage pauvre aux manches relevées ; ou bien encore était-ce la simplicité enfantine de sa figure blanche sous les cheveux légers, son air solennel d'attente… Mais Lizzie, toujours immobile, figée et digne sous les appels familiers avait quelque chose d'étrangement pathétique.

L'orchestre attaqua un air de danse, et l'auditoire, amusé et sympathique, se tut tout à fait en voyant que la petite poupée s'était mise à danser.

†

Elle dansa avec soin, suivant exactement la cadence, un peu ennuyée parce que l'orchestre jouait à son gré trop fort et qu'elle craignait de n'être pas entendue.

En face d'elle, il y avait une vaste salle presque comble ; d'innombrables rangées de sièges occupés par des spectateurs, hommes et femmes, qui étaient maintenant silencieux. Tout cela était exactement comme elle se l'était imaginé. Après les premières mesures, sa vue se troubla un peu, et elle ne vit plus devant elle qu'un grand espace béant peuplé de figures attentives, vers lesquelles le tapotement léger de ses pieds sur les planches s'en allait comme un appel poignant.

Il y eut un passage difficile, très vif, et la peur désespérée d'être en retard sur la mesure la remplit d'une angoisse fiévreuse ; mais après cela, c'était un rythme plein et facile, un chant clair, léger, joyeux, qui l'emporta tout entière. Elle eut envie de tendre les mains pour offrir ses paumes ouvertes, de se laisser osciller avec la mesure, de chanter avec tout son corps l'hymne de désir et d'allégresse. Tous ces gens qui écoutaient, comment pourrait-elle leur faire comprendre ? Mais les paroles de l'oncle Jim lui revinrent à la mémoire : « Surtout, petite, pas de singeries ! » Et elle laissa retomber ses bras à ses côtés.

Il fallait pourtant bien qu'elle se fît entendre, et elle essaya de faire passer dans sa danse tout ce qu'il lui était interdit d'exprimer autrement. D'une cadence preste et légère, elle fit un naïf al-

léluia, le psaume délirant d'une petite créature jeune grisée d'air et de soleil ; et quand le rythme retomba, languit, se traîna un peu, elle leva vers la salle béante ses yeux enfantins, et raconta d'un tapotement incertain et monotone sa courte vie incolore, longue d'ennui, son espérance découragée, le rêve encore mal défini, obscur et fragile.

Et c'était fini ! Elle entendit arriver la dernière mesure avec une surprise affolée, fit claquer ses derniers coups de talon très fort en guise d'appel, de protestation, – c'était trop court ; on ne pouvait pas la juger là-dessus ; c'était si important pour elle ; elle aurait dû… – et l'orchestre était silencieux, la salle était sortie de son immobilité, emplie soudain de mouvements divers et d'un grand bruit confus. Lizzie, oubliant la révérence gracieuse qu'elle avait projetée, descendit de la plate-forme et rentra dans la coulisse, un peu étourdie, la gorge serrée, prenant les dieux à témoin que c'était trop court et qu'elle pouvait faire beaucoup mieux.

Un gros monsieur l'arrêta par le poignet, et sans lâcher prise, avança de deux pas et prêta l'oreille. Elle écouta aussi, et se dit qu'il y avait beaucoup de gens qui applaudissaient, mais qu'ils n'avaient pas l'air de claquer bien fort. Une voix de femme, aiguë comme un sifflet, cria au-dessus du tumulte :

— Lizzie !… Lizzie !… Engcôo !

Le gros monsieur se retourna, hocha la tête d'un air paternel et dit :

— C'est un succès, petite, un vrai succès !

Et une jongleuse américaine montra des dents éblouissantes en un sourire protecteur.

Après ? Eh bien, après il y eut la délibération du jury ; la proclamation du résultat, accueillie par de nouveaux cris d'enthousiasme de la galerie ; et on amena Lizzie au milieu de la scène pour lui remettre deux souverains neufs dans une petite bourse de peluche bleue. Après il y eut toutes les amies qui attendaient à la porte, débordant d'une affection jusque-là insoupçonnée et de félicitations suraiguës ; et il y eut l'oncle Jim, souriant et supérieur, qui demanda à voir les souverains, et méfiant les fit sonner sur le trottoir.

Mais au milieu de tout cela, Lizzie ne pouvait se défaire d'une inexplicable angoisse et elle se répétait doucement à elle-même tout le long de Mile End Road, que c'était trop court et que cela ne pouvait pas compter. Comment ? C'était déjà fini ? Les figures familières, les voix connues, le décor de chaque jour, rien de tout cela n'avait changé ; tout était comme auparavant, et voilà que Faith Street s'ouvrait de nouveau devant elle, étroite et sombre, ramassant entre ses murailles souillées l'air étouffant du soir, tous ses relents pauvres, et la tristesse de la nuit.

†

Quand Lizzie s'éveilla, elle eut tout de suite conscience du grand calme qui régnait à la fois dans la maison et au dehors ; le silence de la rue n'était troublé que par de vagues bruits domestiques et l'écho lointain d'une voix paresseuse. Elle se frotta les yeux, murmura : « Dimanche », et se renfonça dans l'oreiller. Un peu plus tard, elle rouvrit les yeux sans bouger, et tout ce qui s'était passé la veille lui revint à la mémoire par images successives. Elle se souvint des deux souverains qu'elle avait confiés à l'oncle Jim pour plus de sûreté, et l'importance de la somme lui fit chaud au cœur. Après quelques instants de réflexion, elle se

dit que le mal qu'elle s'était donné valait vraiment bien cela ; et après quelques instants encore, elle se trouva assise dans son lit, les genoux sous le menton, tremblant d'indignation.

Pour deux livres, quarante shillings, deux petites pièces d'or, qui ne lui serviraient à rien, elle avait vendu son avenir ! Voilà ce qu'elle avait fait ! Elle s'était perfectionnée dans un art d'agrément à force de labeur et de persévérance ; elle avait acquis un talent, un talent rare, qui lui avait coûté de longs efforts et avait par conséquent beaucoup de valeur ; une grande espérance, l'espérance de jours meilleurs, d'une vie différente, de la revanche qui devait tôt ou tard venir, l'avait pénétrée, accompagnée partout et toujours, lui avait fait supporter les injustices des hommes et du sort, les longues heures d'atelier, les souliers percés, la margarine rance, les chapeaux sans plumes, et bien d'autres choses : et puis les événements avaient suivi leur cours, le jour de l'apothéose était venu, et voilà que tout était fini ! De tout ce que lui avait promis sa juste espérance, il ne restait qu'une bourse de peluche bleue qui contenait deux souverains ; rien n'était changé ; la vie allait reprendre comme autrefois, avec cette différence qu'elle n'avait plus rien à attendre.

Elle ne comprenait pas bien ce qui s'était passé. Elle ne savait pas à qui s'en prendre ; mais il y avait eu quelque part une malhonnêteté, un vol ; et comme ce qu'on lui avait escroqué était son dû, son unique bien et l'essence de sa vie, l'injustice était si criante et le vol si cruel qu'un Dieu juste n'aurait jamais dû les tolérer.

Lizzie se disait toutes ces choses, assise sur son lit, les bras autour de ses genoux repliés, et une crise de colère impuissante contre l'iniquité des hommes lui fit monter les larmes aux yeux.

Le passé étant plein de mélancolie et le présent incertain, elle essaya pour se consoler de se figurer encore une fois le futur sous des couleurs éclatantes : mais après un court effort d'imagination, son pauvre courage s'écroula, et l'idée des longues années à venir la secoua d'un frisson d'horreur. Elles se présentaient comme une longue trame grise, tissée de travail et d'ennui, où la suite interminable des jours traçait le même dessin monotone. Elle pouvait se figurer très exactement ce que serait l'avenir, parce qu'il serait tout pareil à l'autrefois ; seulement autrefois, il y avait au bout des longs jours mornes la clarté consolante d'une promesse, la promesse de toutes les choses qui n'étaient pas arrivées… Lizzie se souvint d'avoir lu dans un livre imprimé en grosses lettres pour les petits enfants l'histoire d'une fée qui marchait « au milieu d'un nuage doré » ; elle ressentit une sorte de vanité amère à songer qu'elle avait, elle aussi, marché dans un nuage doré, éblouie et aveugle ; et il ne restait plus du beau nuage que deux fragments dérisoires, enfermés dans une bourse de peluche bleue.

Au milieu de son désespoir, il lui vint tout à coup à l'idée qu'il y avait, comme chaque dimanche, le marché de Middlesex Street, à quelques minutes de chez elle, et que les deux souverains tant méprisés, employés judicieusement pouvaient après tout faire bien des choses. Elle se leva, fit sa toilette avec le plus grand soin et descendit. Sa mère lui fit observer que quand on sortait de son lit à cette heure-là, il était absolument futile d'espérer trouver quelque chose à manger. Lizzie sourit avec hauteur et alla s'asseoir sur le pas de la porte pour attendre l'oncle. Il arriva bientôt, et sur sa demande, lui remit le trésor avec un sourire d'indulgence.

En descendant Mile End Road, Lizzie songeait que c'était quelque chose d'étonnant et de presque tragique, la petitesse du prix en quoi s'était résumé son rêve. Elle tenait là dans sa paume fermée tout ce qui restait d'un monde de mirage, échafaudé lentement et dissipé en un soir ; ces deux pièces d'or étaient en quelque sorte des reliques, tout ce qui restait pour prouver aux autres et lui rappeler à elle-même l'existence du bel édifice fauché.

Quand elle arriva à Middlesex Street, elle se souvint tout à coup qu'elle n'avait encore rien mangé, et elle déjeuna sur-le-champ d'une portion d'anguille à la gelée, de deux glaces et d'une tablette de chocolat ; ensuite elle se laissa prendre dans la foule et suivit la rue jusqu'au bout, regardant les étalages.

Elle était encore perplexe quand une poussée subite la projeta vers un coin de trottoir où s'alignaient des paires de chaussures ; à vrai dire, elle eût préféré réserver son argent pour des objets moins utiles, mais la voix de la raison se fit entendre, et elle fit l'acquisition d'une paire de souliers jaunes un peu usés, mais pointus à ravir. Refusant l'offre d'un journal pour les emballer, elle alla s'asseoir sur le trottoir dans une petite rue latérale, mit les souliers jaunes et abandonna les vieux. Quand elle eut fait cela, elle se dit qu'elle venait d'être pratique, prévoyante et sage, et elle décida que le prochain achat aurait pour objet un article d'ornement. Après une longue hésitation, elle se décida pour une fourrure. On était en août, mais le marchand dissipa ses derniers doutes en lui assurant que les fourrures vraiment belles se portaient toute l'année. Elle acheta encore un collier de perles, une broche, un nœud de velours rose dont elle orna son chapeau, et un mouchoir de soie safran avec son initiale brodée en bleu.

Après cela, elle ne pouvait vraiment plus s'apitoyer sur elle-même ; et son souci principal fut de disposer ses divers ornements avec assez d'art pour qu'on pût les voir tous au premier coup d'œil.

Quand cela fut fait, elle remonta Whitechapel Road jusqu'au « Pavilion », puis revint sur ses pas, marchant lentement au milieu du trottoir, mais s'appliquant à ne pas révéler dans son maintien un orgueil de mauvais goût. Une fois revenue, elle comprit que dans ce quartier on ne saurait pas réellement apprécier son apparence ; puisqu'elle se trouvait par hasard bien habillée, elle irait se montrer dans les sphères plus élégantes ; et sans attendre plus longtemps, elle empoigna sa jupe à pleine main, prit le coin de sa fourrure entre ses dents pour ne pas la perdre, et rattrapa un omnibus en trois enjambées. Comme ce n'était pas le moment de regarder à la dépense, elle prit un ticket de trois pence, se réservant de descendre quand bon lui semblerait. Elle hésita plusieurs fois et se leva à moitié, mais se contint et elle ne quitta l'omnibus que quand le conducteur annonça « Marble Arch ! » d'une voix lassée.

Lizzie, débarquée sur le trottoir, regarda la grille et dit « Hyde Park ! » à demi-voix, d'un ton chargé de respect ; puis elle épousseta sa fourrure à petites tapes tendres, prit le mouchoir de soie safran à la main, et entra dans le grand monde avec simplicité.

Il est bon de se promener dans les rues et de regarder les étalages, il est doux de manger lentement une glace à la framboise, doux aussi de rester tard au lit le dimanche matin, ou bien d'aller en voiture jusqu'à Epping Forest et de reposer ses yeux sur de l'herbe vraiment verte et des arbres qui ne soient pas plantés en rangées ; mais marcher doucement dans les allées d'un parc, par

un beau soleil, quand on a une fourrure neuve, des souliers jaunes, un collier de perles et un mouchoir de soie brodé est plus délicieux que tout cela. C'est une joie si complète et si pure que toutes les satisfactions de vanité mesquine finissent par disparaître. On se sent sorti de la dure carapace des jours de travail, installé dans un cercle supérieur où les toilettes éclatantes, le décor ratissé et les manières polies rendent la vie douce, facile et belle ; et par sympathie les gestes les plus ordinaires et même le cours naturel des idées prennent une distinction mystérieuse.

Lizzie se promena donc dans Hyde Park et Kensington Gardens tant que dura le jour, et fut parfaitement heureuse. Vers la fin de la journée, elle se dirigea sur le kiosque de la musique et s'assit à quelque distance pour jouir de ses dernières heures. Le soleil descendit derrière les arbres lointains, borda de nuances éclatantes et douces quelques nuages épars et disparut tout à fait. Au milieu de l'ombre qui tombait sur le parc, la musique continuait à se faire entendre, jouant des airs militaires, au rythme martial et gai, auxquels la venue lente du crépuscule prêtait une mélancolie inattendue.

Lizzie restait sans bouger dans son fauteuil, résolue à ne partir que le plus tard possible, et sentant pourtant que son bonheur s'en allait. Il faisait trop sombre maintenant pour qu'on pût voir sa fourrure, ni le nœud rose de son chapeau, ni le mouchoir de soie qu'elle tenait pourtant à moitié déployé sur ses genoux. L'obscurité la repoussait impitoyablement dans sa sphère : elle n'était plus qu'une petite chose insignifiante, perdue dans la nuit.

Quand la musique se tut, des gens qui étaient assis se levèrent et passèrent devant elle pour s'en aller ; il y avait surtout des dames, des dames à démarche molle et balancée, dont la sil-

houette devinée dans l'ombre avait un aspect d'élégance raffinée. C'étaient de grandes dames, assurément, qu'elles fussent ou non titrées ; la molle indolence de leurs moindres gestes disait aux tiers : « Maintenant nous rentrons chez nous, dans nos maisons où il y a des lumières douces, des lits à colonnes et de la vaisselle d'argent. »

Lizzie se souvint du soir où l'oncle Jim avait éveillé son grand désir en parlant des duchesses qui n'auraient pas su danser. Eh bien, elle savait danser, elle, danser comme les grandes dames n'auraient jamais pu, jamais ; mais elles s'en moquaient pas mal ! Elles n'étaient même pas venues au « Paragon » pour lui voir gagner le premier prix, et si elles étaient venues, elles l'auraient oubliée en moins d'une heure, retournant à leurs plaisirs, à leurs jolies choses et à leurs jolies vies, pendant que la petite Lizzie rentrait dans les régions noires, avec ses deux souverains, et au-dedans d'elle quelque chose de cassé qui criait son agonie. L'argent était déjà en partie dépensé ; il lui avait donné quelques heures de satisfaction, et voici que c'était déjà fini, et l'autre voix au-dedans d'elle recommençait sa clameur lamentable, lui rappelait sans répit son désespoir, semblait la pousser vers quelque redoutable asile.

Elle se leva aussi et s'en alla vers la grille ; elle n'essayait plus d'avoir l'air distingué. D'abord elle sentait qu'elle n'était même pas bien habillée ; elles n'avaient pas de fourrures, les autres, et probablement que si elles avaient vu la sienne, avant qu'il fît nuit, elles auraient ri. Elles auraient ri doucement, sans éclats, par politesse, et elles auraient passé en balançant les hanches dans leurs jupes soyeuses et molles vers les équipages qui les attendaient certainement un peu plus loin. Le beau mérite de savoir

danser ! C'était moins difficile que d'être riche, et moins spirituel que de porter de jolies toilettes et de ne rien faire !

Dans les allées sombres du parc, et plus tard sur l'omnibus qui la ramenait vers Mile End, Lizzie sentit au milieu de son souci se lever en elle un étrange orgueil : l'orgueil de ceux qui ont nourri de grands rêves et n'ont pas été compris. Il y aurait une sorte de noblesse amère à promener dans Faith Street, même dans la corderie, la conscience d'aspirations méconnues. Elle se sentait maintenant délivrée des obligations mesquines et des devoirs vulgaires, appelée à marcher dans ces sentiers semés de lauriers et de ronces où s'en vont les grandes âmes que la vie a traitées injustement.

Cet orgueil tomba quelque peu quand elle arriva à la maison, où le reste de la famille était rassemblé. Sur la table, il y avait un pot de bière et des verres ; même Bunny avait auprès de lui un peu de bière dans le fond d'un gobelet et mangeait des noix avec diligence. Blakeston vit du premier coup d'œil les ornements nouveaux et fronça les sourcils ; mais l'oncle Jim admira sincèrement :

— C'est étonnant, dit-il, la différence que ça fait tout de suite, un peu de toilette chez une jeune fille !

Lizzie garda un silence tragique, et Bunny, devinant sa tristesse, lui offrit des noix.

L'oncle poursuivit placidement :

— À la bonne heure ! On s'amuse quand on peut, et puis le lundi au travail ! S'pas, petite ?

La « petite », les lèvres serrées, retira son chapeau, posa fourrure ; puis s'abandonnant soudain, elle se laissa aller sur la table, et la tête entre les coudes, sanglota éperdument. Les noix échappées de sa main rebondirent sur la table et roulèrent par terre, où Bunny les ramassa.

Au milieu du silence stupéfait, la voix mouillée de Lizzie prononça piteusement :

— Je ne veux pas ! Oh ! je ne veux pas !

L'oncle, qui ne comprenait pas encore, demanda avec lenteur :

— Qu'est-ce qu'elle ne veut pas ?

Entre deux hoquets désespérés, elle répondit faiblement :

— Travailler. Oh ! je ne veux pas !

Entendant cette prétention éhontée, Blakeston père voulut protester avec indignation. Mais l'oncle l'arrêta de la main.

Il chercha laborieusement quelque chose à dire, et ne trouva rien. Mrs. Blakeston qui ne prenait pas au sérieux les nerfs de la jeune fille, examinait la fourrure avec intérêt. Au bout de quelque temps, l'oncle Jim, ayant définitivement reconnu son impuissance à trouver des paroles de consolation, offrit un peu de bière, et voyant que ce subterfuge ne suffisait pas à arrêter les larmes, il lui conseilla d'aller se coucher.

Elle monta l'escalier en sanglotant toujours, se déshabilla et pleura longtemps sur l'oreiller. La vie était trop dure ; le chemin des grandes âmes était tout en ronces, sans aucuns lauriers ; et même l'oubli du sommeil ne lui était d'aucun réconfort, à cause du lendemain qui venait déjà.

†

À cinq heures un quart, Lizzie se leva, descendit allumer le fourneau à essence et emplir la bouilloire, et remonta s'habiller. À côté de son lit, il y avait un morceau de miroir pendu à un clou ; quand elle s'en servit pour arranger ses cheveux, elle constata qu'elle avait les yeux rouges, et dit à haute voix : « Ça m'est bien égal ! » En regardant avec plus d'attention, elle découvrit autre chose : c'est qu'elle ne pourrait jamais avoir l'air d'une héroïne, d'une héroïne de rien.

Les héroïnes du crime et du vice, les révoltées avaient une mine altière, des yeux profonds au regard dominateur, un teint mat, des lèvres de carmin, un port de tête arrogant, enchanteur et cruel. Elle, Lizzie, n'avait rien de tout cela. Comme héroïne vertueuse, innocente et persécutée, elle eût été plus vraisemblable ; mais celles-ci avaient toujours un grand air de distinction chaste, de vertu éclatante qui les marquait pour le triomphe inévitable de la fin. Ce qu'elle voyait dans les débris de miroir c'était, sans illusion possible, la figure d'une petite jeune fille ennuyée et lasse, qui se préparait à aller travailler toute la journée, pour huit shillings par semaine, et n'aimait pas cela. Il n'y avait donc pour elle aucun espoir ! Quand elle eut fait cette constatation, elle s'aperçut qu'elle n'avait plus que juste le temps de boire son thé en toute hâte et d'emporter un morceau de pain pour manger en route.

Elle arriva en grignotant dans Mile End Road, et la gloire du soleil levant au-dessus des maisons la frappa comme une offense. Elle se dit : « Elles sont encore au lit, les grandes dames ! » et regarda le ciel rose avec hostilité ; le fait d'être levée à temps pour voir l'aurore étant la preuve amère de sa servitude. Mais ce ne fut

que quand elle se retrouva à l'atelier, à sa place coutumière, attelée de nouveau à la longue tâche fastidieuse, qu'elle goûta tout à fait l'horreur de la vie qui recommençait.

Il se pourrait fort bien que dans vingt-cinq ans elle fût encore là. Vingt-cinq ans ! Elle essaya de se représenter combien cela faisait de jours, et abandonna bientôt le calcul, arrivée à des chiffres tels qu'ils cessaient d'avoir aucun sens. Le ronronnement continu des machines semblait le symbole même de l'éternité. Elles marchaient sans heurts, inlassables, rapides, exemptes des imperfections et des faiblesses d'une humanité précaire, et toutes ces choses qui tournaient sans arrêt, les volants, les longues tiges d'acier, les courroies et les engrenages, c'étaient des vies, des vies, des vies, des vies qui passaient. Elles se suivaient en longues files inépuisables, faisaient quelques tours rapides, s'usaient et passaient dans le vide, remplacées par d'autres, toutes résignées et dociles. D'innombrables générations se succédaient sans plainte, et déjà la machine appelait de son ronronnement doux les petites filles qui avaient cru lui échapper.

L'heure du déjeuner amena toutes les amies, qui exigeaient le récit détaillé de tout ce qui s'était passé, de ce qu'avait dit le directeur du « Paragon » et de la façon dont elle allait dépenser les deux souverains. Mais Lizzie n'était pas en humeur de causer ; la curiosité de ces prétendues amies lui parut sotte et vulgaire, et leurs exclamations diverses, qui se traduisaient toutes par : « A-t-elle de la chance, cette Lizzie ! » la choquèrent comme des propos déplacés au cours de funérailles. Car elle portait en terre ce jour-là un grand secret plein d'orgueil, quelque chose comme les restes d'une personne de haute naissance qui aurait vécu en exil et dont même après sa mort, il serait interdit de révéler le nom.

Elles ne comprenaient pas, les autres ; elles ne comprendraient jamais ! et elles l'ennuyaient. Naturellement, quand elle montra sa mauvaise humeur, on l'accusa de vanité ridicule, et les camarades coupèrent court à leurs félicitations pour dire d'un ton moqueur :

— Ah ! ça paraît dur de se remettre au travail quand on a passé sur les planches ! Il faudra pourtant s'y faire, ma fille !

Lizzie répondit :

— Peut-être !

Et elle rentra la première à l'atelier.

Les machines tournaient toujours ; il semblait qu'elles dussent continuer ainsi pendant des siècles et des siècles et que toutes les générations du futur suffiraient à peine à assurer leur besogne ; mais Lizzie n'était plus disposée à se résigner. Une fièvre de révolte haletait en elle et faisait trembler ses mains, et toute sa volonté frêle se cabrait contre le destin. Ce qui l'exaltait surtout, c'était l'inégalité de la lutte : d'un côté, il y avait une grande loi irrésistible et peut-être juste qui, depuis le commencement du monde, ployait sous le même joug les résignés et les réfractaires, et de l'autre côté, il y avait la petite Lizzie qui se dressait en face de l'inévitable et prétendait échapper au sort commun. Pourtant, il lui faudrait céder tôt ou tard, à moins… Elle s'arrêta un instant dans son travail, les yeux ouverts sur la muraille ; et quelque chose de grand et de solennel entra dans la longue salle emplie de poussières, voilà le décor mesquin, couvrit tous les bruits de la vie vulgaire, et lui chuchota à l'oreille des promesses d'évasion.

Elle songea : « Comme c'est simple ! » et s'étonna de n'y avoir pas pensé plus tôt. C'était une revanche, en somme, la seule possible, mais éclatante ; un défi lancé à toutes les grandes puissances oppressives ; une fin tragique et belle qui terminerait sans échéance un grand chagrin… et elle avait lu dans les journaux que cela ne faisait presque pas mal. Les grandes dames elles-mêmes, si elles apprenaient cela, seraient contraintes au respect ; les amies de la corderie percevraient confusément qu'elles avaient caché au milieu d'elles une âme plus haute et plus pure ; et quand sonnerait le glas de son départ, il y aurait quelque part dans l'infini une voix juste et compatissante qui annoncerait :

— Celle qui s'en va, c'est la petite Lizzie, qui savait danser !

Une fois que l'idée lui fut venue, elle ne songea même pas qu'il pût y avoir la moindre hésitation : c'était une solution glorieuse et simple, qui répondait à tout, et pour laquelle elle n'avait besoin de la permission de personne. Et elle serait une héroïne, après tout !

Les heures qui passèrent après cela furent douces et faciles, et les moindres choses prirent un sens mystérieux, comme ennoblies par le reflet de ce qui allait venir. Quand la journée de travail fut finie, Lizzie quitta l'usine avec un sourire affable et s'en alla le long de Commercial Road vers les docks, un peu émue, mais pleine de fierté. Elle sentait qu'elle allait faire là quelque chose de grand et d'héroïque, qui devait la relever à jamais au rang duquel elle avait cru un moment déchoir, et mettre un sceau de noblesse authentique sur ses opérations avortées. Les gens diraient : « Il fallait vraiment qu'elle eût une nature supérieure au vulgaire, puisqu'elle est morte d'avoir été méconnue ! » Et la

mort lui donnerait ainsi son auréole plus facilement et plus sûrement que le succès.

Elle avait marché assez vite et s'aperçut qu'il était encore trop tôt ; la nuit ne faisait que commencer. La rivière serait sillonnée de chalands et de vapeurs ; elle pourrait être dérangée, et elle désirait finir sans hâte, doucement, dans un cadre auguste de silence et de paix. Elle s'en alla donc par les rues, regardant autour d'elle par curiosité : tout ce qu'elle voyait, gens, maisons et boutiques, était laid, indistinctement laid ; il n'y avait rien là qui valût un regret. D'ailleurs, elle le comprenait maintenant, même les maisons de West End avec leurs façades à colonnes, les squares tranquilles et distingués, les magasins aux épais tapis, ni même les bijoux et les fourrures n'auraient pu la satisfaire tout à fait. Elle disait cela sans envie et sans dépit et elle en donnait la preuve, puisqu'elle allait renoncer à jamais à l'espérance de toutes ces choses, que personne n'aurait pu lui retirer.

Quand la nuit fut un peu avancée, elle se retira de nouveau vers la rivière, longea l'église de Limehouse et suivit les rues obscures en cherchant l'endroit qu'elle avait en vue. Elle le trouva bientôt : c'était un passage étroit entre deux murailles qui menait à un tronçon de quai ; des deux côtés l'eau du fleuve clapotait doucement contre les hautes parois de wharfs déserts ; du quai partait une passerelle qui conduisait à un ponton ancré dans le courant, où s'amarraient les vapeurs.

Au coin du quai, il y avait un public-house dont les fenêtres étaient encore éclairées ; quand elle se fut assurée qu'il n'y avait plus personne dehors, elle passa vite et sans faire de bruit et franchit la passerelle en courant.

L'eau était parfaitement calme et pourtant le ponton se balançait doucement, en oscillations paresseuses, comme bercé par le remous de quelque chose qui venait de passer. De l'autre côté, c'était la double obscurité de l'eau noire et des murailles sombres des entrepôts ; çà et là dans la distance les lumières de quelques vapeurs immobiles se reflétaient dans le fleuve en longues traînées vacillantes ; le sifflement lointain d'un remorqueur s'étouffant dans la nuit ; les bruits divers de la cité arrivant par intervalles en échos confus ; et c'était tout. Ce ponton qui oscillait doucement sur l'eau sombre avait des airs d'asile, et sa solitude recueillie semblait en vérité une promesse de la paix définitive.

Lizzie arriva là en courant, vit les lumières miroitant dans l'eau, presque sous ses pieds, et s'arrêta. Elle savait qu'à gauche, très loin, c'était la mer, et de l'autre côté Londres, et elle fut contente de voir que la marée descendait. Elle songea quelle chose vaste et mystérieuse c'était qu'une rivière, qui traversait d'un bout à l'autre les villes des hommes en poursuivant au milieu d'eux sa vie à elle, que rien n'avait pu changer. Combien en avait-elle déjà porté dans ses eaux troubles et roulé sur ses bancs de vase, de ses choses semblables à ce que la petite Lizzie allait devenir ? Pauvres filles qui avaient été poussées au dernier refuge pour avoir cru que l'honneur ou l'amour étaient des choses d'importance ; vieilles gens qui avaient trop longuement et trop durement vécu et ne se sentaient pas la force d'attendre davantage ; faillis, vaincus et délaissés, ils étaient venus à elle, et ils avaient trouvé ce qu'ils cherchaient, comme elle allait le trouver à son tour.

Elle fit deux pas vers le bord et s'arrêta encore une fois. Elle n'avait pas peur de la mort, Lizzie ; seulement… elle avait grand-

peur de l'eau noire, et elle recula lentement jusqu'au milieu du ponton et s'efforça de rappeler à l'esprit son grand chagrin afin de s'exalter un peu.

Il vint tout à coup, avec son cortège de désillusions, d'iniquités et d'intolérables ennuis. De toutes celles qui avaient cherché un asile dans l'eau profonde, il n'en était certes pas qui pût avoir eu d'aussi justes raisons que Lizzie ! La belle affaire d'avoir été trahie ou délaissée ! La grosse douleur de n'avoir pas de quoi manger ! Elle ! On lui avait volé son espoir : des puissances occultes et malfaisantes lui avaient suggéré un rêve obscur, l'avaient nourri, attisé, fait croître d'un jour à l'autre, pour l'escamoter soudain d'une façon incompréhensible et cruelle et rire dans l'ombre de son désespoir. Il ne restait plus qu'une grande détresse, l'avenir interminable et vague, le travail fastidieux… Et les deux souverains déjà dépensés !

Quand elle eut songé à tout cela, Lizzie se couvrit les yeux de ses mains, marcha droit devant elle, sentit le sol manquer sous ses pieds, et se laissa aller en frissonnant…

†

Au rez-de-chaussée de la maison de Faith Street, le conseil de famille était rassemblé. Mr. Blakeston père regarda la montre de son beau-frère, et dit avec amertume :

— Voilà ce que c'est quand on leur laisse quarante sous à ces petites ! Ça passe ses soirées dehors à les dépenser comme des sottes !

Sa femme ajouta :

— Et ce que ça se monte la tête ! Vous avez vu cette histoire qu'elle a faite hier, disant qu'elle ne voulait plus travailler !

L'oncle Jim intervint avec bienveillance :

— Bah ! dit-il. À cet âge-là, on dit ça, et puis le lendemain on n'y pense plus. Il ne faut pas se plaindre, en somme : tout a bien fini.

Tout avait bien fini, en effet, surtout pour Lizzie, que la marée descendante poussait doucement vers la mer.

q

Chapitre 5 La belle que voilà

Ils se regardaient par-dessus la petite table ronde du café avec des sourires de cordialité forcée, et malgré le tutoiement qu'ils avaient repris, sans réfléchir, dans la première surprise de leur rencontre, ils ne trouvaient vraiment rien à se dire.

Les mains sur ses genoux écartés, le ventre à l'aise, Thibault répétait distraitement :

— Ce vieux Raquet ! Voyez-vous ça ! Comme on se retrouve !

Raquet, recroquevillé sur sa chaise, les jambes croisées, le dos rond, répondait d'une voie fatiguée :

— Oui… Oui… Quinze ans qu'on ne s'était vu, hein ? Quinze ans ! Ça compte !

Et quand ils avaient dit cela, ils détournaient les yeux ensemble et regardaient les gens passer sur le trottoir.

Thibault songeait : « Voilà un bonhomme qui n'a pas l'air de manger à sa faim tous les jours ! »

Raquet contemplait à la dérobée la mine prospère de son ancien camarade, et d'involontaires grimaces d'amertume plissaient sa figure maigre.

Le sol du boulevard était encore luisant de pluie ; mais les nuages se dispersaient peu à peu, découvrant le ciel pâle du soir. Au delà de l'ombre qui s'épaississait entre les maisons, l'on pouvait presque suivre du regard la course de la lumière qui s'enfonçait dans ce ciel, fuyant éperdument la surface triste de la terre.

Séparés par la petite table de marbre, les deux hommes continuaient à échanger des exclamations distraites :

— Ce vieux Raquet !

— Ce vieux Thibault !

Et ils détournaient les yeux.

Maintenant la nuit était venue, et dans la lumière chaude du café ils causaient sans gêne, presque avec animation. Ils repêchaient dans leur mémoire, l'un après l'autre, tous les gens qu'ils avaient connus autrefois, et chaque souvenir commun les rapprochait un peu, comme s'ils rajeunissaient ensemble.

« Un tel ? Établi quelque part… commerçant… fonctionnaire… Cet autre ? A fait un beau mariage ; grosse fortune ; vit avec la famille de sa femme, en Touraine… La petite Chose ? Mariée aussi ;

on ne savait pas trop à qui… Son frère ? Disparu. Personne n'en avait entendu parler… »

— Et la petite Marchevel…, dit Thibault. Tu te souviens de la petite Marchevel… Liette… que nous retrouvions aux vacances. Elle est morte ; tu as vu ?

— J'ai su, fit Raquet.

Et ils se turent.

Le heurt des soucoupes sur le marbre des tables, les voix, les bruits de pas, le fracas confus du boulevard : ils n'entendaient plus rien de tout cela ; et ils ne se voyaient plus l'un l'autre. Un souvenir avait tout balayé ; un de ces souvenirs si réels, si poignants, que l'on s'étire en en sortant comme si l'on sortait d'un rêve. Le souvenir d'un grand jardin, d'une pelouse ceinturée d'arbres, baignée de soleil, où jouaient des enfants… Sur cette pelouse, ils étaient quelquefois beaucoup d'enfants, toute une foule d'enfants, garçons et filles, et d'autres fois, ils n'étaient que deux ou trois. Mais toujours Liette, la petite Liette était là. Les jours où Liette n'était pas là n'avaient jamais valu qu'on se souvînt d'eux…

Thibault épousseta son genou d'un geste machinal :

— C'était une belle propriété, dit-il, qu'ils avaient là, les Marcheval. Ils arrivaient toujours de Paris le 13 juillet, et ils ne repartaient qu'en octobre. Tu les voyais à Paris, toi, c'est vrai ! Mais nous, les campagnards, nous ne les avions guère que trois mois par an.

« Tout est vendu maintenant, et c'est tellement changé que tu ne t'y reconnaîtrais plus. Quand Liette est morte, n'est-ce pas, ça a tout bouleversé. Tu ne l'avais peut-être pas vue après son ma-

riage, toi, puisqu'elle était aller habiter dans le Midi. Elle avait changé très vite, toute jolie fille qu'elle était, et la dernière fois qu'elle est venue là-bas…

— Non ! fit Raquet avec un geste brusque. Je… J'aime mieux pas savoir.

Sous le regard étonné de son ancien camarade, sa figure hâve s'empourpra un peu.

— C'est toujours la même chose, dit-il. Les femmes qu'on a connues autrefois, petites filles ou jeunes filles, et qu'on retrouve plus tard, mariées, avec des enfants peut-être, elles sont toutes changées, naturellement. Une autre, cela me serait égal, mais Liette… je ne l'ai jamais revue, et j'aime mieux ne pas savoir.

Thibault continuait à le regarder, et voici que sur sa figure épaisse l'air d'étonnement disparut peu à peu, faisant place à une autre expression presque pathétique.

— Oui ! fit-il à demi-voix. C'est vrai qu'elle n'était pas comme les autres, Liette ! Il y avait quelque chose…

Les deux hommes restaient silencieux, retournés à leur souvenir.

Ce jardin !… La maison de pierre grise ; les grands arbres du fond, et entre les deux la pelouse à l'herbe longue, jamais tondue, où l'on pourchassait les sauterelles ! Et le soleil ! En ce temps-là il y avait toujours du soleil. Des enfants arrivaient par l'allée qui longeait la maison, ou bien descendaient le perron marche par marche, avec prudence, mais en se dépêchant, et couraient vers la pelouse de toutes leurs forces. Une fois là, il n'y avait plus rien de défendu. L'on était dans un royaume de féerie, gardé, protégé

de toutes parts par les murs, les arbres, toutes sortes de puissances bienveillantes qu'on sentait autour de soi, et c'étaient des cris et des courses, une sarabande ivre en l'honneur de la liberté et du soleil. Puis Liette s'arrêtait et disait, sérieuse :

— Maintenant, on va jouer !

Liette… Elle portait un grand chapeau de paille qui lui jetait une ombre sur les yeux, et quand on lui parlait, pour dire de ces paroles d'enfant qui sont d'une si extraordinaire importance, on venait tout près d'elle et on se baissait un peu en tendant le cou, pour bien voir sa figure au fond de cette ombre. Quand elle se faisait sérieuse tout à coup, l'on s'arrêtait court et l'on venait lui prendre la main, pour être sûr qu'elle n'était pas fâchée, et quand elle riait, elle avait l'air un peu mystérieux et doux d'une fée qui prépare d'heureuses surprises.

L'on jouait à toutes sortes de jeux splendides, où il y avait des princesses et des reines, et cette princesse ou cette reine, c'était Liette, naturellement. Elle avait fini par accepter le titre toujours offert sans plus se défendre, mais elle s'entourait d'un nombre prodigieux de dames d'honneur, qu'elle comblait de faveurs inouïes, de peur qu'elles ne fussent jamais jalouses. D'autres fois, elle forçait doucement les garçons à jouer à des jeux « de filles », des jeux à rondes et à chansons, qu'ils méprisaient. Ils tournaient en se tenant par la main, prenant d'abord des airs maussades et moqueurs. Mais, à force de regarder Liette qui se tenait debout au milieu de la ronde, sa petite figure toute blanche dans l'ombre du grand chapeau de paille, ses yeux qui brillaient doucement, ses jeunes lèvres qui formaient les vieilles paroles de la chanson comme autant de moues tendres, ils cessaient peu à peu de se moquer, et chantaient aussi sans la quitter des yeux :

Nous n'irons plus au bois

Les lauriers sont coupés,

La belle que voilà…

Ils s'étaient séparés et ils avaient vieilli, beaucoup d'entre eux sans jamais se revoir. Mais ceux qui se rencontraient bien des années plus tard, n'avaient qu'à prononcer un nom pour se rappeler ensemble les années mortes et leur poignant parfum de jeunesse, pour revoir la petite fille aux yeux tendres qui tenait sa cour entre la maison et les grands arbres sombres, sur la pelouse marbrée de soleil.

Thibault soupira et dit à demi-voix comme se parlant à lui-même :

— Le cœur humain est tout de même une drôle de machine ! Me voilà, moi, marié, père de famille et le reste ! Eh bien ! Quand je pense à cette petite-là et au temps où nous étions jeunes ensemble, ça ramène d'un coup toutes les choses bêtes auxquelles on songe à seize ans : les grands sentiments, les grands mots, ces histoires comme on en voit dans les livres. Ça ne veut rien dire tout ça ; mais, rien que de penser à elle, c'est comme si on la voyait, et voilà que ces machines-là vous reviennent dans la tête, tout comme si c'étaient des choses qui comptent !

Il se tut un instant, et regarda son camarade curieusement.

— Et toi ! dit-il, qui devais la voir plus que moi, je parierais ben que tu as été un peu amoureux d'elle dans le temps ?

Raquet se tenait courbé vers la table, les coudes sur les genoux, et regardait le fond de son verre. Après quelques instants

de silence, il répondit doucement :

— Je ne suis ni marié, ni père de famille, et toutes ces choses qui vous hantent à seize ans, et que les hommes de bon sens oublient ensuite, je ne les ai jamais oubliées.

« Oui, j'ai été amoureux de Liette, comme tu dis. Cela m'est égal qu'on le sache, maintenant. Ce qu'on ne saura jamais, c'est tout ce que cela voulait dire pour moi, et veut encore dire. Je l'ai aimée quand elle n'était qu'une petite fille et nos parents devaient le deviner et en rire. Je l'ai aimée quand elle est devenue une jeune fille et que j'étais un jeune homme ; mais personne n'en a rien su. Et comment je l'ai aimée encore après cela, à travers toutes ces années, jusqu'à sa mort et après sa mort ; si j'essayais de le dire, les gens n'y comprendraient rien.

« Un amour d'enfant, ce n'est qu'une plaisanterie, et un amour romanesque de jeune homme ne compte guère plus. Un homme comme les autres passe par là, souffre un peu et vieillit un peu, puis finit par en sourire et entre pour de bon dans la vie. Mais il se trouve des hommes qui ne sont pas tout à fait comme les autres, et qui ne vont pas plus loin. Pour ceux-là, les petites amourettes d'enfance et de jeunesse ne deviennent jamais de ces choses dont on rit ; ce sont des images qui restent incrustées dans leurs vies comme des saints dans leurs niches, comme des statues de saints, peintes de couleurs tendres, vers lesquelles on se retourne plus tard, après avoir longé sans rien trouver tout le reste du grand mur triste.

« J'avais toujours aimé Liette de loin, en timide et en sauvage. Quand elle s'est mariée et qu'elle est partie, en somme il n'y a rien eu de changé pour moi. Ma vie ne faisait que commencer,

une vie dure ; il me fallait lutter et me débattre, et je n'avais guère de temps pour les souvenirs. Puis j'étais encore très jeune et j'attendais de l'avenir toutes sortes de choses merveilleuses… Des années ont passé… J'ai appris sa mort… Encore des années, et voilà que j'ai compris un jour que les choses que j'attendais autrefois ne viendraient jamais ; que tout ce que je pouvais espérer, c'était une suite d'autres années toutes pareilles, tristes et dures ; une longue bataille terne, sans gloire, sans joie, sans rien de noble ni de doux, tout juste du pain, et que j'avais laissé dans la bagarre tout ce qu'il y avait de jeune en moi, presque tout ce qu'il y avait de vivant.

« J'ai senti que je n'aimerais plus jamais. Il ne me restait qu'un pauvre cœur à la mesure de ma vie, qui se fermait encore un peu plus chaque jour. Les grands sentiments, les grands mots, comme tu dis, toutes ces choses que tant d'hommes laissent mourir sans un regret, j'ai senti qu'elles m'échappaient aussi et c'est cela qui a été le plus terrible. Je me souvenais de ce que j'avais été, de ce que j'avais désiré, de ce que j'avais cru, et de songer que tout cela était fini et que bientôt je ne pourrais peut-être même plus m'en souvenir, c'était comme une première mort hideuse, longtemps avant la seconde mort. J'ai senti que je n'aimerais plus jamais…

« C'est alors que le souvenir de Liette m'est revenu ; de Liette toute petite avec son chapeau de paille qui lui mettait de l'ombre sur les yeux ; avec ses manières de souveraine tendre, jouant avec nous sur cette pelouse ; de Liette grandie, femme, pleine de grâce douce, et conservant ce je-ne-sais-quoi qui montrait qu'elle avait toujours son cœur d'enfant. Et je me suis dit que j'avais aimé au

moins une fois, et longtemps, et que tant que je pourrais me rappeler cela, il me restait quelque chose.

« Elle m'appartenait autant qu'à n'importe quel autre, puisqu'elle était morte ! Et je suis revenu sur mes pas, j'ai retracé le chemin de l'autrefois et ramassé tous les souvenirs qui fuyaient déjà, tous mes souvenirs d'elle – mille petites choses qui feraient rire les gens, si j'en parlais – et je les passe en revue tous les soirs, quand je suis seul, de peur de rien oublier. Je me souviens presque de chaque geste et de chaque mot d'elle, du contact de sa main, de ses cheveux qu'un coup de vent m'avait rabattus sur la figure, de cette fois où nous nous sommes regardés longtemps, de cet autre jour où nous étions seuls et où nous nous sommes raconté des histoires ; de sa présence tout contre moi, et du son mystérieux de sa petite voix.

« Je rentre chez moi le soir ; je m'assieds à ma table, la tête entre les mains ; je répète son nom cinq ou six fois, et elle vient… Quelquefois, c'est la jeune fille que je vois, sa figure, ses yeux, cette façon qu'elle avait de dire : « Bonjour » d'une voix très basse, lentement, avec un sourire, en tendant la main… D'autres fois c'est la petite fille, celle qui jouait avec nous dans ce jardin ; celle qui faisait que l'on pressentait la vie une chose ensoleillée, magnifique, le monde une féerie glorieuse et douce, parce qu'elle était de ce monde-là, et qu'on lui donnait la main dans les rondes…

« Mais, petite fille ou jeune fille, dès qu'elle est là, tout est changé. Je retrouve devant son souvenir les frémissements d'autrefois, la brûlure auguste qu'on porte dans sa poitrine, cette grande faim de l'âme qui fait vivre ardemment, et toutes les petites faiblesses ridicules et touchantes qui deviennent précieuses

aussi. Les années s'effacent, les écailles tombent, c'est ma jeunesse palpitante qui revient, toute la vie chaude du cœur qui recommence.

« Parfois, elle tarde à venir, et une grande peur me prend. Je me dis : C'est fini ! Je suis trop vieux ; ma vie a été trop laide et trop dure, et il ne me reste plus rien. Je puis me souvenir encore d'elle, mais je ne la verrai plus…

« Alors je me prends la tête dans les mains, je ferme les yeux, et je me chante à moi-même les paroles de la vieille ronde :

Nous n'irons plus au bois

Les lauriers sont coupés

La belle que voilà…

« Comme ils riraient les autres, s'ils m'entendaient ! Mais la Belle que voilà m'entend, et ne rit pas. Elle m'entend, et sort du passé magique, avec ma jeunesse dans ses petites mains. »

q

Chapitre 6 La peur

Je vais, suivant la phrase d'un personnage de Kipling, le naturaliste Hans Breitmann, vous raconter une histoire que vous ne croirez pas.
Elle concerne un homme qui vécut fort paisiblement de ses rentes, fut considéré toute sa vie comme parfaitement normal et

bien équilibré, jouit jusqu'au bout de l'estime de ses égaux et du respect de ses fournisseurs, et mourut étrangement.

Je fis sa connaissance à Hastings, ville qui donna son nom à une bataille célèbre, plage élégante qui est à peu près, de tous les endroits que je connais, celui où l'homme a le plus scientifiquement défiguré la mer. Il serait coûteux et peu pratique d'amener la mer dans Piccadilly, mais il est une solution très simple, c'est de transporter Piccadilly près de la mer. Le résultat est une admirable promenade longue de cinq milles, large comme les Champs-Élysées, bordée d'un côté par des villas, des hôtels et des boutiques de toutes sortes, et de l'autre côté par un mur en très belle maçonnerie qui, à marée basse, forme pour la grève un « fond » très satisfaisant et, à marée haute, maintient dans l'ordre les vagues, tour à tour humiliées et rageuses. C'est un endroit sans pareil pour fumer un cigare dans un complet de flanelle de bonne coupe, entre le clapotis des flots domestiqués et les accords d'un orchestre hongrois ; mais pour les gens qui aiment l'eau libre et les coins de falaise tranquilles, « ça n'est pas ça ».

« Ça n'était pas ça », évidemment, pour un homme d'élégante apparence que je rencontrais jour après jour sur cette grève-boulevard, et ce fut probablement ce qui nous attira l'un vers l'autre. Nous échangeâmes, un après-midi, des opinions sévères sur la localité et ses habitants, et, le lendemain, nous trouvant ensemble à l'heure du bain, nous allâmes de compagnie, à brasses tranquilles, vers le large où la mer, loin des petits enfants qui jouent sur le sable, des jeunes dames trop bien habillées et des orchestres à brandebourgs, ressemble vraiment à la mer et reprend son indépendance.

Il nageait dans la perfection : ce n'était ni le style impeccable d'un Haggerty, ni le coup de pied formidable d'un Jarvis, mais l'allure d'un homme qui a l'habitude de l'eau et s'y trouve à son aise. Dès lors, nous prîmes régulièrement nos bains ensemble. Il n'était pas bavard et j'étais encore moins curieux, de sorte que plusieurs semaines s'écoulèrent sans qu'aucun de nous deux se souciât d'apprendre sur l'autre autre chose que ce qu'il avait bien voulu raconter. Il m'annonça un matin qu'il partait le soir même, et quelque peu à ma surprise, ajouta qu'il habitait une petite propriété du Devon, et qu'il serait heureux de me voir, si je pouvais trouver le temps d'aller passer quelques jours avec lui. Il fit miroiter à mes yeux les délices des pipes fumées à plat ventre dans l'herbe drue et me parla d'une pièce d'eau qui lui appartenait, auprès de laquelle la mer, à Hastings, n'était qu'un bassin malpropre et sans charme. J'acceptai son invitation et je m'y rendis un mois plus tard.

Il vivait dans une maison absolument quelconque, brique et plâtre, assise au flanc d'un coteau. Il me fit voir, derrière la maison, un jardin qui descendait le long de la pente et indiqua d'un geste vague la vallée au-dessous de nous, en me disant que c'était là que se trouvait l'eau. Je proposai un bain immédiat, mais il me répondit d'un ton embarrassé, qu'il était préférable d'attendre le soir et que, d'ailleurs, c'était l'heure du thé. Nous rentrâmes ; son thé se composait de brandy et soda, mélangés par moitié. Il en but trois verres et nous parlâmes de bains et de natation. Les courses et les records ne l'intéressaient pas ; il nageait l'« overarm stroke » dans la perfection, – je l'avais vu à l'œuvre, – mais il n'en savait même pas le nom. Il me raconta d'un air rêveur que tous les hommes de sa famille avaient beaucoup aimé l'eau : son père était mort d'une congestion à l'âge de soixante-douze ans,

en se baignant dans les environs de Maidenhead, et son frère, encore enfant, s'était noyé dans les herbes, – il ne désigna pas l'endroit. Je voulus, par politesse, donner aussi mon histoire, et lui parlai d'un homme que j'avais connu, qui nageant dans une crique sur la côte d'Irlande, avait distinctement vu, à quelques mètres de lui, une pieuvre de six pieds d'envergure collée contre un rocher. Il en conçut une si effroyable peur qu'il revint vers la terre, à brassées affolées, voulut se hisser sur une pierre, qui tourna en lui cassant la jambe, et resta un quart d'heure dans l'eau, cramponné à la roche, incapable de remuer et hurlant d'épouvante.

Mon hôte m'écouta avec des yeux égarés, la bouche ouverte et les deux mains crispées sur la table. Je lui demandai s'il était nerveux ; il me répondit que non, se versa deux doigts de brandy, – sa main tremblait un peu, – les but et regarda par la fenêtre d'un air hébété.

Le soleil était sur le point de se coucher lorsque nous descendîmes vers la vallée. Il nous fallut traverser un taillis inculte, puis dévaler le long d'un talus en pente raide pour arriver à l'eau.

C'était une grande mare d'aspect sauvage, complètement entourée de fourrés et de broussailles et de forme assez curieuse. Elle était longue de cent cinquante mètres environ et, en face du point où nous étions, large d'au moins soixante. Mais l'autre extrémité allait en se rétrécissant progressivement et se terminait par une sorte de canal, mesurant à peine quatre ou cinq mètres d'un bord à l'autre, et complètement obscurci par le feuillage d'un bouquet d'arbres qui le surplombait. L'eau paraissait parfaitement propre et pourtant singulièrement peu transparente, si

bien que, sauf sur le bord, il était impossible de distinguer le fond.

Je commençai à me dévêtir tranquillement savourant d'avance la volupté d'une demi-heure dans l'eau froide, après une chaude journée. Mon hôte resta quelques secondes immobile, puis défit brusquement ses vêtements, les jeta à terre, enfila son caleçon et se tint de nouveau immobile, debout, tourné vers la mare et haletant un peu. J'attribuai à l'influence du brandy son évidente nervosité et ne pus m'empêcher de songer qu'il avait de grandes chances de finir quelque jour par la fâcheuse congestion, comme son père avait fini.

J'entrai dans l'eau d'un saut, et quelques minutes plus tard, il m'y suivit. Après avoir hésité un peu, il s'avança d'abord lentement, par enjambées prudentes, puis, quand la profondeur fut suffisante, il se laissa aller doucement, sans bruit ni éclaboussure et se dirigea aussitôt vers la partie resserrée de l'étang, nageant avec une force et une précision singulières. Il s'arrêta devant l'entrée de cette sorte de couloir dont j'ai parlé et pendant quelques instants se tint presque immobile, ne remuant dans l'eau qu'avec d'infinies précautions et la figure tournée vers la surface, sous laquelle il semblait scruter quelque chose d'invisible pour moi. Ses manières me parurent si étranges que je lui demandai ce qu'il pouvait bien y avoir à cette extrémité de l'étang. Il me répondit très bas : « Il y a… il y a une source », et se tut de nouveau. Je m'efforçai, moi aussi, de distinguer ce qui se trouvait au-dessous de nous et ne tardai pas à m'apercevoir que la profondeur était beaucoup plus grande que je ne l'avais d'abord supposé.

On ne voyait du fond que l'extrémité de hautes herbes, qui s'arrêtaient à environ un mètre cinquante de la surface et on-

doyaient perpétuellement, bien que l'eau fût parfaitement calme en apparence. L'existence d'une source au fond de cet étroit canal, qui pouvait avoir huit à dix mètres de long, expliquait en effet le mouvement qui les agitait. Elles s'écartaient parfois et laissaient alors entre elles une sorte de chenal, dont il était difficile d'évaluer la profondeur, et qui se continuait comme une voie soudainement tracée, jusqu'à la rive verticale du fond où je pouvais discerner vaguement un trou, la source fort probablement, qu'un nouveau mouvement des herbes dissimulait un moment plus tard. C'était bien le plus étrange coin de mare que j'aie jamais vu.

Je tournai la tête pour faire une observation à ce sujet à mon compagnon, mais la vue de son visage me fit instantanément oublier ce que j'allais dire. Il était pâle, ce qui pouvait s'expliquer par l'extrême froideur de l'eau, mais surtout tiré et plissé de rides soudaines et portait une expression curieusement affairée et inquiète. Je le regardai encore quand il nagea lentement vers moi, toujours à brasses prudentes, et me regarda dans un chuchotement effaré : « Il n'y a rien, hein ? » J'allais lui répondre avec douceur qu'il n'y avait rien du tout et que nous ferions peut-être bien de nous habiller, lorsque je sentis les couches profondes de l'étang remuées par une mystérieuse poussée. Les longues herbes du fond s'ouvrirent brusquement, comme écartées par le passage d'un corps, et mon hôte se retourna d'un brusque coup de reins, et, poussant une sorte de gémissement, fila vers l'autre bout de la mare, s'allongeant dans l'eau comme une bête pourchassée. Son affolement devait être contagieux, car je le suivis aussitôt avec la même hâte, mais j'avais conservé assez de sang-froid pour observer qu'il nageait le « trudglon » (double-over-arm-stroke-single-kick), nage que je ne l'avais jamais vu employer auparavant, et cela avec tant de puissance et d'habileté que, loin de le rattraper,

je le voyais, malgré mes efforts, gagner sur moi à chaque instant. Quand j'arrivai à la berge, il était déjà sorti de l'eau, et assis sur l'herbe vaseuse, la bouche ouverte, haletait et râlait de telle manière que je crus qu'il allait mourir sur place.

Il se remit pourtant et, un quart d'heure plus tard, ayant repris nos vêtements, nous retournâmes vers la maison.

Je m'abstins de poser aucune question sur les incidents de la journée à celui que j'avais déjà catalogué comme un alcoolique, affligé de troubles nerveux, et me contentai de l'observer à la dérobée. Il fut pendant toute la soirée parfaitement calme et normal, ne but que quelques verres de bière en dînant, et bien que peu bavard, causa sur divers sujets de la manière la plus raisonnable.

La matinée du lendemain fut également paisible. Après le lunch, je lui demandai s'il ne serait pas préférable de prendre notre bain un peu plus tôt dans la journée que nous ne l'avions fait la veille. Il acquiesça, mais trouva par la suite quelque futile prétexte, et il faisait presque sombre, quand nous partîmes. Il était, comme le jour précédent, non pas positivement ivre, mais déséquilibré par la surexcitation continue de l'alcool et donna, en approchant de l'étang, des signes de nervosité maladive ; il exécuta devant le trou obscur où se trouvait la source la même pantomime de peur abjecte et de curiosité, et s'avança plus près, puis plus près encore, jusqu'à ce que, devant le recul soudain des herbes, il exécutât dans l'eau un brusque soubresaut, avant de se retourner pour s'enfuir.

Mais j'avais eu soin de me placer un peu en arrière de lui, et, le saisissant au passage par le bras, je l'arrêtai net. Je le tenais en-

core quand l'eau parut s'agiter derrière lui, et avec une sorte de halètement, il donna un coup de pied brusque qui le jeta contre moi. Alors je sentis distinctement sur ma jambe le frôlement d'une chose longue et rapide qui passait près de mon corps, une chose qui semblait avoir surgi d'entre les herbes épaisses et secouait de son élan brusque les couches profondes de l'étang. Je suis peu impressionnable et aucunement nerveux, mais, à ce simple contact, la peur, l'effroyable peur me bloqua soudain la gorge. Je ne puis me rappeler rien d'autre qu'une fuite affolée, côte à côte avec un homme qui laissait échapper à chaque brassée un gémissement d'angoisse désespérée. Je me souviens confusément qu'il nageait encore le « trudgeon » – nage qu'il m'avait toujours dit ignorer – et la puissance de son effort laissait derrière lui dans l'eau trouble un sillage profond ; mais cette fois, la même force nous poussait tous les deux et j'arrivai à la berge avant lui.

Quand nous fûmes habillés, je me retournai une seconde pour regarder la mare, avant de retraverser les fourrés. La surface en était merveilleusement calme et luisait sous la lumière mourante comme une plaque d'étain, mais il me sembla voir à l'autre extrémité, les inexplicables remous qui faisaient osciller les herbes du fond.

Pas un mot ne fut prononcé entre nous sur ce qui s'était passé, ni dans la soirée, ni le lendemain ; mais quand vint le soir, je refusai net de l'accompagner à l'étang et lui laissai entendre que, vu l'état de ses nerfs, il ferait mieux de m'imiter. Il secoua la tête sans rien dire et partit seul. Pendant qu'il était absent, je fus saisi par l'énorme ridicule de la situation et, lui laissant un mot, je bouclai ma valise et partis sans plus de formalités.

Un mois et demi plus tard, le hasard me fit passer sous les yeux un bref « fait divers » qui annonçait que M. Silver, de Sherborne (Devon), avait été trouvé mort dans un étang qui lui appartenait. Lorsque le cadavre fut découvert, il était à moitié sorti de l'eau, les mains étaient cramponnées désespérément aux branches d'un saule qui surplombait, et la figure était figée dans une grimace d'effroyable horreur. La mort était attribuée à un accident cardiaque.

Ma version à moi… était légèrement différente ; mais je n'ai pas cru devoir la donner sur le moment, pour la simple raison que l'on ne m'aurait pas cru, pas plus que vous ne me croirez.

q

Chapitre 7 La vieille

Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

— C'est bien ici le musée ?

— Oui donc ! Entrez.

Grand-Grégoire s'est effacé en hâte pour laisser passer les étrangers, et ceux-ci franchissent le seuil l'un après l'autre, tâtonnant du pied, baissant la tête, et se groupent de nouveau dans l'intérieur obscur.

— Par ici, dit Grand-Grégoire.

Devant une très petite fenêtre par où pénètre un peu du jour gris on a disposé une sorte de vitrine grossière toute pareille à un

châssis de maraîcher. Grand-Grégoire en nettoie le verre avec sa manche ; les visiteurs approchent et se penchent, examinant les objets disparates qui sont alignés là. Il y a deux boulets entiers, un fragment de bombe, plusieurs sabres, un casque et deux shakos, des pistolets, un long fusil à pierre, et au milieu, étalé de toute sa largeur, un dolman à brandebourgs percé de deux trous, le trou rond d'une balle, la fente étroite d'un coup de pointe, autour desquels s'étendent des taches couleur de rouille.

— À votre gauche, récite Grand-Grégoire, un boulet qui s'était logé dans le mur de la maison : vous pouvez encore voir le creux du dehors, au-dessus de la porte. L'autre boulet a été ramassé sur le champ de bataille, à l'endroit où s'était formé le dernier carré. La bombe aussi. La tunique était celle d'un chasseur de la garde qui a été tué en chargeant l'infanterie autrichienne ; voyez les marques des deux blessures et les taches de sang ; le sabre recourbé qui est à côté lui appartenait aussi et il le tenait encore à la main quand on l'a ramassé. L'autre sabre était celui du général français.

Il ment avec sérénité, parce que son astuce de paysan lui dit que ces reliques de la grande bataille, et la bataille elle-même, sont de très vieilles choses dont les vivants ne peuvent rien savoir.

Les visiteurs écoutent jusqu'au bout, puis parlent entre eux à voix basse.

— Croyez-vous que ce soit authentique, tout ça ?

Un sceptique esquisse une moue indulgente. Un autre regarde autour de lui.

— En tout cas, c'est une très vieille maison.

Ils semblent un peu déçus, mais Grand-Grégoire n'en a cure, parce qu'il a gardé pour la fin la pièce rare du musée, la relique vivante dont l'effet est certain.

— Vous aimeriez peut-être ben causer avec la vieille, dit-il tout à coup. Elle est assise là, près du feu : on aime ben se chauffer, à cet âge-là.

Bonhomme, il les conduit au grand fauteuil à dossier droit où la vieille a été installée au matin, et où depuis de longues heures elle se tasse sur elle-même et semble vouloir glisser vers la terre, ne restant assise enfin que parce que ses membres raides refusent de se plier pour la chute et que son corps usé n'a presque plus de pesanteur.

— Hé ! la mère !

Il lui met une main sur l'épaule et la secoue un peu, mais sans violence, avec la précaution que l'on doit à un organisme centenaire qu'un miracle seul garde vivant.

— Voilà des étrangers qui voudraient vous causer un peu de la bataille… Vous vous rappelez bien : la grande bataille… et l'Empereur… Hein ?… Vous étiez là ?

Les visiteurs ont formé un demi-cercle devant le fauteuil de la vieille et la regardent avec des grimaces de curiosité ou de compassion. Un bonnet plissé cache miséricordieusement sa tête, mais ce que l'on voit de son visage indique un âge émouvant. Les joues forment de grands creux entre les os des pommettes et des mâchoires ; de ses yeux blancs suintent des larmes continuelles qui roulent et s'accrochent aux mille plis de la peau, car ce visage

n'est plus qu'un amas de rides pareilles à des coupures. Le dur travail précoce, la pauvreté harcelante, la maternité, et après cela toute une longueur encore de vie sordide et dure, sont venus d'année en année corroder et taillader cette chose qui avait été une figure de femme, pour en faire un exemple déchirant. Et ce que l'on devine de son corps, sous les vêtements informes, est tel que cela fait mal d'y penser.

— Hé ! la mère !

Une dernière poussée a réveillé en elle un tressaillement de vie, et tout de suite elle commence à réciter sa leçon, sans bouger ni tourner la tête, d'une voix qui tremble et défaille entre ses gencives.

— Oui, oui… C'est ben vrai que j'étais là et je m'en rappelle comme il faut… Les canons et les fusils faisaient ben du bruit, et aussi les chevaux qui couraient tous ensemble, et je vous dis que j'avais assez peur… Il y a eu des hommes qui étaient tout déchirés et qu'on a soignées ici, et les canons ont manqué démolir la maison. C'est vrai…

— Et l'Empereur, la mère ? N'oubliez pas l'Empereur ?

— C'est ben vrai que j'ai vu l'Empereur aussi. Il a passé derrière la maison avec un grand monde à cheval, des généraux et je ne sais pas qui encore. Là, derrière la maison, sur le chemin, il a passé, et je l'ai vu comme je vous vois… comme je vous vois.

Quand elle en est arrivée là, elle se rappelle la pantomime apprise et tourne vers les visiteurs ses yeux usés qui ne voient plus, en branlant la tête.

— C'est ben vrai… je l'ai vu.

— Quel âge a-t-elle donc ? demande une voix.

— Cent sept ans, répond Grand-Grégoire avec assurance.

Du coin de l'âtre une autre voix chevrotante s'élève.

— Cent sept ans, oui, c'est ben ça.

C'est la tante Ferdinand qui parle, et tous les regards se dirigent de ce côté. Comme l'aïeule elle est assise sur une chaise à dossier droit sur laquelle son corps voûté se tasse et vacille ; son visage est presque pareil à celui de l'autre, marqué des mêmes plis innombrables et profonds qui creusent la peau jaune, et semble presque aussi vieux ; mais en elle la vie est encore forte et ses petits yeux aigus voyagent et luisent.

— J'ai quatre-vingt-quatre ans, moué, et je suis sa fille ! Voyez donc ! Cent sept ans, c'est ça. C'est son âge.

Avec des exclamations d'étonnement les visiteurs se sont retournés et contemplent une fois de plus la survivante des temps héroïques, celle qui a vu, de ses propres yeux, les grands hommes et les grandes guerres. Ils voudraient lui poser des questions, mais la pitié les arrête ; ils voient le délabrement pathétique de la face, les yeux morts, la fente sèche qui fut sa bouche ; ils devinent l'épuisement du maigre corps affaissé, et se taisent. Seul, Grand-Grégoire parle, et assure que la vieille est encore solide, quoi qu'on en pense, et pleine de vie ; elle est un peu sourde, et n'a plus ses yeux de vingt ans, mais elle comprend tout et mange bien.

— On ne le croirait pas à la voir, mais elle mange quasiment autant comme moi ! Oh ! je vous dis qu'elle n'est pas près de mourir ! On en a ben soin…

La pauvreté décevante du musée est oubliée ; les visiteurs s'en vont vers la porte, saisis, un peu émus ; des pièces blanches sortent des goussets. Grand-Grégoire les reçoit d'un geste gauche et suit le groupe jusqu'au seuil. Un des étrangers se retourne, une fois dehors, et regarde le trou que le boulet a creusé dans le mur ; d'autres s'arrêtent quelques instants au bord du chemin, le chemin où quatre-vingt-dix-huit ans plus tôt une petite fille a regardé passé l'Empereur et son escorte. Puis ils s'éloignent lentement.

Grand-Grégoire revient vers la vieille et la regarde avec une nuance d'inquiétude.

— Elle a ben du mal à se réveiller, aujourd'hui !

— Ouais ! fait la tante Ferdinand. C'est tous les jours pire, et quand des étrangers viennent, elle en raconte un peu moins toutes les fois.

Le silence emplit la maison. Dehors, le vent fouette la vaste plaine brune, les nuées grises se pourchassent d'un bout à l'autre du ciel gris, et tous les reliefs de la campagne – les maison et les granges aux toits noirs, les arbres que l'automne dénude et que le vent brutalise – ont l'air de s'ennuyer ou de souffrir.

Les bûches mal séchées fument dans l'âtre ; la vieille est affaissée sur sa chaise dure devant la cheminée, et elle n'a plus conscience que de la fatigue qui l'écrase, et plus d'autre désir que celui de la mort.

Il y a quelques années – quinze ou vingt ans peut-être : qu'est-ce que cela pour elle ? – son grand âge lui inspirait une sorte de vanité sénile et elle redoutait de mourir. Mais depuis, d'autres

années trop nombreuses sont venues, et d'autres encore, et le tout l'a chargée d'un fardeau tel qu'un Dieu miséricordieux n'aurait jamais dû l'imposer à une de ses créatures. Le poids l'écrase, presse ses vieux os dans leurs jointures usées, fait de son souffle et des battements de son cœur des spasmes douloureux dont l'arrêt amènerait pourtant une autre douleur insupportable, et ce qui reste de sa chair a perdu la vie et n'est plus qu'un suaire inerte et froid qui l'oppresse.

Elle est assise de telle sorte qu'elle ne peut tomber, et il lui semble pourtant que c'est son seul désir : quitter une fois l'éternelle posture immobile qui lui fait mal, se pencher et tomber face contre terre, secouant du même coup le fardeau qui l'écrase sur elle-même et la douleur de ses os. Elle sent que la terre l'appelle, et que si elle pouvait se jeter en avant, coucher son corps usé sur le sol frais et rester là quelques instants, l'insoutenable lassitude de ses membres se muerait en repos.

Mais plusieurs fois par heure quelqu'un vient la remonter sur sa chaise dure, lui secouer l'épaule, éloigner l'inconscience douce qui semble toujours sur le point de venir, et il faut qu'elle violente sa poitrine et sa gorge séchées pour prononcer une fois de plus les mots qu'elle a appris autrefois, qui n'ont plus de sens pour elle et que ses propres oreilles n'entendent plus. Si seulement – ô Dieu pitoyable – elle pouvait trouver la force de se pencher et de se laisser tomber en avant, pour répondre à l'appel de la terre !

Le silence dure longtemps. Les bûches se consument. Grand-Grégoire vient en jeter d'autres sur le feu et retourne s'asseoir. Les nuées défilent toujours dans le ciel attristé, et le jour gris reste pareil à lui-même à travers les heures de l'après-midi.

Mais quelque chose approche lentement dans la plaine, Grand-Grégoire se lève et regarde par la petite fenêtre carrée. C'est une automobile à carrosserie longue qui porte plusieurs personnes, quatre ou cinq ; maintenant elles sont descendues et s'approchent encore, s'arrêtant souvent et parlant entre elles avec des gestes qui montrent le lointain. Des étrangers ? Ils vont venir au musée, sans aucun doute, et leur apparence promet une moisson de pièces blanches.

Grand-Grégoire lisse encore avec sa manche le verre de la vitrine, s'approche de la vieille et lui touche l'épaule :

— Hé, la mère ! Voilà du monde qui arrive.

Il attend quelques instants et la secoue de nouveau :

— Hé !

Il n'a jamais été brutal avec elle, mais voici qu'une peur le prend et sa poigne se fait rude :

— Hé ! réveillez-vous.

La poussée a fait osciller le corps menu, qui s'affaisse sur lui-même encore plus que de coutume et commence à glisser vers le sol dans une posture singulière. Il le relève aussitôt et l'accote contre le dossier, mais l'inertie assouplie de ce corps et de la tête qui vacille, et le regard qu'il a jeté sur la figure ridée, lui ont dit la même chose en même temps.

La tante Ferdinand le voit reculer d'un pas et comprend de suite.

— Elle a passé ?

Grand-Grégoire reste muet et hoche la tête.

Par la fenêtre il peut voir le groupe des étrangers qui s'approchent lentement, et cela lui fait saisir en une seconde l'étendue du désastre. Sans la centenaire, son musée n'est plus qu'une supercherie grossière et inefficace qui n'attirera personne, c'est leur gagne-pain qui est parti avec elle. L'angoisse de la misère qui vient le prend à la gorge, et la tante Ferdinand, qui a compris aussi, se penche et regarde le cadavre avec des yeux incrédules et terrifiés. Le bois craque dans l'âtre, scandant les secondes anxieuses.

Encore un coup d'œil jeté par la petite fenêtre qui donne sur la plaine, et tout à coup Grand-Grégoire s'est décidé et se hâte. Il prend le corps inerte dans ses bras, l'enlève du fauteuil à grand dossier, et fait à l'autre vieille un signe de tête effaré.

— Toué ! Viens là, toué.

La tante Ferdinand se lève à grand-peine, vacillant sur ses jambes raides, et se traîne jusqu'au fauteuil où elle s'affaisse à son tour. Rien n'est changé ; la flamme de l'âtre éclaire une autre figure flétrie qui révèle un âge émouvant, et les mains désséchées aux veines enflées qui tremblent sur la jupe noire suffisent à exciter la pitié.

Mais Grand-Grégoire tourne autour de la pièce unique de la maison, portant dans ses bras, que l'âge commence déjà à raidir aussi, le cadavre léger et menu, et il cherche désespérément une cachette. Le lit ?… Mais les rideaux d'indienne ne ferment pas. Quelque coin sombre ? Il regarde et secoue la tête.

Les voix se font déjà entendre auprès du seuil et il commence à trembler à son tour et à perdre la tête, quand ses yeux frappent soudain la grande armoire de noyer. C'est assez d'un bras, d'une main, pour tenir le corps désséché de la centenaire ; de l'autre main, il ouvre le grand panneau, voit tout l'intérieur d'un coup d'œil, les maigres piles de linge ; les vêtements de drap soigneusement pliés occupent les deux étagères ; dans le bas, il n'y a que quelques couvertures, des sacs vides, et le harnais usé du cheval qu'il a fallu vendre quand le fils est mort. Y aura-t-il place ?

Le chétif corps replié disparaît dans le fond de la grande armoire : la tête roule sur une couverture de laine brune et une des mains sèches semble faire un dernier geste et vient s'appuyer contre la paroi. Grand-Grégoire referme le panneau de toute la vitesse de ses mains tremblantes et se retourne juste à temps.

— Est-ce ici le musée ?

— Oui. Entrez.

Ils sont cinq : trois hommes et deux femmes aux manteaux riches. Grand-Grégoire leur montre la vitrine d'un geste ; ils approchent et commencent à examiner les armes et le dolman troué ; dans le fauteuil en face de l'âtre, la tante Ferdinand se débat contre son angoisse et cherche à se rappeler ce qu'elle doit dire. Et Grand-Grégoire qui se sent pas capable encore de réciter la leçon de tous les jours, reste stupidement adossé à l'armoire, les mains étendues à plat contre les panneaux, comme pour empêcher de sortir le secret sinistre qu'il y a enfermé.

S'il avait su… S'il avait pu deviner quel contentement infini la vieille avait trouvé dans la mort, et combien l'abandon du corps jeté là, sans respect, replié et tordu sur les couvertures et les

pièces de cuir, la tête contre le bois de l'armoire, était doux à celle qui avait trop longtemps attendu !

q

Chapitre 8 Jérôme

C'était un grand chien de berger – race de Brie – dont le poil rude et souillé de boue, s'étageait en touffes emmêlées. Son collier ne comportait qu'une étroite courroie, pelée et racornie par la pluie, et une plaque de zinc sur laquelle un graveur malhabile avait tracé, à la pointe du couteau, les six lettres qui constituaient son nom. Les côtes saillaient sous la peau, il portait sur l'épaule gauche une large plaie à peine cicatrisée et ses jambes aux forts tendons tremblaient de fatigue ; mais ses yeux jaunes disaient une parfaite sérénité. Des semaines de vagabondage sur les grand'routes lui avaient évidemment enseigné l'impression que peut produire sur une humanité hostile, l'exhibition soudaine de deux rangées de crocs aigus.

Comment il avait en traversant la ville, échappé à l'attention sévère de la police municipale, restera un mystère. Il avait évité toutes les embûches, éludé tous les contrôles, et, assis sur ses hanches au milieu de la cour d'honneur de la Préfecture, il attendait.

M. le Préfet venait de quitter les bureaux et le personnel, le chapeau sur la tête, se préparait à en faire autant. C'est ainsi que Jérôme fut aperçu simultanément par le Chef de Cabinet et le Secrétaire particulier, qui se trouvaient dans une salle du rez-de-

chaussée, et par un groupe de commis qui sortaient. Le Chef du Cabinet, à la fenêtre, fit : « Oh ! » et fronça les sourcils d'un air mécontent. Un des commis observa son attitude et, plein d'un zèle servile, se baissa pour ramasser un caillou ; mais le Secrétaire particulier qui était un très jeune homme, enjamba la fenêtre avec simplicité et marcha vers le chien.

Jérôme se laissa tapoter le flanc d'un air de dignité simple et ne fit aucune objection lorsqu'on examina son collier. Un des commis qui s'étaient approché, prononça avec importance : « C'est un chien perdu. Il faut l'emmener à la fourrière. » Le Secrétaire particulier, qui méditait depuis un instant, répondit : « S'il n'est à personne, il est à moi, et je l'emmène. Voilà longtemps que j'avais envie d'un chien. Allons, Jérôme, à la maison ! » Et Jérôme flairant la soupe possible, se leva d'un bond et le suivit.

†

Le Secrétaire particulier occupait deux pièces au rez-de-chaussée d'une petite maison dont la propriétaire, fière d'un locataire en aussi belle position, l'entourait d'un bonheur à sa façon, fait de couvertures épaisses et de substantielle nourriture. Devant ses fenêtres s'étalait un petit jardin trop bien entretenu, tout en plates-bandes ornées de géraniums et de buis ; mais au-delà c'était la campagne, la vraie campagne – champs, bois et fossés.

Jérôme, peigné, lavé et bien nourri, se comporta pendant trois jours en bête civilisée. Le troisième jour, ou plutôt dans la nuit qui suivit, il arriva une chose curieuse. Le Secrétaire particulier, qui dans la vie privée s'appelait tout simplement Jean Grébault, fut réveillé vers minuit par un bruit insolite. Il avait laissé sa fe-

nêtre ouverte en s'endormant et vit qu'un clair de lune splendide inondait de lumière une partie de la chambre ; une forme étrange se dessinait en bloc sombre sous la clarté, et, regardant avec plus d'attention, il s'aperçut que c'était le chien, qui, debout, deux pattes posées sur l'appui, le considérait sans bouger. Il eut un éclat de rire contenu et appela à voix basse : « Jérôme ! » Et Jérôme, franchissant la croisée d'un saut, vint s'asseoir au pied de son lit.

Après cela, il lui fut impossible de dormir. C'était une belle nuit de printemps, tiède et claire, et, par la fenêtre grande ouverte entraient, pour peu qu'on prêtât l'oreille, toutes sortes de bruits confus : cris lointains d'oiseaux nocturnes, bruissement des feuilles sous le vent, craquements dans les fourrés ; les mille frémissements de la vie mystérieuse qui, la nuit venue, s'agite dans les taillis sombres et au revers des fossés. Il sortit de son lit et s'avança jusqu'à sa fenêtre. L'étroit jardin dormait au clair de lune, figé dans ses alignements mesquins ; mais, au delà, la lumière pâle semblait avoir transformé le monde en un décor de féerie ; elle faisait danser sur le sol l'ombre découpée des feuillages, illuminait un bouquet de hêtres, changeait en opale une mare minuscule, sertie de roseaux, d'où montaient des appels de grenouilles.

Alors, il lui vint un grand désir d'être au milieu de tout cela ; de ne pas rester enfermé entre des murailles, à côté de la splendeur d'une telle nuit, et, revenant vers son lit, il commença à s'habiller. Il n'enfila que les vêtements indispensables, et, tête nue, sortit en enjambant la fenêtre, le chien sur ses talons. Dès qu'il eût gagné la vraie campagne, il se sentit envahi par une joie démesurée de bête soudainement libre, et appelant Jérôme d'un

claquement de langue, partit en courant. Il n'avait pas fait dix mètres que le chien était venu se placer devant lui et d'un long galop paresseux l'emmenait à travers la nuit. Leur course les emporta dans des prairies coupées de ruisseaux étroits, où le sol mou fondait sous le pied ; puis plus haut, entre des bouquets d'arbres dont l'ombre épaisse, après la lumière blafarde, semblait une voûte d'église ; plus haut encore, jusqu'au sommet d'un coteau herbeux dont le flanc dégarni montait, montait vers la clarté comme une route triomphale, et le jeune homme, ivre, grisé par l'air tiède et les senteurs de la nuit, l'enleva d'un dernier effort et descendit l'autre flanc sur sa lancée, suivant toujours Jérôme qui galopait, tête basse, flairant au passage les touffes d'herbe où fuyaient des bêtes apeurées.

Enfin il se laissa tomber au pied d'un talus, épuisé, à bout de souffle, et Jérôme se coucha à côté de lui dans une posture de sphinx, haletant et joyeux, fouillant l'obscurité de ses yeux jaunes. Ils restèrent immobiles jusqu'à ce que le grand silence qui semblait s'être abattu sur la campagne eût fait place de nouveau aux bruits divers de la vie qui s'agitait invisible autour d'eux ; puis ils rentrèrent, las et contents, comme l'aube montait.

†

Le lendemain, Jean Grébault bouleversa quelques tiroirs et mit à la lumière, l'un après l'autre, différents articles d'habillement qu'il n'avait pas portés depuis longtemps. Il y avait une courte culotte de toile, ornée de taches et d'accrocs ; des souliers à semelles de caoutchouc qui avaient connu de meilleurs jours et un épais « sweater », jadis blanc, devant lequel il resta longtemps rêveur. Ce jeune homme avait été un athlète, en son temps ; mais six mois de situation semi-officielle dans une petite ville de pro-

vince lui avaient appris qu'il est convenable de sacrifier l'hygiène à l'avancement et d'éviter les initiatives excentriques qui vous attirent des haussements d'épaules de quelque supérieur obèse et les : « Vous ne serez donc jamais sérieux ! » d'un protecteur découragé. De sorte qu'il s'était peu à peu accoutumé à restreindre sa vie au cercle fastidieux que bornent : au Nord, l'opinion publique ; – à l'Ouest, les Principes républicains ; – à l'Est, la déférence hiérarchique ; – et au Sud, la Sagesse intangible d'une bourgeoisie mal lavée.

†

Quelques jours plus tard, il fut pour la seconde fois réveillé au milieu de la nuit, et, étendant la main au hasard, trouva sous ses doigts le poil rude de Jérôme, qui s'impatientait. La nuit était venteuse et fraîche et la fuite incessante des nuages sous la lune jetait dans la chambre des alternatives d'ombre et de clarté. Il se sentait singulièrement paresseux et resta une demi-heure encore entre ses couvertures, plein d'indécision. Il se leva pourtant et marcha jusqu'à la fenêtre. La première bouffée de vent qui lui souffla à la figure lui rendit tout son courage et il sentit monter en lui en même temps la vigueur de ses vingt-cinq ans et le dégoût de la servitude. Il saisit les vêtements qu'il avait exhumés trois jours auparavant et le contact de la laine rude sur la peau, en lui rappelant le passé, l'emplit d'une fièvre joyeuse. Tout en s'habillant ainsi, il parlait à voix basse au chien, qui suivait des yeux tous ses mouvements. « Vois-tu ! Nous avons trop attendu, Jérôme, mais il est encore temps. Je ne me rappelais plus à quoi ça ressemblait, la liberté, et voilà que je me souviens. Tu n'as pas lu le livre de la « Jungle », Jérôme ? Nous aussi, nous allons avoir notre course du printemps. »

Le Secrétaire particulier avait sans doute, dès ce moment, rompu tous les liens de conscience qui pouvaient l'attacher encore au monde civilisé, car il sortit, non pas en enjambant la fenêtre, comme il faisait parfois en certaines heures d'abandon, mais en la franchissant d'un saut, ainsi que, cinq ans plus tôt, il passait les haies dans sa foulée, sur une piste au gazon ras. Son élan l'emporta au milieu d'une plate-bande de géraniums qu'il écrasa sans remords, et, d'un autre bond, par-dessus la barrière du jardin.

Ce fut la première d'une longue série de nuits sauvages, au cours desquelles le jeune homme, toujours suivant le vieux chien, redescendit, degré par degré, vers la simplicité de la création primitive. Du matin au soir, Jean Grébault, secrétaire particulier du Préfet des Deux-Nièvres, accomplissait machinalement son labeur minutieux et futile, mais du soir au matin, il n'y avait plus qu'un garçon qui venait de redécouvrir le patrimoine laissé intact par cent générations et s'émerveillait d'avoir pu se passer si longtemps de son héritage.

†

Le dénouement de cette histoire se trouve rapporté, non sans commentaires, dans la chronique scandaleuse de Pont-sur-Nièvre. Il eut pour décor le jardin de la Préfecture, et les figurants comprenaient l'élite de la société locale. Les hommes sérieux, notables et fonctionnaires, s'étaient réunis en groupe, loin du tennis et des toilettes claires, autour de celui qui présidait aux destinées du département. Il laissait tomber une à une, dans le silence respectueux, des paroles profondes et définitives – tirées d'un journal du matin – et ses auditeurs, songeant aux petits fours, l'écoutaient avec des moues graves. Le Secrétaire particu-

lier, assis sur une table de fer, balançait ses jambes au-dessus de la tête de Jérôme, qui, couché à terre, fixait sur le Préfet ses yeux jaunes et bâillait insolemment.

Le Préfet, n'ayant plus d'idées, annonça, pour remplir un silence, que M. Jean Grébault allait le quitter. Alors un haut fonctionnaire des Finances, apoplectique et décharné, prévint le jeune homme avec solennité qu'il s'en repentirait quelque jour et se souviendrait avec regret, plus tard, du temps qu'il avait consacré à un labeur utile à la République, adouci par la bienveillance intelligente de ses chefs et l'accueil affable d'un cercle à la fois intègre et cultivé. Jean cligna de l'œil à Jérôme et rit doucement. Puis il prit la parole et leur dit en termes de choix ce qu'il pensait d'eux, de leur cercle et de leur labeur.

Il leur dit qu'il s'en allait, chassé par la peur qu'il avait conçue de devenir quelque jour semblable à l'un d'eux. Il leur dit qu'ils étaient difformes et ridicules, certains squelettiques, certains obèses, tous pleins de leur propre importance et de la majesté des principes médiocres qu'ils servaient ; que leur progéniture hériterait de leurs tares physiques et de leur intellect rétréci, et qu'ils s'en iraient à la mort sans avoir connu de la vie autre chose qu'une forme hideusement défigurée par les préjugés séculaires et de mesquines ambitions…

L'Inspecteur d'académie sourit avec une méprisante indulgence, le Receveur particulier ouvrit la bouche sans rien dire et le Préfet, plissant avec autorité son crâne chauve, étendit une main impérieuse.

Mais son ex-secrétaire, ne lui laissant pas le temps d'exprimer son courroux, dit indolemment : « Vous savez qu'on peut aller au

Canada pour cinquante francs ? » Et Jérôme, sous la table, ferma ses yeux jaunes en signe d'approbation.

q

Chapitre 9 La destinée de Miss Winthrop-Smith

Ce ne fut que quand elle eut changé de tramway à Stratford que Miss Winthrop-Smith ouvrit son réticule pour y prendre et relire une fois de plus la lettre qu'elle avait reçue ce matin même et à laquelle elle ne cessait de songer.

Elle s'enfonça en arrière sur la banquette, très droite, le chignon à la vitre, jeta à ses voisines un regard de méfiance hautaine, et déploya la feuille de papier. Cette feuille portait, dans le coin supérieur gauche, un motif assez compliqué, qui comprenait plusieurs pots de fleurs, deux haies parallèles qui s'en allaient vers l'horizon, et un coin de serre où un mince jet d'eau montait vers une retombée de plantes grimpantes. Dans le coin droit de la feuille s'étalait en grandes lettres le nom du possesseur de toutes ces choses : « W. G. Firkins » et, en plus petits caractères, l'indication de son négoce : « Nurseryman and Florist. »

Une main attentive avait tracé en haut de la page, en beaux caractères arrondis et réguliers :

Dear Miss Winthrop-Smith

et une ligne plus bas :

I am aware I am taking a great liberty…

Le reste n'était que dévotion humble et audace affolée de timide.

Trois fois dans le courant de la page revenait la même expression : Je prends la liberté… La liberté que je prends… Cette liberté… À gestes rapides Miss Winthrop-Smith souligna de coups de crayon imaginaires ces négligences de style. Quand elle eut relu la lettre en entier jusqu'à la signature, régulière et arrondie, elle aussi, comme un modèle d'écriture, son regard remonta une seconde vers la vignette du haut de la page : les deux haies bien taillées qui s'en allaient vers l'infini, le jet d'eau parmi la retombée des feuilles et des tiges aux courbes molles… et, repliant la lettre avec soin, elle releva les yeux et regarda devant elle avec un commencement de sourire.

Pauvre Mr. Firkins ! Il n'avait pu trouver le courage de parler ! Il lui avait fallu écrire, et même sa demande officielle, rédigée et calligraphiée avec soin, ressemblait fort à une lettre d'excuses. Sous chaque phrase transparaissait sa conviction qu'aspirer à la main et au cœur de Miss Winthrop-Smith était pour lui une grande audace, une ambition effrénée, peut-être de l'impudence ; et Miss Winthrop-Smith, qui tenait sa lettre repliée à la main et regardait à travers la vitre du tramway défiler les maisons de Bow et de Mile End, était un peu de cet avis.

La population de plusieurs rues de Leytonstone, les fidèles de la petite chapelle baptiste qui donne sur le square, et d'une manière générale tous les gens qui avaient eu l'occasion d'entrer en conversation, même brève, avec Mrs. Winthrop-Smith, n'ignoraient plus que sa fille occupait dans la célèbre firme Harrison,

Harrison and Co., Limited, courtiers maritimes, une situation enviable et rare. Que cette situation n'eût été à l'origine, et ne fût encore, nominalement, qu'un poste de sthénodactylographe, elle eût consenti à l'admettre ; mais la compétence que Miss Winthrop-Smith avait acquise en ces affaires, le zèle intelligent qu'elle avait tout de suite déployé, la confiance aveugle que les chefs de cette colossale entreprise accordaient à ses capacités et à son jugement, voilà ce qui comptait !... Les nouvelles connaissances, présentées à Mrs. Winthrop-Smith le dimanche matin à l'issue du service, au quart d'heure où les redingotes rigides et les robes de soie sanglées échangent des politesses solennelles, emportaient toujours de ces conversations la vision étrange de Miss Winthrop-Smith, rougissante, un peu gênée, son livre d'hymnes à la main, installée en plein cœur de la Cité, précisément au centre d'un réseau de lignes téléphoniques et de câbles, ordonnant et dirigeant dans leurs courses les flottes marchandes du monde entier. De sorte qu'épouser Mr. W. G. Firkins, pépiniériste, c'eût été un peu – elle ne l'aurait pas dit, mais elle le sentait – une déchéance.

Il assistait souvent au service à leur chapelle – encore que de mauvaises langues prétendissent qu'il appartenait réellement à la secte des Méthodistes primitifs, et non à celle des Baptistes, – et il portait toujours des faux-cols prodigieusement hauts et raides et des complets de diagonale bleue qui semblaient éternellement neufs, comme s'il eût voulu relever par son élégance personnelle le caractère de son négoce. Même il avait paru deux ou trois fois, récemment, vêtu d'une redingote à revers de soie, et coiffé d'un chapeau haut sous lequel sa figure rose reluisait de propreté et de candeur honnête.

Pauvre Mr. Firkins ! Elle se répéta cela plusieurs fois mentalement, avec un demi-sourire apitoyé, et puis se demanda soudain pourquoi elle le traitait instinctivement de « pauvre ». Après réflexion, elle conclut que c'était parce qu'elle allait lui refuser sa main. Pauvre Mr. Firkins ! Tel qu'il se montrait le dimanche matin, soigné de linge, correct de tenue, l'air prospère, il était quelconque, sain, frais, présentable… Mais elle se souvenait l'avoir vu un jour au milieu de ses carrés d'arbustes et de ses serres, en bras de chemise, houssé d'un grand tablier des poches duquel saillaient les armes de son commerce : un sécateur, un paquet de graines, des fiches de bois et de la ficelle, et une toute petite plante comique qui semblait se cacher la tête et ne révéler au monde que quelques pouces de tige et un fouillis de petites racines brunes.

Il avait rougi d'être découvert dans ce costume, mais elle s'était montrée bonne princesse, affable et gaie, et elle avait visité tout son établissement avec lui, écoutant ses explications, posant des questions intelligentes et trouvant pour chaque dispositif ingénieux des paroles bien choisies de louange. Il lui avait tout montré, avec un respect ingénu de vassal : les plantations d'arbustes alignés au cordeau, imposants par leur nombre, mais touchants de nudité fragile ; les fleurs rangées dans les serres, dont elle sut vanter les couleurs en termes gracieux ; des plantes de toutes sortes dont il lui cita les noms latins, sans vanité, même avec une moue d'excuse, et surtout une petite serre isolée où il essayait timidement la culture du raisin.

Elle était, cette serre, comme tapissée de tiges grêles, dénudées, anémiques, portant des vrilles qui se tendaient comme des mains suppliantes ; mais dans un coin quelque inexplicable mi-

racle avait fait pousser des plants plus robustes, dont l'un portait une grappe… Une gentille grappe, pas très lourde, pas très belle, pas très mûre, mais qui promettait, une gentille petite grappe, enfin, aux grains ronds, opaques et violets… Cette grappe, il l'avait désignée à Miss Winthrop-Smith d'un simple signe de tête, sans rien dire, et il s'était oublié à la contempler longuement, les mains dans les poches de son tablier, rêveur, comme un artiste en face du chef-d'œuvre ébauché. Cela sentait bon la terre humide ; il faisait tiède, une tiédeur alanguie et voici qu'un petit rayon de soleil pâle était venu par le vitrail, en ami, pour dorer et faire valoir la jolie grappe unique…

Miss Winthrop-Smith releva les yeux, avec un petit rire contenu qui était presque un soupir, et vit que le tramway entrait en pleine nuit. Par derrière, Mile End Road s'allongeait interminablement, à peine emplie d'une brume légère, et cinquante mètres plus loin, tout cela avait disparu, et l'on n'avançait plus qu'à l'aveuglette, avec des précautions infinies, au milieu d'une atmosphère obscure, presque tangible, suffocante, qui semblait mystifier tous les sens à la fois. Des lueurs atténuées se laissaient voir vaguement, lointaines, détachées du monde, qu'on devinait pourtant toutes proches, et des appels de timbre venaient de distances infinies annoncer l'approche de masses sombres qui surgissaient aussitôt.

Miss Winthrop-Smith songea : « Encore le brouillard ! » et consulta sa montre avec ennui. L'intérieur éclairé du tramway donnait une impression d'Arche guidée lentement dans les ténèbres ; les voyageurs regardaient à travers les carreaux l'air opaque avec des mines résignées, et le wattman qui coupait le courant toutes les secondes et sondait l'inconnu à coups de

timbre incessants semblait les emmener, perdu lui-même, vers des sorts aventureux. Elle ouvrit de nouveau machinalement la lettre qu'elle tenait à la main, et cette fois la vignette du haut de la page, les deux haies bien taillées, les pots de fleurs et le coin de serre, et aussi les phrases humbles, calligraphiées avec tant de soin, la remplirent d'attendrissement. William George Firkins… Il avait une bonne figure honnête, de couleur saine, mi-rose et mi-hâle, et des yeux bleu clair, pleins de bonne volonté candide. On le disait bien dans ses affaires, sobre et consciencieux ; ce serait un mari dévoué, fidèle, plein d'égards respectueux, qu'il serait plaisant de gouverner sans arrogance et de récompenser gentiment ; et la vie serait tranquille et douce, à la lisière des plantations…

Le tramway s'arrêta, le conducteur sonda le brouillard, appela : « Aldgate !… All change ! » Et les voyageurs descendirent un par un et s'en allèrent en tâtonnant vers le trottoir. Il était tard : Miss Winthrop-Smith dut, pour abréger son chemin, passer par Middlesex Street qu'elle ne pouvait souffrir. Cette fois le brouillard eut au moins l'avantage de lui épargner le spectacle de l'activité sordide des ateliers et des boutiques, des façades moisies, et de l'étalage des pâtisseries juives où s'alignent des gâteaux qui semblent faits de boules visqueuses agglutinées. Puis ce fut Bishopsgate Street et les bureaux de Harrison, Harrison and Co., Limited, où, à vrai dire, il semblait qu'elle occupât un poste un peu moins chargé de gloire que ses relations de Leytonstone ne l'imaginaient.

À peine arrivée, elle fut, d'un coup de sonnette bref, mandée par Mr. Harrison Junior, un très jeune homme qui s'efforçait de déguiser sa jeunesse et son inexpérience touchantes sous des de-

hors de rigidité solennelle. Sans un regard pour la grâce virginale de Miss Winthrop-Smith, ni le tapotement gracieux dont elle faisait rentrer dans l'ordre une mèche rebelle, il récita d'une voix monotone, sans inflexion ni pause :

— Bonjour. Câblez : « Muller, Odessa. Avons offre ferme vapeur trois mille six cents tonnes chargement prompt… »

Déjà le crayon de Miss Winthrop-Smith courait sur les lignes de son carnet, agile, précis, traçant en hiéroglyphes sûrs la destinée probable d'une cargaison d'orge à destination de Liverpool, dont les sucs nourrissants trouveraient leur emploi ultime dans les biberons de millions de petits enfants. À Leytonstone, Mrs. Winthrop-Smith, ignorante de la tâche grandiose que sa fille remplissait avec zèle, lisait paisiblement le Daily Mirror, cependant que William George Firkins huilait son sécateur, distrait, avec de profonds soupirs.

Et toute la matinée le trafic du monde filtra entre les doigts roses de Miss Winthrop-Smith, sous forme de lettres, de circulaires, de câbles qu'il fallait décoder, coder, sténographier et dactylographier, et soumettre finalement à l'examen de Mr. Harrison Junior, seul en son sanctuaire, prestigieux, immobile, austère, et caressant peut-être, à l'abri de son masque impénétrable, on ne sait quel rêve ingénu.

À une heure, elle alla déjeuner. Dehors, c'était encore la nuit, mais le manteau de brouillard avait quitté la terre : il planait maintenant au-dessus des maisons comme une menace céleste ou l'effet de quelque enchantement terrible, interceptant toute lumière, laissant à découvert le ras du sol, où les piétons et les voitures fourmillaient comme une nappe d'insectes sous l'effroi

d'une semelle gigantesque, vaquant en hâte à leur besogne en attendant que le fléau ne redescendît sur eux.

Sur la table de marbre du « Lyons » où elle prenait son repas, Miss Winthrop-Smith contempla presque avec répugnance la portion de viande froide qu'elle avait commandée, et même le petit pain poudré de farine et la tomate coupée en deux qui l'accompagnaient. Peut-être était-ce le brouillard qui lui enlevait l'appétit, ou bien l'ironie acerbe avec laquelle Mr. Harrison Junior avait relevé quelques erreurs légères, ou était-ce encore l'effet inconscient de la vision qui l'avait hantée à plusieurs reprises ce matin-là, venant sournoisement interposer entre ses yeux et le clavier de sa machine un coin de serre, touffu de feuilles et de pousses vertes, un carré de vitrail par où venait le soleil, et des arbustes en rangées, s'allongeant à l'infini sous le ciel tendre… Elle soupira encore une fois, mania sa fourchette mollement, leva les yeux vers la vitre de la devanture à travers laquelle on voyait les lumières de la rue danser sous le ciel opaque, et sentit la hideur du monde.

La tranche de bœuf de conserve qui séchait sur son assiette lui rappela les révélations horribles des abattoirs de Chicago ; dans l'innocente tomate, à peine trop mûre, elle vit un légume blet et gâté, dont le centre n'était déjà plus qu'une vase brunâtre saupoudrée de graines ; enfin les bonnes qui allaient et venaient, échangeant avec les habitués des propos plaisants, lui parurent définitivement des créatures grossières, sans tact ni décence, plus occupées de fleureter avec leurs clients du sexe masculin que d'assurer convenablement leur service. Et les plantations de Leytonstone, la petite maison tapissée de plantes grimpantes, les châssis et les pépinières, la serre au raisin, les allées qui faisaient

le tour des carrés et semblaient inviter à des promenades paisibles de propriétaire, une badine à la main, les cheveux s'ébouriffant sous le vent frais, de bons souliers forts foulant la terre molle… tout cela se présenta à l'esprit de Miss Winthrop-Smith comme un Éden rustique, un asile de paix où William George Firkins la suppliait d'entrer en maîtresse, débordant d'amour respectueux, une grande prière dans ses yeux ingénus.

De deux heures à cinq heures, la balance oscilla sans trêve. Tantôt les regards de Miss Winthrop-Smith se posaient sur les rangées parallèles de pupitres alignés d'un bout à l'autre des bureaux, sur les hauts tabourets semés de distance en distance, sur les nombreux employés de tout âge, attelés à des besognes soigneusement distribuées ; elle entendait la sonnerie incessante des téléphones, le claquement de la porte, les monosyllabes indistincts avec lesquels les télégraphistes jetaient en hâte sur le comptoir leurs enveloppes orange, le cliquetis des autres machines à écrire dans le compartiment voisin, et son cœur s'emplissait d'un grand orgueil : Harrison, Harrison and Co., Limited ! Cet organisme complexe et puissant ; ce nom qui s'étalait en haut des lettres, sur les enveloppes, à toutes les pages de la Shipping Gazette, sur la gigantesque plaque de cuivre qui décorait l'entrée du bâtiment dans Bishopsgate Street, sans autres renseignements, sans commentaires, rien que le nom, majestueux, solitaire, en mots graves et sonores comme les sons d'un bourdon de cathédrale : « Harrison… Harrison… and Co… Limited ! » Tout cela, c'était un peu elle, en somme ! Et, quand elle y songeait, l'idée de Mr. William George Firkins, pépiniériste, lui offrant son cœur et sa main, semblait d'un comique achevé.

Et puis un peu plus tard voici qu'un petit employé impertinent lui apportait un modèle de circulaire à copier à la machine à d'innombrables exemplaires : une heure durant, ses doigts s'agitaient sur le clavier pendant que ses lèvres répétaient machinalement, à mesure, les formules fastidieuses ; le calorifère chauffait trop, des poussières flottantes lui grattaient la gorge, les sonneries de téléphone et les claquements de portes tombaient comme des coups de marteau sur ses nerfs exaspérés, la pile de feuilles à remplir semblait ne diminuer qu'à peine… Elle s'arrêtait une seconde dans son travail, s'étirait pour chasser de ses épaules les crampes de lassitude, fermait les yeux sous la lumière aveuglante des ampoules électriques, et les visions revenaient la hanter un moment, des visions de coins de serre avec des feuilles découpant la lumière des vitres et de jolies tiges vert tendre jaillissant du terreau ; d'arbustes alignés s'inclinant sous le vent l'un après l'autre, comme en révérences de cour ; d'une petite maison proprette, bien rangée, dont la façade est verte au printemps et d'autres visions encore, douces, rafraîchissantes, symboles d'une vie tranquille, simple, tout près de la terre ; de liberté, de petites besognes accomplies à loisir…

La journée tirait à sa fin : déjà Mr. Harrison Junior, ayant signé le courrier, consultait sa montre et songeait à partir, quand un télégraphiste apporta soudain dans le bureau paisible de Bishopsgate Street l'écho de la querelle qui mettait en ce même moment aux prises, en rade de Hongkong, le capitaine du vapeur Arundel Castle (4500 tonnes, 4 panneaux, classe A I à Lloyds) et le directeur d'une firme allemande. En quelques lignes d'un câblogramme à cinq shillings le mot, l'honnête marin britannique avait tenté de condenser l'indignation véhémente que lui causait la conduite de ces étrangers sans scrupules, qui, sous des pré-

textes fragiles, prétendaient rompre la charte-partie dûment signée, et lui refusaient sa cargaison.

Mr. Harrison Junior, happé par son employé principal au moment même où il se croyait enfin libre de s'en aller, partagea cette indignation sans peine. Sur-le-champ, il somma par câble la maison-mère de Hambourg et sa succursale de Hongkong de respecter la foi jurée et d'emplir de riz et d'arachides les cales de l'Arundel Castle, sous menace d'indemnités colossales ; le capitaine reçut l'ordre d'insister sur ses droits et de préparer une note de frais copieuse, et, par mesure de précaution, cinq courtiers de Londres et du Continent furent invités à offrir des cargaisons nouvelles.

D'un bout à l'autre des bureaux, des employés qui s'étaient préparés secrètement à s'en aller, restaient assis sur leurs tabourets et maniaient d'un air affairé des papiers sans importance, pendant que Miss Winthrop-Smith, les yeux brillants, une rougeur de fièvre aux joues, répandait par le monde le courroux majestueux de Harrison, Harrison and Co., Limited. Les télégrammes jaillirent de sa machine l'un après l'autre, complets, corrects, en longs mots inintelligibles de code, que l'employé principal, debout à son côté, vérifiait à mesure ; et, à peine était-ce fait, que déjà les lettres les confirmant naissaient l'une après l'autre sous ses doigts, en lignes que scandait le cliquetis des leviers actionnés à toute allure, se fondant en un roulement ininterrompu qui toutes les vingt secondes s'arrêtait net, et repartait aussitôt, après le bruit sec de cran qui annonçait le passage d'une ligne à l'autre.

La dernière lettre était déjà entamée quand Mr. Harrison Junior vint en personne, son chapeau sur la tête, voir où l'on en

était. Lorsqu'il eut fini d'apposer son paraphe sur les lettres déjà prêtes, Miss Winthrop-Smith terminait la dernière ligne et, debout, il contempla un instant les doigts minces qui martelaient le clavier, agiles, sûrs, disciplinés, manœuvrant sans accroc ni retard sous les regards chargés de zèle de Miss Winthrop-Smith, et sa moue affairée de bonne ouvrière. La lettre finie, elle l'arracha de la machine, et la lui tendit d'un geste assuré.

L'employé principal, qui s'empressait, une feuille de papier buvard à la main, dit d'une voix obséquieuse :

— Voilà de l'ouvrage vite fait ! Et ce n'est pas la première venue qui peut écrire à cette vitesse-là sans faire de fautes !

Avec un sourire auguste, Mr. Harrison Junior jeta son paraphe sur la feuille, et répondit en se levant :

— Oui ! Miss Winthrop-Smith est une virtuose, une vraie virtuose.

Restée seule, la virtuose se passa les mains sur les tempes, ferma les yeux un instant, et se souvint alors qu'il lui restait quelque chose à faire.

L'approbation de Mr. Harrison Junior lui résonnait encore aux oreilles comme une musique glorieuse. En dépit du commencement de migraine qui lui pinçait les tempes, elle se sentait singulièrement alerte, les nerfs tendus, surexcitée et pourtant lucide. Chacun de ses gestes lui semblait prodigieusement exact, calculé, comme le déclenchement d'une machine dont on attend des travaux essentiels.

Elle étendit la main, prit une feuille de papier, l'introduisit dans sa machine et martela la date en une seconde. Ensuite elle

sauta une, deux, trois lignes, mit la marge à « quinze » et s'arrêta, la main levée… Mais sa décision fut vite prise, et de tous points digne du rôle important qu'elle jouait chez Harrison, Harrison and Co., Limited, qui menaçait les firmes allemandes avec un glaive de feu… D'une traite elle écrivit : « Dear Mr. Firkins », sauta une ligne, fit encore une très courte pause, et commença :

« I fully appreciate… »

Deux ou trois fois, elle hésita une seconde, cherchant les expressions élégantes et polies qui feraient, sans arrogance, comprendre à Mr. Firkins qu'il avait nourri des ambitions un peu trop hautes… et quand la lettre fut terminée, relue et signée, elle se dit qu'il eût été difficile de faire mieux.

Cinq minutes plus tard elle sortait, l'enveloppe à la main, allait la jeter dans la boîte la plus voisine, et se retournait pour gagner Aldgate.

Et voici qu'avant qu'elle n'eût fait un pas le panorama de Bishopsgate Street vint lui emplir les yeux de sa laideur morne : la pluie fine qui tombait, la boue gluante sur les trottoirs, les mélancoliques becs de gaz veillant en sentinelles sur les bâtisses sombres, le trot découragé des chevaux sur l'asphalte mouillée, et les gens qui sortaient de toutes les portes, les yeux creux, les traits tirés, se sauvant en hâte, le dos rond sous l'averse, avec une grimace involontaire de fatigue et de délivrance. Elle se souvint de ce qu'était la pluie dans les pépinières de Leytonstone, en gouttes fraîches, chassées par le vent, qui sont comme de petits baisers sains sur les feuilles et sur la peau, les fortes semelles foulant la terre élastique, et puis le grand feu derrière les volets clos… ou bien l'abri des serres, où l'air est tiède et doux, souvent

parfumé, comme en un petit monde de féerie, mieux ordonné que le monde du dehors, et les raisins mûrissant sous le vitrail…

Elle resta immobile, les pieds dans la boue, le cœur serré, songeant à toutes ces choses inestimables qu'on refuse un jour, et qui ne reviennent jamais plus.

q

Chapitre 10 La foire aux vérités

Le passage menait dans une cour étroite, une sorte de boyau tronqué qui comportait, de chaque côté, deux maisons basses aux façades moisies et, au fond, un hangar où quelques voitures à bras achevaient de se délabrer. La première porte dans le passage, en sortant de Brick Lane, donnait dans l'arrière-boutique de Petricus, le boulanger ; un peu plus loin s'ouvrait une seconde porte et une fenêtre, dont le milieu, défoncé, s'ornait d'un large pansement de papier gris. Au-dessus du papier se balançait une pancarte qui portait en lettres dorées les mots : « S. Gudelsky, Showmaker » ; au-dessous, une ligne de caractères hébreux et, plus bas encore, écrit à la craie d'une main inhabile : « Repairs done. » Deux paires de chaussures, usées mais reluisantes, une de chaque côté du carreau de papier, formaient l'étalage, et la porte toujours ouverte laissait voir les murs de plâtre écaillé de la boutique où le vieillard se courbait du matin au soir sur sa forme, maniant les chaussures à gestes hâtifs, essayant de racheter, à force d'application industrieuse, la faiblesse qui faisait trembler ses mains usées sur les outils et les morceaux de cuir.

La pièce était de deux pieds au-dessous du niveau du passage, d'où on descendait par trois marches de pierre ; elle était extraordinairement basse de plafond, mais assez grande pour que la lumière de l'unique bec de gaz ne pût l'éclairer qu'en partie. Il couvrait d'une lueur vive le crâne poli du vieillard, le raccourci de sa face jaune et ridée penchée sur son ouvrage, ses bras nus jusqu'aux coudes, maigres, où saillaient les veines gonflées ; il jetait aussi sa clarté cruelle sur la redingote pendue au mur : une vieille lévite râpée, tachée, d'une vétusté prodigieuse ; mais, deux pas plus loin, l'ombre commençait et elle couvrait à demi l'extrémité opposée où on ne distinguait qu'un vieux fauteuil de cuir qu'occupait une forme indécise, enveloppée presque entièrement dans des pièces d'étoffe dépareillées. Un examen plus attentif révélait que c'était une forme humaine, une forme lourde, où ne vivaient que deux yeux d'onyx ternis, un souffle bref, et une main qui voyageait paresseusement, mais sans relâche, entre le visage et un sac de papier placé sur un escabeau. On ne voyait tout cela qu'avec peine, mais les gens qui venaient dans cette boutique n'avaient pas besoin de voir ; ils savaient tous que la forme épaisse dans le fauteuil était Leah Gudelsky, qui achevait de mourir. Elle était monstrueusement grasse, d'une graisse qui bourrelait ses mains et tendait sur une figure énorme la peau couleur de cire, mais il était facile de voir que sa vie s'en allait. Cela se voyait à sa respiration faible et rapide, au cerne profond de ses yeux ternis, à la lassitude extrême que montrait chaque mouvement des mains monstrueuses.

Toutes les matrones de Brick Lane avaient dit, l'une après l'autre, d'un air entendu : « C'est une langueur, les médecins n'y comprennent rien ! » Le père Gudelsky et Leah elle-même avaient répété chaque fois : « Oui, c'est une langueur ! » et tous

savaient que la fin ne pourrait tarder beaucoup. Il ne restait plus d'humain en elle que la passion des sucreries, et elle ne vivait guère que de cela. Chaque matin, son père allait faire, dans une boutique voisine, provision de fondants à trois pence la livre et de miettes de caramel balayées après la vente. Parfois, quelque voisine compatissante apportait son offrande dans un cornet de papier.

Puis, jusqu'au soir, le vieux cordonnier besognait sans répit, taillant, clouant, rognant le cuir, harcelant les chaussures calées entre ses genoux, appuyant chaque geste affairé d'un balancement du corps, d'une saccade brève, comme pour accélérer les mouvements trop lents de ses mains usées et, jusqu'au soir aussi, Leah suçait ses bonbons sans rien dire, comblant de sa masse déjà presque insensible le grand fauteuil de cuir, semblant toujours prêter l'oreille, attendre d'un moment à l'autre, en mâchonnant, l'appel qui devait venir.

Au dehors, à l'issue du passage obscur, c'était Brick Lane et l'angle de Thrasol Street. La première boutique sur la gauche était celle de Rappoport, le tailleur ; ensuite venaient Agelowitz, le charcutier ; Pomerantz, coiffeur et parfumeur, et Sunasky, dont la vitrine étalait des châles à prière et des pamphlets en hébreu. Un peu plus loin, Dean et Flower Street allongeait ses deux rangées de maisons sordides, où la foule des submergés de l'East End s'en allait chercher asile, moyennant quatre pence la nuit ; ceux qui n'avaient pu réunir cette somme erraient, au hasard des rues, en attendant l'aube, traînant entre Whitechapel et Hoxton leurs pieds meurtris et leur rêve confus d'un Éden où il y aurait un grand feu et des matelas pour s'étendre. Ils suivaient le trottoir en clochant, le dos rond, le coude au mur, laissant tomber

dans les porches déserts des lambeaux de soliloques, suivant du même regard sournois et hostile les boutiques et les passants, toute cette autre portion de l'humanité qui avait mangé et savait où dormir ; et s'il pouvait y avoir des degrés dans leur malveillance jalouse, les mieux haïs devaient être ces gens, dont les noms si peu britanniques s'inscrivaient aux devantures des magasins, car ceux-là n'étaient certes pas des submergés. Hier encore, semblait-il, on les avait vus débarquer de la cale des vapeurs allemands ou russes, déguenillés et lamentables, couvant d'un œil anxieux les ballots et les caisses qui contenaient tout leur avoir ; et la seconde génération les trouvait solidement établis dans ces rues du Ghetto débordé, certains besogneux encore, d'autres déjà cossus, mais presque tous bien vêtus, gras et prolifiques, amis de l'ordre et respectueux des lois. Ils étaient chez eux dans Brick Lane : les magasins étalaient pour eux les denrées familières, les affiches même y parlaient leur langue ; c'étaient leurs jeunes gens qui, le travail fini, fumaient indolemment des cigarettes, accoudés au seuil des boutiques, et c'étaient leurs jeunes filles qui passaient par deux ou trois, dans leurs robes les plus neuves, pour le pèlerinage du vendredi soir, s'en allant vers l'ouest, chercher des rues mieux éclairées et plus belles, contempler les palais qui pourraient être un jour la demeure de leur race, choisir le campement des hordes du futur, des tribus nombreuses que promettaient leurs vastes hanches.

À deux pas de la rue, dans le sous-sol où le vieux cordonnier usait ses mains sur les durs souliers de pauvres, le futur n'était pas parmi les choses qui comptent : c'était le présent qui comptait, le présent qui renaissait avec le tic-tac de chaque seconde et contre lequel il fallait se débattre sans fin. Pour le vieillard, il représentait une alternative de travail maigrement payé et de repos

précurseur de famine ; les prétentions exorbitantes des clients pauvres eux-mêmes, économes et durs aux autres, qui exigeaient pour très peu d'argent beaucoup de cuir et de dur labeur, terminé sans faute pour le lendemain, jour de sabbat ; et pour Leah chaque minute du présent représentait encore un peu de lumière et de souffle gagnés, un geste qui était un effort, et la sensation douce au palais du fondant qui faisait vivre une fois de plus les nerfs engourdis. Les coups de marteau sonnaient mat sur le cuir, pressés et rapides ; quand ils s'arrêtaient un instant, on n'entendait plus que le bruit lointain des passants dans Brick Lane, plus près le susurrement du gaz et le halètement faible qui venait de l'ombre ; et bientôt le tapotement repartait de plus belle, hâtif, affolé, de peur que le premier moment d'oisiveté ne fût pris pour un abandon, n'ouvrît la porte à toutes les choses irréparables qu'il importait de retarder encore un peu.

Il y eut au dehors un bruit de pas légers, presque furtifs : une ombre s'encadra dans la porte, descendit deux marches et s'arrêta sur la troisième, en pleine lumière et quand le tapotement du marteau se fut arrêté, une voix de femme, claire et douce, se fit entendre. Elle dit :

— Je viens à vous de la part de Christ, qui est mort pour nous.

Le père Gudelsky leva les yeux vers l'apparition, la regarda un instant, et se courba de nouveau sur son ouvrage. À chaque geste, il secouait un peu la tête avec un sourire faible de vieil homme plein d'expérience et les coups de marteau tombèrent plus drus et plus forts comme pour noyer l'écho des mots enfantins.

L'inconnue restait immobile sur le seuil, très droite, dans une attitude d'assurance paisible. Elle enveloppa du même regard la

lumière et l'ombre, les murs écaillés et suintants, le sol malpropre, la silhouette cassée du vieillard, et fit offrande de cette misère et de sa piété à Celui qui l'envoyait. Sa voix s'éleva de nouveau, assurée et douce :

— Je viens à vous de la part de Christ, qui est mort pour nous.

Le cordonnier haussa les épaules d'un geste las et dit sans colère :

— Vous êtes sûre, que vous ne vous êtes pas trompée de rue ? Nous sommes tous des hérétiques par ici.

Elle répondit doucement :

— Il y a place pour tous dans la paix du Seigneur !

Il soupira un instant sans rien dire et mania le soulier qu'il venait d'achever : il le tenait tout près de son visage, pour bien voir, car sa vue n'était plus très bonne, et ses lèvres remuaient doucement. Peut-être se félicitait-il seulement d'une besogne bien faite ; peut-être était-ce une protestation timide contre les visites d'apôtres importuns. Cette silhouette haute et mince, en pleine lumière sur le seuil, le gênait. De l'évangéliste se dégageait un appel qui ne se laissait pas étouffer, une sorte d'alleluia de silence ; une foi sans bornes luisait dans ses yeux clairs, revêtait de dignité confiante ses traits encore enfantins. Elle se savait chargée d'un message irrésistible, porteuse du philtre qui guérit tous les maux, et semblait attendre d'un moment à l'autre un miracle certain.

Le respect de sa mission la tenait droite, presque immobile, de peur qu'un geste sans beauté ne vînt déparer son divin fardeau.

Elle parla de nouveau, d'une voix douce qui s'élevait à la fin de chaque phrase, comme sur le verset d'un psaume.

— À présent, dit-elle, vous êtes dans l'obscurité ; mais si vous venez au Christ vous serez dans la lumière, car c'est là qu'est la vérité.

Le vieillard posa l'outil qu'il tenait sur ses genoux, et se passa la main sur le front. Sous la lueur jaune du gaz, sa figure ridée avait une expression de simplicité ingénue, l'air d'attention naïve d'un homme qui cherche laborieusement à bien faire.

— Bien sûr ! dit-elle, la vérité ! bien sûr ! mais sait-on jamais ? C'est si difficile !

La jeune fille secoua la tête et répondit avec indulgence :

— Ce qui est difficile, c'est de quitter les voies de l'erreur ; mais si vous suivez le Christ, les voies sont aisées, car il a dit : « Mon joug est facile et mon fardeau est léger. Et il n'y a de mérite qu'en lui. »

Il soupira encore, choisit une chaussure dans le tas, et l'installant entre ses genoux, la regarda d'un air rêveur ; puis il se parla à lui-même, plissant le front et de temps à autre levant vers la lumière ses yeux candides.

— C'est ça, fit-il, bien sûr ! Nous sommes tous après la vérité ; mais c'est si difficile ! Il y en a de toutes sortes des vérités, des petites et des grandes, et il y a une vérité pour chacun, mais combien est-ce qu'elles durent ? Moi qui vous parle, j'ai vu la vérité face à face, comme vous, même plusieurs fois et, chaque fois, c'était une vérité différente ; mais j'ai vécu trop vieux et mes vérités sont mortes. Oui ! vous allez me dire qu'il n'y a qu'une vérité,

la vôtre ; et que vous en êtes sûre ; mais moi aussi j'ai été sûr ; j'ai été sûr plusieurs fois !

Il se pencha un peu en avant, les mains sur ses genoux, et sur sa vieille figure jaune et plissée, passa une grimace de détresse touchante, la morsure d'une faim inapaisée qui se serait réveillée tout à coup.

— À Varsovie, fit-il, à Varsovie, j'étais sûr, et les vérités de là-bas sont plus fortes que celles d'ici. Celles d'ici n'ont pas tant d'importance après tout, elles peuvent attendre ; mais là-bas, il semblait que si tout n'était pas changé sans retard, le monde allait s'écrouler dans sa propre pourriture et qu'il y avait tant d'injustice et de misère et de mensonges, que cela ne pouvait durer un jour de plus. Oui ! j'étais sûr, et ils étaient beaucoup comme moi. Nous avions des réunions, voyez-vous, dans une boutique, en cachette, et tous ceux qui venaient là étaient sûrs ; c'étaient des paysans, et des ouvriers, et des étudiants de l'Université, et même leurs professeurs ; et il y en avait parmi eux qui savaient parler de telle manière qu'ils nous faisaient pleurer et crier de colère, à cause de l'injustice et de la méchanceté de ceux qui étaient au pouvoir. Et quand ils disaient comment cela devait forcément finir et que la cause du peuple allait inévitablement triompher parce que la justice et la vérité étaient avec lui ; et comment les temps nouveaux allaient venir, et la tyrannie succomber ; et comment chacun vivrait sa vie librement et sans querelles, il semblait que cela fût si simple et si facile à comprendre qu'il suffirait de le répéter au dehors pour que tout fût changé en une seule fois. Ou bien, ils nous lisaient des livres, et alors c'était plus clair encore : il y avait des phrases qui vous sautaient dans la tête, qui sortaient des pages comme des flammes, comme l'éclair

d'une arme jaillit du fourreau ; et même quand ceux d'entre nous qui ne savaient pas si bien parler tenaient à faire des discours, on les comprenait sans écouter les mots qu'ils disaient. C'était comme un hymne dont les cœurs chantaient le refrain : « Liberté… corruption vaincue… assez de misère… Liberté… propagande irrésistible… l'armée avec nous… fin prochaine… Liberté ! »

Le vieillard s'arrêta court et soupira doucement ; puis il se pencha en avant et prit une poignée de clous dans sa main. L'évangéliste, toujours immobile, le regardait en ouvrant des yeux surpris ; dans le silence, le halètement faible de Leah et le craquement du sac de papier sous sa main, annoncèrent que l'appel ne venait pas encore, que les dieux la toléraient un peu plus longtemps.

D'une voix plus basse, toujours se parlant à lui-même, le vieillard reprit :

— C'était la vérité, ça pourtant ; nous étions sûrs, mais ces choses-là n'arrivent jamais comme il faudrait ! Elles viennent trop tôt, avant qu'on soit prêt, et jamais comme on les avait prévues ; certains sont surpris et se taisent, et d'autres agissent trop tôt et vont trop loin. Au dernier moment, on découvre que l'autre parti a peut-être aussi des raisons, tout au moins des excuses que toute la misère ne vient pas du même côté ; et puis, il y eut trop de sang, de sang versé aussi par les nôtres, qui ne semblait pas servir à grand-chose, et nous sommes d'une race qui n'aime pas le sang. Des cris et la fusillade, la réplique des bombes et encore des cris ; les ruisseaux de pétrole en feu charriant la ruine d'une maison à l'autre, nos magasins brûlés ou pillés, et nos jeunes filles hurlant d'horreur aux mains des soldats… Ce soir-là, ma vérité est morte : il s'est passé trop de choses terribles, qui n'étaient

pas toutes de la faute des mêmes. Elle est morte. Tant qu'elle a duré, c'était une vérité forte et belle ; mais après cela je n'ai jamais pu la revoir.

Le marteau s'abattit avec un son mat sur le cuir, enfonça un clou, puis un autre, et d'autres encore, et à chaque fois le vieillard hochait la tête et soupirait un peu, comme s'il clouait là le cercueil du rêve glorieux qu'il avait fallu mettre en terre. En silence il rogna, lima, polit le cuir, contempla la besogne terminée d'un air songeur, et posa la chaussure à côté de lui ; puis il en prit une autre et parla de nouveau :

— Cette vérité-là, je ne l'ai jamais revue ; mais quand j'ai quitté Varsovie et que je suis venu ici, j'en ai vu une autre, et celle-là aussi était une vérité réelle, et j'en étais sûr. Il ne s'agissait plus que de travailler dur et d'obéir aux lois, car cette fois j'étais dans un pays libre, où un homme en valait un autre, et il y avait de la justice pour tous, et à chacun sa chance.

« Tout le temps que je travaillais, ma vérité était là avec moi, et elle me répétait que ceci était le royaume de paix qui nous avait été promis, et que si j'étais courageux et patient, j'entrerais dans mon héritage, et une fois de plus j'ai été sûr. Mais celle-là est morte aussi. Elle a mis des années à mourir, en s'effaçant un peu chaque jour. Ma première vérité était morte en un soir, au milieu des cris et du sang versé, et l'autre s'est usée lentement parce que les choses que j'attendais étaient trop longtemps à venir. J'ai travaillé, et travaillé, et attendu, et chaque matin quand je m'installais à mon ouvrage, elle était un peu plus loin de moi, et chaque fois moins certaine et moins claire.

« À présent je suis vieux, et je n'attends plus rien, rien que ce qui doit forcément venir. Mais j'ai sept enfants. Ils prendront leur tour, et peut-être ils trouveront ce que je n'ai pas pu trouver, ils auront plus de chance, ou bien ils verront plus clair. Voyez-vous, on cherche, on cherche de toutes ses forces, aussi longtemps qu'on peut ; mais ceux qui trouvent sont rares, parce que la vie n'est pas assez longue, et c'est pour cela qu'il faut avoir des enfants. Ils essaient à leur tour ; souvent ils ne vont guère plus loin, parce qu'il faut qu'ils recommencent, et alors ce sera pour leurs enfants à eux. Moi j'en ai sept.

L'évangéliste écarquillait ses yeux pâles sur un monde obscur et compliqué. Elle savait qu'elle avait raison ; mais elle sentait aussi qu'il était des choses qu'elle ne pouvait expliquer ni comprendre. Elle secoua la tête et dit simplement :

— Il n'y a de vérité qu'en le Christ !

Et après cela, elle ne trouva plus rien à dire. Elle mit une brochure pieuse sur une caisse, près du vieillard, entre ses outils, traversa la pièce et en posa une autre sur les genoux de Leah, et sortit.

Longtemps encore retentirent sous le plafond bas les bruits du travail ; longtemps brûla la lumière qui annonçait à tous l'existence d'un vieil homme las pour qui l'heure du repos n'était pas encore venue, et chaque fois qu'il s'arrêtait un instant pour redresser son échine cassée ou se frotter les yeux, il se demandait lequel des sept enfants auxquels il avait donné la vie et qui l'avaient quitté, mènerait à bien la lourde tâche, atteindrait la certitude qui lui avait échappé. Serait-ce Benjamin qui était parti pour l'Amérique, où il gagnait beaucoup d'argent ? Serait-ce Lily

ou bien Deborah, deux belles filles avisées et prudentes ? Un peu plus tard, il jeta un regard rapide vers le coin d'ombre où Leah s'était assoupie dans le grand fauteuil de cuir, la bouche ouverte mais respirant à peine, monstrueuse et pétrifiée, si peu semblable à une créature vivante qu'il semblait impossible qu'elle pût se réveiller jamais. Peut-être serait-ce celle-là, songea-t-il, qui trouverait le plus tôt la vérité !

Et il se dit que lui aussi, la trouverait bientôt, sans doute, et qu'ainsi sa grande faim serait apaisée.

q

Chapitre 11 Le dernier soir

Ils s'étaient retrouvés au coin de Brick Lane et de Bethnal Green Road, et maintenant attendaient Sal, immobiles tous les deux sur le trottoir.
Bill tournait le dos à la chaussée ; les mains dans les poches, sa casquette sur la nuque, il regardait les passants en sifflotant. Tom faisait face à la rue, et fixait sur les boutiques d'en face, sans les voir, des yeux hébétés. Il avait aussi les mains à fond dans ses poches ; la tête en avant, le dos rond, il semblait suivre du regard, sans comprendre, quelque chose qui s'en allait à la dérive. Ses cheveux jaunâtres, bien graissés, plaqués avec soin, sortaient de sa casquette sur le front en une frange régulière, et sur les tempes en frisons luisants ; sur sa poitrine flottaient les extrémités d'un foulard cerise, échappées de son gilet ; ses souliers jaunes, crevés en plusieurs endroits, mais reluisants sur les orteils, surplombaient l'eau vaseuse du ruisseau. De temps à autre, il se redres-

sait et carrait les épaules d'un geste machinal, la tête en arrière, avec une moue ferme ; et puis peu à peu, il retombait dans sa posture affaissée.

Bill se retourna, cracha dans le ruisseau, et demanda d'un air important :

— Quand c'est que vous rejoignez votre régiment, Tom ?

Tom répondit sans le regarder, les yeux fixes :

— Après-demain… Le sergent, il a dit qu'on ne voulait pas de nous demain jeudi, parce que ce serait le lendemain de Boxing-Day et qu'on aurait encore tous très mal au cœur…

Bill rendit hommage à cette sagacité d'un hochement de tête.

— Des types qui la connaissent, ces sergents, fit-il. Pour le dernier soir que vous pouvez vous amuser sans aller en prison après, faut bien en profiter, pas ?

Tom cracha à son tour pour exprimer son ineffable amertume, et ne dit plus rien. Virant sur le talon, Bill envoya un clin d'œil conquérant à deux petites connaissances à lui qui passaient bras dessus bras dessous, traînant dans la boue des jupes de velours, et chantant une romance à fendre l'âme ; puis il reprit la romance en sifflant, leur fit une grimace quand elles se retournèrent et dit soudain :

— Voilà Sal !

Tom soupira, et se détourna pour regarder Sal venir.

Elle arrivait à pas balancés, les bras ballants, dodelinant de la tête sous un gigantesque chapeau à plumes noires. Quand elle vit

que Tom et Bill la regardaient, elle s'arrêta et les salua d'un grand geste et d'un « Ha, ha ! » aigu ; après quoi elle inclina la tête en arrière, les grandes plumes de son chapeau caressant sa taille, et les bras gracieusement étendus, ondoyant sur les hanches, s'avança en exécutant un pas langoureux.

Quand elle fut devant eux, elle termina sa danse par un entrechat, s'immobilisa et, une main tendue vers Tom, dramatique, elle demanda :

— Eh bien, Tom ! C'est fait ?

Tom fit « oui » de la tête. Elle poussa un éclat de rire strident, donna un coup de tête subit qui fit voler ses plumes, et cria :

— Et on l'a pris ! Faut-y qu'ils soient à court de monde !… Oh Tom ! Mon beau Tom ! Que j'aurais aimé vous voir sous votre habit rouge !

Tom la regardait, la bouche ouverte, et la regardait encore. Depuis longtemps déjà il nourrissait une conviction obscure que dans tout le vaste monde il n'existait personne qui pût être comparé à Sal ; maintenant il en était sûr, et de la voir ainsi, dans ses plus beaux atours, parée pour ce jour de fête, – leur dernier jour, – c'était comme si une troupe de choses sans nom s'éveillait au dedans de lui, et commençait à tirer, à pousser et à mordre…

Elle avait des lèvres très rouges dans une figure très blanches, Sal, et des yeux bleus très clairs avec des cils très noirs, de sorte que sa bouche empourprée frappait davantage au milieu de cette pâleur émouvante et que ses yeux auxquels les cils sombres, marqués comme une peinture, donnaient une expression dure et

presque sauvage, surprenaient d'autant plus quand on les regardait encore, et qu'on voyait que c'étaient des yeux de petit enfant.

Sa robe était d'étoffe violette, avec des bandes d'or en travers du corsage, et une ceinture à boucle dorée ; par-dessus la robe, elle portait un long manteau en velours noir soutaché ; au cou elle avait un collier de perles à cinq rangs, et encore un autre collier avec de nombreuses pendeloques qui scintillaient sur sa poitrine ; à chaque oreille se balançait au bout d'un fil d'or, une grosse pierre bleu pâle. Sous ces vêtements et ces parures elle prenait forcément un air un peu hautain, hiératique, par souci de l'effet et pour faire honneur au jour de fête ; mais quand ses yeux se posaient sur Tom ou Bill et qu'elle leur parlait, bonne princesse, ils reconnaissaient bien leur Sal des autres jours.

Et Tom la regardait toujours, les yeux perdus, soufflant de tristesse, et buvait du regard la splendeur des bandes d'or sur le violet de la robe, l'étincellement des joyaux, la grâce altière du long manteau de velours noir et l'appel poignant de la petite figure blanche, de la bouche rouge, des yeux ingénus et farouches…

Pourtant, ce fut Bill qui exprima le premier son admiration :

— Oh Sal ! fit-il. Ce que vous êtes belle ce soir !

Sal répondit : « Allons donc ! » avec un petit rire modeste, fit un tour complet sur le talon, faisant voler en l'air les pans du manteau de velours, et les regarda tous deux d'un air narquois.

Tom soupira bruyamment et dit :

— Allons boire un verre !

C'était une offre qui n'exigeait pas de réponse ; ils s'acheminèrent tous trois vers le « pub » du coin. Là, ils réussirent à trouver un siège pour Sal, lui apportèrent deux doigts de gin dans un petit verre à pied, frêle, très distingué, et elle but à toutes petites gorgées pendant que, debout près d'elle, ils lampaient leur bière.

Ils étaient seuls dans ce coin, et l'intimité soudaine, ou peut-être les libations fraternelles, firent tomber le masque d'insouciance que Sal avait revêtu jusque-là. Elle releva les yeux, et demanda d'une voix hésitante :

— Et… c'est-y demain que vous partez, Tom ?

Tom répondit :

— Non ! Après-demain seulement.

— Ah ! fit-elle. Alors ce sera moi la première partie !

Ils se turent tous les trois un instant, puis Bill reprit d'un ton maussade :

— C'est encore moi le plus à plaindre là dedans, savez-vous ! Sal s'en va en service, ça n'est peut-être pas drôle, mais ça n'empêche pas qu'elle va être comme un coq en pâte, bien nourrie, et tout ça, juste assez de travail pour ne pas s'ennuyer, et tous les clients pour lui faire la cour ! Et voilà Tom qui part pour être soldat, voir du pays, et le reste ! Mais le pauvre diable qui reste dans le coin après que tous les copains sont partis, si on en parlait un peu, hein !

Tom regarda Sal, qui écoutait la tête levée, le cou plié en arrière, ses lèvres humides luisant sur l'émail des dents, le menton se dessinant sur le haut collier de perles à l'éclat très doux et sur

les pendeloques scintillantes ; puis il baissa les yeux et regarda son soulier sans rien dire. Ce fut Sal qui répondit, d'une voix basse, traînante, en hésitant un peu :

— Ça n'est pas drôle pour personne, Bill. On était si bien tous les trois… et voilà Tom qui s'en va, et je m'en vais aussi… Et qu'est-ce qui va nous arriver ?

Ils se turent encore tous les trois, parce qu'on ne leur avait appris que juste assez de mots pour exprimer leurs pensées de tous les jours, et qu'ils ne connaissaient pas de paroles qui pussent dire leur navrement hébété, le ressentiment sourd que leur inspirait la force des choses, la dureté du sort qui les séparait.

L'hiver était cruel dans Bethnal Green ; il avait apporté plus de misère encore que les hivers précédents, et les souscriptions charitables, les fonds de secours, les donations du gouvernement, si larges, si magnifiques dans les colonnes des journaux, avaient fondu sans laisser de traces au milieu de tout ce peuple dépossédé. Tom, sans ouvrage depuis longtemps, avait vécu de ressources imprécises, demi-journées de travail dans les marchés ou dans les docks, sommes minuscules glanées au hasard des rues ; et voici que dès novembre l'usine où travaillait Sal avait fermé. Il est vrai qu'elle avait un domicile, elle, qu'elle avait presque toujours assez à manger et qu'elle savait où dormir ; mais son beau-père s'était vite fatigué de la nourrir, il avait passé sans transition des reproches aux coups ; le travail restait introuvable, l'hiver s'avançait, plus dur chaque semaine ; après des journées passées dans la boue glacée du dehors, en quêtes infructueuses, il lui fallait rentrer au logis hostile et manger son souper hâtivement, sur le coin d'une table, guettant les violences probables, devant la mère qui regardait tout cela sans oser rien dire, les yeux grands

ouverts, garée dans un coin, par peur pour l'enfant qui allait venir !

Quand on lui avait offert cette place dans un restaurant de Yarmouth, elle avait bien compris qu'elle ne pouvait dire « non », et d'ailleurs le beau-père, consulté, avait promptement accepté pour elle ; mais elle savait ce qui l'attendait. C'était une mauvaise place, là où elle allait. Le patron, un gros homme noir et crépu, avait déjà eu « des ennuis » avec ses servantes ; il s'en était généralement tiré à bon compte, mais elles, les servantes, ne s'en étaient pas toujours tirées. Quand Tom avait appris cela et qu'il avait vu l'homme – parent d'un boutiquier de Brick Lane – il s'en était allé sans rien dire jusqu'au bureau de recrutement le plus proche, où il avait pris le shilling du Roi.

Cela s'était passé à la veille de Christmas, et voici que deux jours plus tard, ils s'étaient retrouvés pour ce dernier soir de fête. Le lendemain Sal s'en allait vers l'inévitable, narquoise et brave, et vingt-quatre heures après, Tom partait à son tour, sept années durant, servir Sa Majesté le Roi et Empereur au delà des mers. Ils savaient cela tous les deux : ce qui forçait l'autre à partir, et ce qui les attendait, mais voici qu'au dernier moment ils découvraient que c'était un bien plus grand malheur qu'ils n'avaient cru.

Tom – peut-être y songeait-il – poussa un grognement sourd et s'en alla en traînant les pieds vers le comptoir ; mais à mi-chemin il se ravisa et revint, par politesse, attendre que Sal eût fini. Elle l'en récompensa en lui tendant son verre avec un gracieux sourire, disant d'une voix très douce :

— S'il vous plaît, Tom, la même chose !

Bill les regarda tous les deux l'un après l'autre, tendit aussi son verre et baissa les yeux vers le plancher.

Cette fois Tom et Bill avaient du gin dans leur bière, et ils commencèrent à sentir que c'était après tout un jour de fête, quel que dût être le lendemain. Bill demanda :

— Quelle sorte de Christmas avez-vous eu, Sal ?

Sal détourna la tête, indifférente, et répondit d'une voix traînante :

— Oh ! Pas si mauvais… Sauf que le vieux a commencé à me casser des assiettes sur la tête quand j'ai voulu reprendre du pudding ; mais il s'est calmé quand j'ai pris le tisonnier… Il m'a dit comme ça : « C'est bien ! C'est bien, ma petite ! Allez toujours ! Dans votre nouvelle place vous vous ferez dresser ! »

Tom grogna :

— J'ai bien envie de lui régler son compte, à celui-là, avant de m'en aller !

— Et laisser la mère et les mômes crever de faim, dit Sal. Oui, ça serait assez malin !

Ils se turent jusqu'à ce que ce fût le tour de Bill de payer sa tournée. Le bar était maintenant plein de buveurs entassés, de voix et de rires. Auprès d'eux un groupe se bousculait facétieusement. Bill contempla leur gaieté d'un air supérieur, et remarqua :

— Ça ne vaut pas notre dernier lundi de la Pentecôte, hein, Tom ? Seigneur ! Quelle journée qu'on a eue !

Tom hocha la tête et Sal leva les yeux au plafond avec un sourire d'extase rétrospective. Ce lundi de la Pentecôte, un ami fortuné les avait emmenés à Wanstead Flats dans sa carriole, et ils avaient eu là une de ces glorieuses journées dont le souvenir attendri fait passer sans plaintes bien des années dures. Le grand ciel turquoise, les balançoires, la conquête ardente des noix de coco, les innombrables bouteilles de « ginger-beer » bues sur l'herbe, et la longue flânerie sur le dos, en plein soleil, la main dans la main, une tige de graminée dans la bouche ! Et les collations de cervelas, de coquillages dégustés autour des petites voitures d'amandes et de berlingots ! Les nombreux pèlerinages au « pub » voisin, où l'on trinque sans compter ! Et surtout le retour au crépuscule, à six entassés dans la petite carriole dont les essieux ploient et grincent, traînée par un poney minuscule, fort et ardent à miracle, qui comprend que c'est un soir de fête, et trotte éperdument ; le retour dans la nuit sous le ciel encore tendre à l'Occident, tous enlacés, têtes ballottantes sur les épaules, chapeaux échangés, chantant à pleine voix une romance délirante et lamentable ! Devant et derrière il y a des carrioles semblables, toutes pleines de couples enlacés, étourdis, la tête lourde, ivres de boissons de pauvres et d'une joie de pauvres, se serrant l'un contre l'autre et hurlant dans la nuit, de peur de se souvenir du lendemain qui arrive. Et la gloire du vent frais que crée la vitesse du trop éperdu, les oscillations aventureuses et les cahots, l'étreinte dont on s'accroche à une taille avec confiance, comme à la seule chose dont on soit sûr, et seulement pour un soir !

Ils se souvenaient de cela tous les trois, mais sans tristesse, parce que tant qu'on boit rien ne semble irréparable. Et puis la grande salle haute de plafond, chaude, bien éclairée, la foule entassée et bruyante, le cliquetis incessant des verres et des pièces

de monnaie sur le comptoir, la vue des compartiments opposés où des gens entraient à chaque instant, l'air animé et jovial, certains au moins de quelques minutes de bon temps et de réjouissance, tout cela contribuait à leur rappeler qu'ils s'amusaient, qu'ils passaient ce soir de fête comme il convenait, vêtus de leurs meilleurs habits et buvant ensemble.

Mais quand ils sortirent du bar dans la rue, le choc de la nuit les troubla un peu, et Sal, toujours brave, se mit à chanter.

Elle chanta :

Une belle peinture dans un beau cadre doré…

et Bill joignit sa voix à la sienne. Tom reprenait de temps en temps un vers avec eux, ou bien un ou deux mots seulement, et puis se taisait. Ils marchaient tous les trois au milieu de la rue : Sal avait une main sur l'épaule de chacun des garçons et s'abandonnait aux deux bras qui lui entouraient la taille. La tête en arrière, oscillant un peu à chaque pas sous le grand chapeau à plumes noires, les yeux vagues, elle semblait plongée dans une sorte d'extase sacrée, et envoyait vers le ciel sa complainte nasillée comme une incantation solennelle. Tant de fois ils avaient ainsi arpenté Bethnal Green Road tous les trois, se tenant par le cou et par la taille et chantant à tue-tête ! Tant de fois ils avaient élevé vers les dieux impassibles l'offrande de leurs harmonies : chansons d'amour, tristes ou tendres, toutes rhapsodiées bien ensemble à pleine voix fêlées, religieusement, sans arrêt ni défaillance, et voici ce que le sort leur envoyait !

La rue était très large et les maisons très basses, de sorte qu'ils auraient pu se croire dans une vaste plaine découverte, où il n'y avait qu'eux entre la terre et le ciel écrasant. Il était, ce ciel, par-

semé de nuages très bas, curieusement découpés et semblables à des décors, si proches qu'ils faisaient ressortir davantage la profondeur énorme qui les séparait de la voûte saupoudrée d'astres, et ils défilaient d'un bout à l'autre de cette voûte en théorie solennelle, gardant leur formation pompeuse, comme conscients du soir de fête. Sous ce plafond somptueux, les maisons de Bethnal Green Road, les quelques boutiques pauvrement illuminées, même les « public houses » gorgés de monde et dont les façades flamboyaient, semblaient d'une petitesse disproportionnée et mesquine, et les gens qui peuplaient cette rue : les couples chantant sur la chaussée, les groupes assemblés près des portes, les bandes qui passaient sur les trottoirs, tous se tenant par la taille, aux sons aigres d'une musiquette de bazar, étaient clairement des êtres pitoyables, tronqués, apparemment frappés de folie et célébrant aveuglément un culte barbare.

Sal chantait de toutes ses forces, d'une voix nasale, sans inflexions, et les deux garçons chantaient parfois avec elle, et parfois se taisaient pour l'écouter. Les strophes de sa romance célébraient l'une après l'autre la splendeur étonnante de :

… la belle peinture dans le beau cadre doré…

vision glorieuse qui, rien que d'en parler, inondait de distinction supérieure tout le pauvre monde contrefait. Elle chantait comme on récite une prière, les yeux fixes, la tête en arrière, et de chaque côté de sa petite figure blafarde les grosses pierres bleues suspendues à ses oreilles oscillaient doucement. Elle s'était fait belle pour ce dernier soir, Sal, et maintenant elle chantait de son mieux sa romance la plus belle ; de sorte que si le lendemain qui les séparait devait leur apporter de la malchance et de longues tristesses, ce serait le lendemain qui aurait tort !

Tom s'était tu ; soudain il s'arrêta court, et dit d'une voix étranglée :

— Oh ! allons boire, dites ! Voilà qu'il commence déjà à se faire tard !

Le « public house » où ils pénétrèrent était bondé jusqu'aux portes, et Bill dut pousser et se faufiler entre les groupes pour arriver jusqu'au comptoir. Dans cette salle violemment éclairée, au sortir de l'ombre, Sal parut étourdie, et chancela. Elle se rattrapa d'une main à la muraille, et regarda Tom avec un sourire hébété.

— Oh ! Tom ! dit-elle. C'est-il bien vrai qu'on s'en va tous les deux ? Bill et vous et puis moi, on était si bien ensemble, mais surtout vous, Tom, surtout vous... Qu'est-ce qui va nous arriver ?... Et tout ce qu'on a oublié de se dire !

Tom la regarda aussi un instant, et puis détourna les yeux, les mains à fond dans ses poches, haletant comme une bête affolée. Et Bill arriva avec les verres. Ils burent ensemble, plusieurs fois, et peu à peu la chaleur douce, le bon goût des boissons et le tumulte auquel ils participaient, leur versèrent de nouveau un assoupissement très doux.

Un soir de fête ! C'était un soir de fête, et il fallait se réjouir. Tous les gens qui emplissaient ce bar s'amusaient bravement, buvant, riant et se bousculant l'un l'autre, ou bien trinquant avec des politesses solennelles. Tom regardait autour de lui machinalement, et tout à coup l'idée lui vint pour la première fois que certains d'entre eux étaient peut-être comme lui gais en apparence, et au fond, effarés, abrutis par quelque incompréhensible détresse... Cet homme debout dans un coin, grand, fort, hâlé, d'un beau type massif et sain, qui se tenait tout droit, le cou raide, et

buvait seul, avec un air de sagesse durement achetée… Ces deux petits vieillards cassés, hâves, presque en guenilles, qui semblaient se raconter des histoires comiques d'autrefois et riaient en montrant des gencives baveuses… Et cette femme à peine pubère, enceinte, seule avec une autre femme plus âgée qu'elle, écoutait en tournant et retournant son verre entre ses doigts…

Mais quand il reporta ses regards sur Sal, il comprit que tous les griefs d'autrui n'étaient rien à côté du sien. C'était demain qu'elle s'en allait !… Et la figure de l'homme qu'elle allait servir !… Il n'y avait jamais eu personne comme Sal : l'élégance distinguée de sa toilette, le faste des perles et des pierres, son air d'assurance délurée, qui semblait de l'héroïsme, à cause de sa fragilité pathétique ! Il regarda la pendule, et vit que le temps galopait férocement ; puis il se dépêcha de porter son verre à ses lèvres, s'aperçut qu'il était vide, et sentit confusément que c'était un mauvais présage.

Lorsqu'ils sortirent, il prit Sal par la taille en maître, presque brutalement, et la pressa contre lui : elle s'abandonna sans rien dire. Bill hésita, puis enfonça les mains dans ses poches et marcha à côté d'eux. Ils s'en allèrent ainsi tous les trois jusqu'à Cambridge Road, et s'arrêtèrent au milieu de la chaussée, indécis, ne sachant que faire. Mais voici que d'un « public house » voisin vint un son de banjo et de voix gutturales, qui les attira. Trois artistes barbouillés de suie, rangés près de la porte, pinçaient leurs instruments et chantaient ensemble des chansons nègres, qui parlaient de longues rivières désertes au cœur d'un continent de féerie, de plantations heureuses, d'idylles noires sous le grand soleil… Le blanc des yeux et des dents, le rouge des lèvres, tachaient les visages souillés ; ils dodelinaient de la tête, grelottant un peu

sous le vent froid, comme auraient grelotté de vrais nègres expatriés, et une mélancolie pittoresque emplissait leurs refrains de lointains pays, sonnait dans la vibration des cordes pincées et dans leurs voix aux sons de métal.

Sal s'appuya plus fort sur le bras de Tom, et écouta la musique avec un sourire ravi. Les paysages étrangers et merveilleux qui défilaient dans ces romances, les amours, que rien de bien sérieux n'entravait, d'Africains sentimentaux et de quarteronnes tendres et fidèles ; tout cela la transportait dans le monde délicieux des pièces de théâtre, des chansons et des livres, le monde où tout est mis en musique, et où tout finit bien. La clameur aigre des banjos avait pour elle la douceur de harpes célestes, et les voix nasales, usées par l'alcool et le brouillard, des chanteurs barbouillés, l'emportaient d'un bond vers des régions bienheureuses.

Tom, levant soudain les yeux, vit à travers la vitre du « pub » l'heure que marquait la pendule, et sursauta :

— Vite ! dit-il. Ça va fermer ! On n'a que juste le temps de boire un verre !

Ils se dépêchèrent d'entrer, et burent en hâte. Bill avait encore de l'argent et offrit une seconde tournée, si l'on avait le temps. Autour d'eux les consommateurs commençaient à sortir ; le garçon, l'œil sur l'horloge, se préparait à expulser les attardés avant que l'heure fatale ne sonnât. Tom se pencha vers Sal, effaré, une grande peur dans les yeux, et marmotta :

— Dépêchez-vous, Sal, dépêchez-vous ! Encore un…

Et Sal jeta le contenu de son verre entre ses lèvres, très vite, et le tendit de nouveau.

Quelques instants plus tard ils se retrouvèrent dehors où on les avait poussés, et cette fois la nuit se referma sur eux comme une catastrophe. Toute la soirée ils avaient passé de la rue dans un bar, de nouveau dans la rue, et puis dans un autre bar encore ; ils avaient bu et chanté et fait tout ce qui pouvait leur venir à l'esprit pour célébrer dignement le jour de fête et leur départ, mais cette fois leur sortie dans l'ombre avait quelque chose de définitif et d'irrémédiable. Ils ne pouvaient plus rien, le sort les emportait déjà, et les refuges se refermaient derrière eux. Tom s'accrocha de nouveau à la taille de Sal et Bill les suivit en trébuchant. Parmi les groupes qui se dispersaient ils s'en allèrent le long de Bethnal Green Road jusqu'au coin d'une petite rue sombre, et s'assirent sur les marches d'un perron.

Au-dessus d'eux, les nuages blancs défilaient toujours en théorie pompeuse d'un bout à l'autre du ciel profond. Sal, en haut du perron, les regarda un instant, les yeux ternes, le cou ballant, et puis appuya la tête contre le mur. Assis sur la première marche, Tom restait immobile, mais ses yeux vacillaient, se fixant tour à tour sur les pavés, sur le mur d'en face, sur les gens qui passaient ; il semblait essayer de se souvenir de quelque chose, quelque chose d'important qu'il avait oublié de dire…

Et Bill commença de se lamenter. D'une voix pâteuse il énuméra l'un après l'autre des griefs cuisants. Tour à tour il accusa le sort, des tiers malveillants, Sal elle-même qui s'était mal conduite envers lui.

— J'ai été votre copain aussi, Sal ! dit-il, tout autant que Tom ; tout autant que Tom ! Et voilà que vous vous en allez tous les deux ; c'est notre dernier soir ensemble, et il n'y en a que pour

lui !... J'ai été un bon copain pour vous, Sal ; tout autant que Tom !... Et c'est moi qui ai payé à boire le plus souvent !

Un groupe passa, quelqu'un se moqua de sa voix gémissante, et il se leva en chancelant, s'étaya d'une main au mur et soudain se rua droit devant lui avec des coups furieux. Il y eut un tumulte prolongé, des jurons et des cris, le choc mat des poings meurtrissant la chair des pommettes, des bousculades confuses d'hommes ivres, deux combattants roulés ensemble sur le trottoir et qu'on séparait avec des coups de pied et des bourrades, Tom se jetant dans la bagarre, titubant et féroce, et Sal égratignant quelque chose... Et puis un peu plus tard, ils se retrouvèrent seuls, sans trop savoir comment et le calme solennel de la nuit les enveloppa de nouveau.

Tom sentait que l'ivresse l'engourdissait peu à peu et luttait instinctivement pour se ressaisir, comme si l'abandon eût été la fin de tout. Il regardait Sal, et chaque fois c'était un effarement nouveau. Demain matin elle partait... même plus, puisque depuis longtemps déjà minuit était passé, et dans quelques heures ce serait le jour. À travers la stupeur qui descendait sur lui il comprenait pourtant une chose qui était resté cachée jusque-là : que tout le long des années dures, des interminables années de misère semées d'orgies rares, d'un bout à l'autre de sa vie d'homme, et du haut en bas de son cœur, il n'y avait jamais eu que Sal qui comptât...

Assise sur la plus haute marche du perron elle appuyait la tête contre le mur. Son beau chapeau s'était un peu incliné dans la bagarre, et une mèche de cheveux pendait le long de l'oreille comme pour cacher une meurtrissure. Ses yeux se fermaient à demi, ses lèvres s'entrouvraient sous un halètement léger ; hors

de l'ombre du chambranle, la lumière du réverbère voisin plaquait sur sa figure une lividité terrible. Tom la regardait toujours de ses yeux troubles, et luttait pour retarder encore l'inconscience qu'il sentait venir, et aussi pour essayer de bien comprendre, de voir clairement cette grande chose informe, urgente, atrocement urgente, qui lui échappait. Sal s'en allait… voilà ! C'était insupportable et l'on n'y pouvait rien. Peut-être y avait-il des choses qu'il aurait pu faire ou d'autres choses qu'il aurait pu dire, et alors tout eût été autrement. Mais comment faire ? Dans la vie tout arrivait pêle-mêle, au hasard, de travers, et on n'y pouvait jamais rien… Sal s'en allait, et quand elle serait partie il ne resterait plus rien… Il ne resterait plus rien : le monde serait vide, et lui Tom, serait vide aussi… Il s'en irait par les rues avec son habit rouge, et sous son habit rouge, il ne resterait plus rien… Et elle !

La petite figure blafarde appuyée contre le chambranle était terriblement immobile, calme et figée, comme si toute sa vraie vie l'avait quittée, ne laissant plus qu'un masque de chair, une chair que chacun pouvait manier négligemment… La nuit profonde se faisait complice, et voici que sur le visage livide une ombre hideuse semblait se baisser.

— Sal ! Sal !

Cria-t-il, ou crut-il crier ? était-ce sa voix, n'était-ce qu'un hurlement de son cœur ivre ? Sal rouvrit les yeux, regarda autour d'elle, et dit d'une voix un peu épaisse, avec un rire :

— Tiens, Bill qui est malade !

Bill était en effet appuyé au mur, la tête entre ses coudes, et vomissait avec des hoquets et des gémissements profonds. Machinalement Tom se passa la main sur la figure et sur le dos de sa

main il y eut une traînée rouge, qu'il regarda d'un air hébété, parce qu'il ne pouvait comprendre d'où venait le sang. Et Sal se redressa à moitié en s'appuyant d'une main au mur, oscilla deux ou trois fois, et recommença à chanter :

Au bord du ruisseau du moulin je rêve,

(Nellie Dean...

Alors l'ivresse longtemps suspendue descendit sur Tom comme un suaire et fit un mirage confus de tout ce qui l'entourait. Il ne voyait même plus Sal : seulement la tache blanche de sa figure, et il n'entendait qu'à peine les mots qu'elle chantait. Mais il entendait sa voix, qui était très douce et qui pourtant lui tordait le cœur. Il ne se rappelait même plus pourquoi.

Le monde entier semble triste et désert, Nellie Dean,

Car je vous aime et je n'aime que vous, Nellie Dean,

Et je me demande si vous m'aimez encore, et si

(vous regrettez

Les jours heureux qui sont passés,

(Nellie Dean...

Tom souhaita une ivresse encore plus profonde, qui effacerait tout et qui durerait longtemps, et il se laissa aller en arrière s'allongeant sur la marche du perron, d'où il roula sur le trottoir.

Sal avait refermé les yeux, mais chantait toujours :

Je me souviens du jour où nous nous sommes

(quittés, Nellie Dean...

Bill hoquetait le long du mur.

q

Chapitre 12 « Celui qui voit les dieux »

Father Flanagan dit avec un soupir : « Il ne viendra personne ce soir, Timmy ! » et il alla se poster derrière la devanture pour regarder dans la rue, par-dessus le carreau dépoli.
À deux cents mètres de là, les tramways électriques passaient sans relâche, s'arrêtant quelques secondes et repartant aussitôt vers Aldgate ou Poplar avec des appels de timbre. La large avenue droite où s'allongeait leur voie s'évasait, au coin de West India Dock Road, en un carrefour qu'entouraient plusieurs « homes » pour matelots de toutes races et de tous pays, un hôtel, et un « public house » qui étalait en lettres immenses son nom, auréole de splendeur et de mystère « The Star of the East ». Mais les tramways électriques, et à vrai dire tous autres symboles d'une civilisation effrénée, reprenaient leur sens exact et leur importance véritable lorsqu'on les contemplait du coin de Limehouse Causeway, du point précis que marquait la façade fraîchement peinte de cette boutique minuscule, presque une échoppe, mais une échoppe au front de laquelle l'inscription neuve saillait comme un acte de foi, une échoppe qui semblait se détourner avec indifférence des rues larges et claires où le progrès passait avec son tintamarre de parvenu, et s'ouvrir sur la ruelle étroite où des races plus sages s'étaient réfugiées.

L'inscription neuve se composait d'un seul mot : « Dispensaire », mais derrière la vitre de la devanture une pan-

carte plus ambitieuse disait : « Ici on parle plusieurs langues, et on comprend tous les hommes. »

Cette affirmation pouvait sembler une fanfaronnade, affichée comme elle l'était à la lisière du quartier asiatique, et pourtant elle n'exprimait que faiblement la bonne volonté sans borne de ses auteurs. Tous les soirs ils attendaient là, derrière les vitres dépolies, qu'on voulût bien venir leur demander ce qu'ils avaient à donner, et chaque soir ils se lamentaient qu'on leur demandât si peu. L'un d'eux se désolait de ne voir diminuer qu'à peine son arsenal de pansements et de remèdes, tout l'appareil composé avec amour, et dont l'ordre trop parfait disait l'inutilité ; et l'autre se désolait de ce que les trop rares patients fussent tous des infidèles endurcis dans leur erreur, qui venaient faire soigner leurs corps, méfiants et hostiles, cuirassant jalousement contre la voix du vrai Dieu leurs âmes qui cheminaient vers l'abîme.

Sur le trottoir d'en face quelques matelots chinois, réunis en groupe, fumaient indolemment, promenant leurs yeux étroits sur tout ce qui les entourait dans ce coin d'une ville barbare qui ne les étonnait plus. Ils avaient appris de longue date ce qui, dans cette civilisation étrangère, était bon à prendre, et, méprisants et moqueurs, ils regardaient autour d'eux les barbares blancs se saisir avidement de ce qu'ils jugeaient, eux les jaunes, bon à laisser.

Father Flanagan les contemplait à travers la vitre avec une sorte de convoitise mélancolique. Certains d'entre eux, ou d'autres tout semblables à ceux-là, passeraient probablement par son dispensaire un jour ou l'autre. Ils viendraient se faire panser ou chercher des remèdes, avec force marques de respect et de reconnaissance ; bien volontiers ils écouteraient ses conseils, recevraient et emporteraient avec eux quelques-unes de ses bro-

chures pieuses qu'ils serreraient devant lui dans une poche intérieure de leur tunique, pour lui marquer leur déférence, et ils s'en iraient pour ne plus jamais revenir, avec des remerciements réitérés et un inscrutable sourire.

Les soins que leur dispensait son neveu, les philtres magiques qu'il leur distribuait dans de petites bouteilles, sans exiger aucun paiement, étaient parmi les choses bonnes à prendre ; mais les soins que lui, Father Flanagan, eût voulut prendre de leur âme, et les formules salutaires qu'il cherchait à leur enseigner, ce n'était, semblait-il, que bon à laisser. Et ils se laissaient exhorter, en vain, avec toute la patience indulgente, toute la sagesse dédaigneuse, poliment dissimulée, d'une race qui s'était fatiguée de croire avant que les autres races n'eussent inventé leurs « Credo ».

Father Flanagan répéta : « Il n'y aura personne ce soir, Timmy ! » et soupira de nouveau. Son neveu se leva à son tour, s'assura d'un coup d'œil circulaire que tout serait prêt si quelqu'un venait par hasard, ouvrit une armoire dont il vérifia le contenu pour la dixième fois, et s'arrêta lui aussi derrière la vitre, les mains derrière le dos, pour contempler le spectacle de la rue d'un air découragé.

Quand les généreux philanthropes qui soutenaient de leurs deniers cette croisade combinée d'hygiène et de foi catholique leur demanderaient des comptes, comment pourrait-on leur faire comprendre que tant d'efforts eussent produit des résultats si pauvres ? Quelques matelots norvégiens, protestants naturellement, qui sortaient brusquement, traînant derrière eux des pansements inachevés, lorsqu'on insinuait avec des ménagements infinis que la plus ancienne des religions chrétiennes pouvait

bien, après tout, être encore la meilleure ! Des Irlandais de Wapping, catholiques ceux-là, qui venaient avec force professions de foi se faire soigner pour des malaises imprécis, et finissaient par mendier de quoi aller boire à la santé du « vieux pays » ! Des Asiatiques qui proclamaient dès l'abord avec orgueil une conversion ancienne, et s'ébahissaient grandement d'apprendre qu'ils avaient abandonné le culte de leurs pères pour embrasser un autre culte qui n'était pas vrai ! Bilan misérable, qui eut découragé des fois moins robustes !

Pour la troisième fois, Father Flanagan répéta avec tristesse : « Il n'y aura personne ce soir, Timmy ! » et il colla son front à la vitre pour voir plus loin dans Limehouse Causeway, où d'innombrables infidèles se préparaient à dormir en paix, pleins d'une confiance lamentable en l'efficacité de leurs idoles. Chez chacun des dix-sept logeurs chinois, derrière les murs du restaurant de Wang-Ho et de la boutique de Chong-Chu, et dans Pennyfields, de l'autre côté de West India Dock Road, il n'était guère de maison qui ne servît de refuge à quelques fils de l'empire du Milieu. Dans la journée, lorsqu'ils étaient lassés de chercher un navire dans les docks voisins, ils flânaient sur les trottoirs, jouaient avec les bambins de la rue ou faisaient la cour à quelque beauté blanche ; mais voici que la nuit était venue, et l'un après l'autre ils mettaient une muraille entre eux et les barbares pour retrouver l'atmosphère de la terre sacrée, et sa grande paix.

Father Flanagan suivait de l'œil les formes indécises qui s'agitaient dans l'ombre de la rue. De temps à autre une porte s'ouvrait, laissait flotter sur le mur d'en face une faible clarté, et se refermait. Chaque fois qu'une de ces clartés trouait l'ombre, et dessinait un instant sur la chaussée ou les murs une silhouette qui

s'effaçait aussitôt, il comprenait que c'était encore un païen qui lui échappait, pour ce soir-là tout au moins, et il soupirait tristement.

Le bruit de la porte qui s'ouvrait le fit se retourner d'un seul coup, et quand il vit que c'était une femme qui venait d'entrer, il s'avança avec son meilleur sourire de bienvenue, pendant que son neveu s'installait derrière sa table.

Ils la firent asseoir, et tandis que le prêtre s'efforçait de la mettre à son aise avec des paroles de bon accueil, le médecin avisait la main blessée et déroulait doucement les linges maculés qui l'entouraient. Quand il eut examiné le mal, il dit très doucement, comme s'il eût parlé à un enfant :

— Ce n'est qu'un abcès… un petit abcès… Il va falloir que je vous fasse un peu mal ! Mais ce ne sera pas long…

Pendant qu'il ouvrait l'abcès, Father Flanagan resta à son côté, lui passant les bandes de toile et les fioles, et tout en envoyant à la patiente des sourires d'encouragement, il cherchait à deviner qui elle était, et d'où elle venait. Ni Malaise, ni Hindoue, mais trop brune pour une Levantine… Ses cheveux noirs, huilés, fins, nullement crépus, étaient cachés sous un châle ; le même châle cachait ses épaules et son torse et descendait bas sur la jupe effrangée, et les pantoufles ornées de perles et de paillettes qu'elle avait aux pieds semblaient avoir laissé dans la boue de Londres tout l'éclat et le scintillement de leurs jeunes années. Pourtant elle n'avait pas l'aspect de bête de somme qu'ont certaines femmes d'Orient ; même sous ces vêtements sordides, elle conservait une certaine grâce libre de port et de mouvement, et toute l'oppression écrasante d'une ville triste et dure aux pauvres

n'avait pu tuer l'expression de ses yeux chauds et de son sourire ingénu, ni la vanité naïve d'une femme consciente du prix de son corps.

Quand l'abcès eut été ouvert, soigné et pansé, Father Flanagan lui versa lui-même un verre de cordial, l'invita à s'approcher du feu, et causa avec elle en ami. Elle comprenait fort bien l'anglais mais ne le parlait guère, et une ou deux fois employa quelques mots qu'il lui demanda de répéter.

Timmy, qui rangeait ses instruments, dit soudain :

— Mais c'est du français !

Et elle hocha vigoureusement la tête.

Avec orgueil elle expliqua qu'elle avait été instruite par des missionnaires français, et leur meilleure élève. Son nom ? Taoufa. Catholique ? Mais oui ! Catholique romaine ; et elle avait appris la couture, et à lire, et à chanter dans les chœurs. Tout ce qu'une femme doit apprendre pour devenir l'égale des blanches, être convoitée des jeunes hommes, et gagner finalement le Paradis, le vrai Paradis, celui des Saints et des Anges, elle l'avait appris avec le plus grand soin, dans l'île où elle était née, quelque part entre les Samoa et les Marquises…

Les mains sur ses genoux, Father Flanagan se penchait vers elle d'un air enchanté. Il lui demanda d'une voix plus basse :

— J'espère que vous n'avez pas négligé les pratiques du culte, depuis que vous avez quitté votre pays, hein ?

Elle avoua avec simplicité qu'elle les avait un peu négligées, parce que, malgré elle, elle ne pouvait arriver à croire que le Dieu

de là-bas fût bien le Dieu qu'il fallait ici… tout était tellement différent… Et puis elle ne savait où aller… elle ne connaissait personne qui pût continuer à lui apprendre…

Father Flanagan lui prit une main entre les siennes et lui expliqua très doucement, moitié en confesseur et moitié en ami, qu'elle avait eu grand tort, qu'elle avait compromis son salut et que, clairement, c'était la main de Dieu qui l'avait, ce soir-là, conduite vers lui… Dès le lendemain elle devrait revenir le voir, et tout serait promptement remis en ordre.

Elle l'avait écouté avec respect et même un peu de crainte ; pour la réconforter il la questionna sur cette île où elle était née. Était-ce une île plaisante et fertile, où il faisait bon vivre ?… Pour toute réponse, elle poussa d'abord un grand soupir extasié, avec un geste tendre de ses mains dans le vide, et quand elle essaya de décrire l'île bienheureuse, elle se trouva forcée de s'arrêter à tous les mots, hésitante, pour répéter ce geste qui voulait dire tant de choses !

En vérité cette île était belle et douce, la perle du Pacifique, une merveille que le Seigneur gardait jalousement dans un coin du monde, presque secrète, pour ses seuls élus ! Il y avait de grands bois pleins de parfums lourds, et des sentiers tracés dans ces bois comme des défilés, deux sources, une colline du sommet de laquelle on voyait de tous les côtés la mer bleue fouettée d'écume, la ceinture de corail et la lagune lisse comme une feuille où passaient les pirogues des pêcheurs. Il y avait encore de longues grèves, peuplées de crabes roses, balayées de souffles tièdes, qui descendaient en pente douce de l'ombre des manguiers vers l'eau transparente où zigzaguaient des poissons multicolores. Et les chœurs de femmes dans les bois ! Et les cortèges

de fiançailles qui passaient en chantant aussi, agitant des palmes et des fleurs ! Et les bains dans la mer chaude, d'où l'on émergeait en riant pour se sécher au soleil et tresser des couronnes de fleurs pourpres qui semblaient retrouver une vie nouvelle dans les chevelures noires lavées et frottées d'huile !

Oui, le père avait lu des livres où l'on parlait de ces pays ; mais ces pays n'étaient pas l'île merveilleuse. Les pères de là-bas, quand ils avaient voulu lui décrire les délices du Paradis, avaient dit que ce serait une île immense, semblable à sa patrie, mais encore plus belle, où l'on ne connaîtrait pas les typhons ni la mort. Et l'angoisse des damnés qui songeaient au Paradis ne pouvait être plus terrible que la tristesse de ceux qui songeaient à leur île, dans le froid des rues boueuses, entre les hautes maisons grises, sous un ciel chargé de pluie !

Le feu fumait et brûlait mal ; entre les blocs de charbon des langues de flamme jaillissaient, et mouraient aussitôt ; chacune d'elles mettait une lueur plus vive sur la peau brune et fine, sur les yeux liquides, couleur de café, qui se posaient alternativement sur les bandages de la main blessée et sur la triste réalité d'alentour, avec la même expression d'apitoiement pathétique. À travers la porte vitrée on pouvait voir le groupe de matelots chinois, immobiles et presque silencieux, sous un réverbère, transis mais stoïques, sous leurs tuniques minces aux cols relevés. Les coups de timbre des tramways électriques se faisaient entendre de temps en temps, affaiblis par la distance, et c'était le silence de nouveau, rompu une autre fois par un rire grêle d'Asiatique ou un bruit de sandales traînées sur le trottoir. Taoufa contemplait les linges de sa main, et songeait à son île ; le châle troué était retombé en arrière, découvrant des cheveux qui luisaient à la lu-

mière du gaz ; elle avançait vers le feu, pour chauffer les pieds, les pantoufles couvertes de paillettes ternies, et regardait, mélancolique, les petites flammes courtes naître et mourir comme des regrets brûlants.

Sur un coup d'œil de son oncle, Timmy se leva et s'en alla nonchalamment vers la porte pour tambouriner une marche sur le carreau en regardant dehors. Father Flanagan se pencha vers Taoufa, et lui demanda d'une voix très douce :

— Et… qu'est-ce que vous faites ici, mon enfant ?

Elle le regarda d'un air étonné et secoua la tête. Il hésita un peu, et changeant sa question :

— Avec qui êtes-vous ici, mon enfant ?

Elle expliqua sans aucun embarras qu'elle était avec deux hommes de sa race, qu'elle ne pouvait quitter parce qu'ils avaient besoin d'elle : l'un était malade, et l'autre très vieux. Mais quelque jour, un peu plus tard, ils s'en retourneraient ensemble. Si l'un d'eux mourait, ceux qui restaient s'en retourneraient quand même.

Qui étaient ces hommes ? L'un était très vieux et plein de sagesse, son grand-père peut-être, bien qu'elle n'en fût pas très sûre. Elle prononça son nom de là-bas, qui était long et sonore comme un verset de cantique. Et l'autre ? L'autre était son mari.

Father Flanagan demanda encore à voix basse :

— Est-ce un prêtre de là-bas qui vous a mariés ?

Elle secoua la tête sans rien dire. Qu'il posât ces questions lui semblait évidemment tout naturel. Elle n'avait rien à se repro-

cher, son maintien et l'expression sereine de ses yeux indiquaient une conscience limpide ; mais elle semblait craindre que, tout comme le père de là-bas, il ne vît certaines choses sous un jour incompréhensible. Quand il insista pourtant, elle lui exposa en toute sincérité qu'elle avait été mariée comme il fallait, par un prêtre et avec toutes les cérémonies convenables, mais que son mari n'avait pas été bon pour elle, et qu'elle l'avait quitté. Elle l'avait quitté pour celui-ci, qui était bon pour elle, et qui l'aimait. Seulement il allait mourir.

Les mains du prêtre s'élevèrent en un geste qui témoignait de la noirceur du péché commis, avant même qu'il n'eût parlé. Tous les enseignements du père de là-bas, et le privilège d'avoir été admise à la vraie foi, et les promesses de félicités éternelles distribuées par les ministres du Seigneur, et leurs menaces de châtiments sans fin, n'avaient donc pu la protéger ! Plus heureuse que tant d'autres, elle avait été sauvée par des intercesseurs puissants, et plus coupable qu'elles, voici qu'elle était retombée dans la boue du péché ! Les liens que forgeaient les Pères blancs ne pouvaient être dissous : ils duraient aussi longtemps et plus longtemps que la vie, et les rompre, c'était se passer autour de son propre cou et du cou de son complice, la chaîne des damnés !

Taoufa répondit en secouant la tête que, s'il y avait péché, le péché ne durerait pas bien longtemps, car son mari d'à-présent allait mourir. S'il n'avait pas été près de mourir, ils s'en seraient retournés ensemble dans l'île, et ils auraient été heureux.

Father Flanagan se redressa et devint sévère. Il invoqua son autorité égale à celle des pères qui l'avaient instruite dans la religion chrétienne, et lui dit que la manière dont elle vivait était un état de péché grave et terrible ; que chaque regard de l'homme

qui disait l'aimer n'était pas ce qu'il paraissait être, mais bien une offense et une souillure, et que chaque jour qu'elle tolérait cette souillure était un crime nouveau contre la bonté du Seigneur et la majesté de l'Église. Taoufa se contenta de regarder le feu et de secouer de nouveau la tête.

Elle drapait son châle plus étroitement autour de ses épaules, et ses yeux disaient une détresse enfantine. Une terre dure et sans pitié, comme sans soleil, où il fallait tout abandonner pour acheter des bonheurs problématiques qui ne viendraient, pour elle tout au moins, que beaucoup plus tard ! Elle tenait les coins de son châle dans sa main valide, et courbait les épaules sous les menaces divines, peureuse et pourtant hostile, comme si elle eût défendu contre tous quelque chose de précieux sur quoi elle se sentait un droit.

Quand le prêtre répéta d'un ton sévère : « C'est un péché terrible ! » elle releva les yeux et répondit d'une voix claire, comme si elle se disculpait enfin d'un seul mot :

— Il a dit qu'il ne fallait pas écouter les Pères blancs et que ce n'était pas un péché, parce que nous nous aimions si grandement !

Elle redit le nom qu'elle avait prononcé tout à l'heure, avec une sorte de dévotion chaleureuse, et regarda Father Flanagan d'un air de triomphe innocent.

Il demanda :

— Qui dit cela ?

Pour la troisième fois elle répéta le nom, ajoutant :

— Ce vieil homme… Il est très vieux, et il a vu beaucoup de choses…

Father Flanagan reprit les syllabes l'une après l'autre, et demanda :

— Qu'est-ce que ce nom-là veut dire ?

Cette fois elle hésita un peu, chercha des mots et finit par traduire lentement, avec plusieurs pauses :

— Celui… qui voit… les Dieux… Il a dit que ce n'était pas un péché, parce que nous nous aimions si grandement !

Timmy tambourinait sur la vitre et prétendait ne pas entendre ; dans la rue alternait des périodes de silence, le braillement lointain d'un matelot ivre et le frôlement veule de sandales sur le trottoir. Dans la petite salle du dispensaire, le gaz brûlait bravement, comme s'il avait aussi l'ambition de faire un peu de bien, d'attirer de loin par sa lumière les Orientaux transis et de leur donner une faible illusion de chaleur et de soleil. Et près du feu d'où jaillissaient toujours de petites flammes mort-nées, Father Flanagan engageait un combat singulier contre les puissances du mal pour la possession de l'âme encore païenne de Taoufa.

Elle s'enfermait tout entière dans son châle dont elle tenait les coins dans ses mains serrées, jalouse et peureuse comme pour se protéger contre toutes ces choses froides qui l'entouraient : le brouillard, le vent humide et triste, la boue glacée de la rue et ces lois impitoyables qu'on essayait de lui imposer. Tantôt elle pliait le dos et serrait les épaules, mettait sa main blessée bien en évidence, et levait vers le prêtre des yeux pleins de détresse enfan-

tine et de supplication ; tantôt elle se contentait de regarder le feu et de secouer obstinément la tête ; ou bien elle prenait une mine assurée, presque de défi, et invoquait une autorité si haute qu'elle jetait une sorte d'ombre protectrice sur tout ce qu'elle pouvait faire, elle, Taoufa, et tenait en échec même les ordres solennels du Père blanc.

« Celui qui voit les Dieux » avait dit que ce n'était pas mal, parce qu'ils s'aimaient si grandement ! Quand elle avait répété cela, elle se croyait évidemment acquittée d'avance, et recevait les reproches d'un air de martyre. « Celui qui voit les Dieux » était si vieux qu'il n'était personne dans l'île qui pût se rappeler l'avoir vu jeune, et si plein de sagesse que personne n'eût osé le consulter sans lui obéir ensuite. Voilà longtemps, longtemps, qu'il avait cessé de travailler et de marcher comme les autres hommes, et quand il était encore dans l'île, restait tout le jour assis auprès des monuments de pierre élevés par les héros et les dieux d'autrefois, qu'il voyait, et dont il entendait les voix. Quand on lui demandait un conseil, il attendait pour répondre que les dieux fussent venus à son appel et l'eussent éclairé d'une sagesse surnaturelle ; et ceux qui consultaient restaient à distance troublés et frappés d'épouvante, pendant que les puissances invisibles se réunissaient autour de lui, et parlaient en signes miraculeux et redoutables. Et quand il faisait enfin connaître ses conseils, ils étaient si justes et si sages, que clairement, c'était la voix des immortels qui les avait dictés.

Même ici, au cœur des pays sans soleil sur lesquels devaient régner des dieux moroses, il restait tout le jour perdu dans une contemplation mystérieuse et rien ne pouvait troubler sa paix !

Quand les pères de là-bas avaient tenté de lui parler de leur Dieu, il leur avait répondu que ce Dieu-là n'avait jamais été de ceux qui venaient tenir conseil avec lui ; et même les élèves les plus dociles des pères, et les croyants les plus fidèles de la nouvelle religion, s'étaient accordés pour dire que le Dieu blanc devait être trop jeune pour un homme d'un âge aussi prodigieux, et qu'il valait mieux le laisser en paix au milieu des dieux de sa jeunesse, qui avaient depuis longtemps quitté la terre…

Father Flanagan écoutait, sans quitter des yeux la figure brune où dansaient des reflets de flamme, et il s'attristait de voir si clairement qu'elle était redevenue une petite sauvage idolâtre, et que peut-être, elle n'avait jamais été autre chose au fond. Les enseignements pieux, les efforts de missionnaires dévoués, les leçons ressassées inlassablement à un cercle de grands enfants au cœur simple, là-bas, en marge du monde, tout cela s'était évanoui aussi vite, et sans laisser plus de traces, que l'eau qui sous le soleil sortait en buée des chevelures mouillées, après le bain, sur les longues plages où s'affolaient les crabes roses. Les commandements de Dieu et de l'Église ne pesaient rien dans la balance, parce que dans l'autre plateau un vieillard idolâtre avait laissé tomber une sorte d'absolution sauvage.

Il dit soudain :

— Si « Celui qui voit les Dieux » est encore païen, il n'est que temps qu'il apprenne à connaître la vérité, et qu'il entende parler du vrai Dieu avant d'être appelé devant lui. Où habitez-vous, Taoufa ?

Taoufa lui jeta un regard rapide de bête traquée, et se cacha la figure dans son châle. Quand il répéta sa question, elle répondit

d'une voix terrifiée :

— Nous habitons dans Pennyfields, ô père ! dans la maison à côté de la boutique de Yum-Tut-Wah ; mais il ne faut pas venir ! Les deux hommes qui sont là… il faut les laisser en paix, père ! Il y a mon mari d'à-présent, qui va mourir bientôt, parce que le froid est entré dans sa poitrine… et il dit que si je n'étais là avec lui, moi qu'il aime si grandement, le froid entrerait jusqu'à son cœur, et son sang s'arrêterait de couler… Et « Celui qui voit les Dieux », père, il est si vieux !… Si vous lui dites que ses dieux ne sont pas les vrais, sûrement il mourra aussi !

Son regard de supplication affolée défaillit devant les yeux du prêtre. Il répondit d'une voix égale :

— Il vaut mieux mourir d'avoir vu la vérité, Taoufa, que de vivre dans l'erreur. Les pères de là-bas ne vous ont-ils pas enseigné cela, ou bien avez-vous tout oublié ? Je vais aller voir « Celui qui voit les Dieux », ce soir même, pour lui montrer le vrai Dieu avant qu'il ne soit trop tard !

Taoufa était partie, et Father Flanagan décrochait sa houppelande pour la suivre. Il mit dans une de ses poches quelques brochures pieuses, une gravure coloriée qui représentait des nègres, des Polynésiens et des Asiatiques s'agenouillant aux pieds du Sauveur, et un crucifix ; et, ce faisant, il disait, en s'adressant à son neveu qui était demeuré près de la porte, le front appuyé au carreau :

— Une petite sauvage, Timmy ! Voilà tout ce qu'elle est restée, une petite sauvage, qu'il faudrait reconvertir tous les jours ! Et cet autre sauvage qui est avec elle, le jeune, sera bien mieux à l'hôpital, s'il est malade, bien mieux ! N'est-ce pas ?

Timmy répondit lentement :

— Oui !... Je suppose que oui...

Et il resta rêveur.

— Pourtant, continuait le prêtre, ces gens des races brunes sont plus faciles à influencer que les jaunes. Des barbares, si l'on veut, mais des barbares au cœur tendre... On peut les toucher, ceux-là, en parlant à leurs sens d'abord, en leur montrant Celui qui est mort pour eux comme pour nous, et en leur racontant sa mort, pour leur faire comprendre combien il les aimait.

« Un père m'a raconté autrefois qu'il était arrivé dans une île du Pacifique où ils n'avaient encore jamais vu de missionnaire, et que dès le premier jour il les avait réunis autour de lui, et leur avait raconté, par la bouche d'un interprète et simplement comme un conte, la vie et la mort du Christ, et les tourments qu'il avait endurés pour l'amour de nous. Avant qu'il n'eût fini son récit, toutes les femmes pleuraient et se lamentaient, demandant si vraiment il était mort, et quand il leur montra le crucifix et leur dit que c'était son image, une d'elles le supplia avec des larmes de l'enlever enfin de sa croix si dure pour le laisser reposer sur des nattes.

« Et c'est pourquoi, Timmy, nous sommes désignés, bien mieux que les protestants, pour nous adresser à ces gens-là et toucher leur cœur. Les autres ne peuvent que leur expliquer péniblement une foi incolore et toute en paroles, tandis que nous leur mettons, nous, sans cesse sous les yeux l'effigie de Celui qu'ils doivent adorer, et quand ils voient sur son visage et aux plaies de son corps ce qu'il a souffert pour eux, ils en viennent toujours à

l'aimer, en sauvages peut-être, mais à l'aimer. Et ces gens-là savent aimer ! »

Au moment de sortir il s'arrêta court, et dit :

— J'y songe, Timmy, cet homme qui est malade… Il vaudrait peut-être mieux que vous veniez !

Timmy hocha la tête sans rien répondre, prit son sac, et sortit avec lui.

En traversant West India Dock Road, Father Flanagan se répétait à haute voix :

— Dans Pennyfields, la maison à côté de la boutique de Yum-Tut-Wah… Une femme qui n'est qu'un enfant, un homme qui meurt, et un vieil idolâtre halluciné, venus tous les trois des mers du Sud, Dieu sait pourquoi et comment !… Londres est un drôle d'endroit, Timmy !… « Celui qui voit les Dieux »… Pauvres hérétiques ! Il n'est que temps ; mais au moins il aura vu le vrai Dieu avant de mourir !

Quand ils frappèrent à la porte de la maison à côté de la boutique de Yum-Tut-Wah, il y eut un bruit de pas dans le couloir et dans l'escalier, puis un silence, et Taoufa vint leur ouvrir. Elle les regarda sans rien dire avec de grands yeux terrifiés, et monta l'escalier devant eux.

Sur le palier une porte restée entrouverte fut claquée bruyamment, envoyant dans l'air une bouffée de fumée bleue à l'odeur âcre et lourde, et Taoufa ouvrit une autre porte devant eux.

Ils entrèrent dans une très petite pièce nue, à l'air étouffant, où le feu qui brûlait devait avoir accumulé depuis des semaines

des gaz empestés. Le mobilier semblait se composer de débris de nattes et de carrés de tapis usé jusqu'à la corde, et d'une petite malle de tôle qui servait de table. Sur un grabat tiré jusqu'au milieu de la pièce, tout près du foyer, un homme jeune, décharné, les guettait avec des yeux brillants. Sur un autre grabat, un très vieil homme, accroupi, leur tournait le dos.

Father Flanagan dit à haute voix :

— Dites-leur qui je suis, Taoufa, et pourquoi je viens.

Taoufa secoua la tête sans répondre, puis elle montra d'un geste le vieillard accroupi, et dit à voix basse :

— « Celui qui voit les Dieux ! »

Le prêtre reprit :

— Dites-lui que je viens lui montrer le vrai Dieu, Taoufa !

Il mit la main sur le crucifix dans la poche de sa houppelande et s'avança d'un pas. Mais Timmy le retint d'un geste, et secoua la tête. Alors il regarda à son tour en se penchant, et ne sut que dire.

Car « Celui qui voit les Dieux » était aveugle ; et que la vision qu'il portait en lui lui montrât les dieux de pierre de son île ou les dieux de feu qu'avait forgés son cœur, il n'aurait jamais d'autre vision, il ne verrait jamais le dieu d'ivoire.

q

13.1 Le « trial »

« Fatty » Bill, massif et majestueux dans son sweater blanc, une serviette sur l'épaule, arrêta un instant dans sa course l'éponge imbibée d'eau qu'il tenait à la main, et dit sentencieusement :

— Freddie, mon fils, si vous vous obstinez à tenir le coude en l'air comme si que vous offririez un bouquet de fleurs à une duchesse, vous allez attraper quelque chose de mauvais dans les côtes, présentement. C'est qu'il est chaud, le petit. Méfiez-vous !

L'éponge maniée avec art répandit sur le visage marbré une pluie bienfaisante, rafraîchit les lèvres fendues, effaça le minuscule filet rouge qui suintait d'une narine, transforma miraculeusement une fois de plus en un combattant suffisamment frais et d'aspect presque redoutable la personne terne et mélancolique du petit Fred Diggins, qui, les mains sur ses genoux, regardait droit devant lui d'un air ennuyé.

« Fatty » Bill s'accroupit devant lui et lui massa doucement les jambes en le regardant d'un air inquiet.

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas, petiot ? demanda-t-il à voix basse. Voyons ! vous n'allez pas laisser ce petit gars-là vous tamponner tout autour du ring, et devant le patron, encore !

Fred tourna lentement la tête, et considéra l'un après l'autre le patron, qui se tenait à quelques pas de là, en bras de chemise, et son adversaire, qu'un autre soigneur éventait, épongeait et séchait avec tendresse, tout en lui prodiguant ses conseils. Après quoi, il répondit d'une voix blanche.

— Ça va bien, Bill !

Et il attendit le son du gong avec résignation.

†

La patron, une main sur la corde du ring, tenait dans l'autre un peigne qu'il passait et repassait distraitement dans ses cheveux couleur de foin. Assez grand, et maigre, la poitrine creuse, il avait, dans un visage blême, des yeux décolorés, au regard indécis et comme étonné. Sa chemise mauve à rayures noires, ses vêtements dont l'élégance un peu bruyante ressortait encore davantage parmi les hardes verdies et râpées de ceux qui l'entouraient, ses boutons de manchette en or véritable, le fer à cheval clouté de rubis minuscules qui parait sa cravate, ne lui inspiraient apparemment aucune vanité. Il était là chez lui, dans un local loué par lui, au milieu de pauvres hères pour lesquels il représentait le pouvoir infini et les raffinements d'une aristocratie fabuleuse ; le jeune inconnu qui venait de poursuivre férocement d'un coin à l'autre du ring le mélancolique Fred le regardait à la dérobée pardessus l'épaule de son soigneur, cherchant à deviner l'effet produit, caressant un rêve obscur de « side-stakes » énormes, de matches annoncés en grosses lettres sur des affiches multicolores, de ceintures de championnat, d'opulence et de gloire… Mais l'arbitre de sa destinée continuait à se peigner rêveusement, fixant dans le vide des yeux naïfs, stupéfaits, ruminant un autre rêve : quelque énigme insoluble qui devait le hanter depuis longtemps !

Le gong résonna et les deux hommes reprirent le centre du ring et se remirent à l'ouvrage. Fred feintait sans conviction, hors de portée, « rentrait » en traînant les pieds, baissait machinalement la tête pour esquiver des swings possibles, envoyait devant lui un direct du gauche, et s'accrochait en corps en corps. Quand

il en était arrivé là, il s'appuyait languissamment sur l'épaule de son adversaire, les coudes en dedans pour protéger ses côtes, et prenait deux ou trois respirations profondes qui semblaient des soupirs de soulagement. Arc-boutés l'un contre l'autre, penchés en avant pour utiliser leur poids, les deux hommes tournaient lentement dans le ring pendant quelques secondes, se séparaient prudemment et comme à contre-cœur, méfiants, et recommençaient.

Un profane eût pensé qu'ils accomplissaient là un rite solennel, une pantomime réglée d'avance, quelque chose comme un « grand salut » d'escrime, sans fleurets, et compliqué d'enlacements ingénieux. Mais les spectateurs, le patron, les soigneurs et quelques adolescents mal vêtus qui s'effaçaient modestement contre les murs, les suivaient attentivement des yeux, et reconnaissaient à mesure, dans chaque phase de leur pantomime, un des secrets du culte ancien, un des gestes connus et catalogués du cérémonial sacré qu'on se transmet d'une génération à l'autre sans y rien changer, depuis les jours épiques de Jem Belcher et de Tom Cribb.

†

Les quatre becs de gaz espacés au-dessus du ring couvraient d'une lueur crue les deux torses blêmes, les deux cous bruns de fumée et de hâle, les deux visages aux méplats meurtris, où les têtes baissées pour une esquive jetaient parfois des ombres grises.

Et entre les cordes tendues, la pantomime s'accélérait peu à peu, se faisait plus heurtée, plus violente, donnait enfin l'illusion d'un combat. Un moment, Fred, par-dessus l'épaule de son ad-

versaire, dont il immobilisait les bras, levait vers la lumière du gaz des yeux indifférents et découragés ; et, l'instant d'après, il se dégageait lentement, sournois, et, sans reculer, cherchait sa mâchoire avec des crochets ennuyeux, qu'il fallait accomplir tant bien que mal, une ambition d'apprenti qu'il fallait démolir peu à peu pour conserver son gagne-pain. Et l'apprenti, pour qui cet essai représentait tant de choses, combattait ardemment, plein d'intérêt, lui tout entier à son ouvrage, et perdant la tête, à la fin, à force de se heurter chaque fois à des parades, des contres et des ficelles éventées qui avaient déjà servi pour tant d'autres !

Les cheveux bruns qui frisaient sur un front bas, le nez court et large, les dents fortes, espacées, les yeux brillants de bonne humeur et de sauvagerie ingénue, formaient un joli masque de combattant – avait déclaré Bill avec bienveillance – et le masque complétait à souhait un physique plein de promesses. Il avait conscience de tout cela, le novice, et s'enrageait à la longue, que sa force et sa bonne volonté vinssent s'émousser chaque fois sur l'à-propos languissant du triste Fred, qui, entre deux corps à corps, le considérait d'un air désabusé et plein de reproche affectueux, songeant sans doute aux innombrables novices qui étaient entrés avant celui-ci dans ce ring, débordant de confiance et d'espérances démesurées, et en étaient sortis dans les bras paternels de Bill, les yeux obstinément fermés sur le monde qui leur refusait la gloire.

†

La dernière minute du round précipitait le rythme du combat ; la lumière crue faisait reluire les visages suintant de sueur et les torses où paraissaient, l'une après l'autre, de larges taches roses ; dans le silence de la salle au plafond bas, le crépitement du gaz et

le halètement des combattants semblaient annoncer en chuchotant un dénouement proche. Et une fois de plus, la vieille histoire se répéta. Le novice avait abandonné toute prudence, et chargeait aveuglément : une rentrée rapide, un rejet du corps en arrière pour éviter le contre, et des swings des deux mains qui trouaient l'air comme des coups de fléau. Sans rien perdre de son air blasé et plein de dégoût profond, Fred se protégeait la mâchoire, recevait les swings sur ses coudes, et attendait patiemment. Quand l'occasion vint, il la saisit sans retard, mais sans hâte, comme si c'eût été, en vérité, son dû, un événement inévitable et arrêté longtemps d'avance par des puissances supérieures. Le dur crochet du gauche dont il arrêta son homme au milieu d'un élan, le swing du droit qui sembla venir de très loin, négligemment, paresseusement, pour compléter l'ouvrage, accrocha l'extrémité du menton et passa dans le vide, c'étaient encore des gestes consacrés, qu'il avait dû répéter tant de fois, tant de fois, qu'il n'en ressentait plus d'autre impression que la satisfaction du travail achevé et de la rétribution probable.

« Fatty » Bill empoigna sous les aisselles le novice évanoui, le hissa sur sa chaise, et lui pétrit l'abdomen avec sollicitude, pendant que l'autre soigneur faisait pleuvoir sur la tête ballottante une pluie d'eau rosâtre. Et quand leur homme rouvrit les yeux, ils le consolèrent à tour de rôle avec des paroles de sagesse fraternelle.

†

À deux pas de là, Fred retirait ses gants, et le regardait revenir à lui avec un sourire blasé. Il s'avança ensuite en louvoyant vers le patron, qui contemplait le groupe de ses yeux indécis, son peigne à la main, avec des hochements de tête entendus. Fred re-

çut d'un air modeste ses félicitations un peu vagues, s'agita malaisément quelques secondes, et, les yeux sur l'épingle de cravate ornée de rubis, marmotta enfin une requête.

Le patron, la bouche entrouverte, regardait sans voir par-dessus son épaule et continuait à hocher la tête sans écouter. Fred attendit quelques instants, lui toucha le coude, et recommença humblement. Cette fois le patron sursauta, répondit hâtivement : « Bien sûr ! Bien sûr ! » et mit la main à son gousset.

Cinq minutes plus tard, Fred sortait dans Bethnal Green Road, suivait languissant le trottoir jusqu'au « Lockhart's » le plus proche, et là commençait soudain de se gaver de saucisses et de purée de pommes de terre avec une énergie inattendue. Quand il s'en alla, repu et sa monnaie en poche, le monde était redevenu tolérable, et lui, Fred, étendait sa vaste bienveillance à tous ceux, connus et inconnus, qui le peuplaient. Le patron ? Un brave homme, et pas d'erreur ! « Fatty » Bill ? Un frère ! Et le novice ? Un garçon courageux devant qui s'ouvrait un glorieux avenir !

Car l'âme héroïque de Fred avait déjà tout pardonné : le travail rare, la malchance et la famine, et les coups pleuvant sur son estomac creux.

13.2 Le ballon

Tenant le ballon entre ses genoux, « Fatty » Bill pliait avec effort son corps épais, insérait l'extrémité du tube entre ses lèvres et soufflait puissamment. Après quoi il se redressait, la figure viola-

cée, et faisait une longue pause, plaçant le tube entre ses doigts et promenant autour de lui le regard placide d'un travailleur consciencieux. Quand ses pesées méthodiques lui eurent révélé que la sphère de cuir avait atteint la dureté voulue, il replia le tube sur lui-même et le ligota avec soin : opération qui nécessita l'emploi simultané des genoux, des deux mains et des dents, et force soufflements plaintifs. Il ne restait plus qu'à suspendre le ballon au-dessus de sa plate-forme et régler la longueur de la corde. Lorsque tout fut prêt, Bill contempla le résultat de ses efforts d'un air satisfait, lui infligea quelques taloches délicates, esquissa un exercice compliqué des coudes, qu'il manqua, et se rassit sans insister.

Un mépris secret pour l'aberration incompréhensible qui amenait certaines gens à malmener ce ballon, par pur plaisir et sans aucun espoir de récompenses pécuniaires ; une curiosité amusée des motifs qui pouvaient pousser le patron à le soudoyer, lui Bill, et à payer le loyer de ce sous-sol, apparemment à seule fin d'y poursuivre un entraînement sans espoir, et d'offrir l'hospitalité à nombre de petits professionnels besogneux ; enfin, la reconnaissance indulgente que lui inspirait ce caprice inexplicable ; toutes ces choses flottaient dans le cerveau de Bill, à l'état de formes indistinctes, et se fondaient en une béatitude complaisante. Sans doute le Seigneur, dans sa sagesse, inspirait-il à certaines de ses créatures une folie douce, afin d'en faire profiter d'autres de ses enfants, par exemple certains pugilistes vieillis, un peu obèses, et qui s'étaient retirés du métier sans avoir jamais connu la richesse ni la gloire, sauf en doses éphémères.

†

Ces songes indolents furent interrompus par l'arrivée du patron, qui sortait du sous-sol voisin, lequel servait de vestiaire, le torse nu, dégingandé et blême, assujettissant minutieusement les tampons qui lui protégeaient les phalanges. Il marcha droit sur le ballon, félin et sournois, sans un geste, et lui décocha en passant un crochet féroce ; puis il fit une volte-face brusque pour le rattraper au second balan, redoubla, fit donner sa droite, et sous le plafond bas ce fut un roulement de tonnerre, une suite de détonations serrées, la clameur d'un grand tam-tam de guerre résonnant sous des massues d'anthropophages.

L'homme s'avançait peu à peu jusqu'au centre de la plate-forme, se déplaçant pouce par pouce et frappant à chaque fois jusqu'à ce que, campé sous le pivot, il eût acculé le ballon dans un coin, où il le maintenait avec les directs du gauche, vites et sûrs, qui faisaient rendre à la plate-forme un tapotement monotone. Parfois, il retenait sa main une seconde, esquivait prestement de la tête pour éviter le choc du retour, et reprenait son martèlement.

Après cela, il laissait le ballon osciller dans le vide, et tournait autour avec une moue hostile. Il feintait d'une main : puis, de l'autre, menaçant, changeait brusquement d'avis et, se redressant, contemplait d'un air de défi la sphère impuissante. Puis il se jetait en avant avec une férocité inattendue, et faisait frémir les planches sous une série de swings terrifiants.

Son jeu de jambes méritait, également, d'être observé. Tantôt il s'avançait par glissades successives, le torse penché, bien couvert, prêt à tout, et l'on croyait voir un ennemi intimidé reculer à mesure. Et tantôt il déroutait son adversaire par des entrechats subtils, et se riait de ses efforts maladroits. Mais toutes ces

phases du combat fictif se terminaient de la même manière, par un coup du droit qui venait à son heure, terrible, aussi inéluctable qu'un châtiment céleste, évoquant des images d'os fracassés et de loques humaines s'affaissant sur le sol.

†

Toujours assis, Bill faisait entendre des grognements d'approbation et palpait des gants de huit onces. Quand le patron abandonna finalement le ballon et s'assit pour souffler, Bill prit une serviette et l'éventa avec sollicitude. Ensuite il l'aida à revêtir ses gants et enfila les siens.

Lorsqu'ils furent tous les deux dans le ring de seize pieds et qu'ils eurent échangé la poignée de mains préliminaire, Bill montra, par sa mine résolue et presque féroce, qu'il ne se proposait nullement de ménager son adversaire. Il n'avait pas affaire à un débutant inexpérimenté et fragile ! Non ! L'homme qui lui faisait face savait donner des coups et les recevoir, de sorte qu'il convenait de tirer serré et de rester sur ses gardes. Les bras de Bill, énormes sous le sweater blanc, oscillaient d'avant en arrière comme les pistons d'une machine gigantesque, et son torse gras semblait bourré de possibilités menaçantes. Mais ces démonstrations terrifiantes aboutissaient en tapes inoffensives, simples taloches de nourrice, horions furieux qui se transformaient en route et finissaient en bourrades indulgentes.

Le patron se trouvait tenu en conscience d'imiter cette modération, et se contentait donc d'esquisser ses coups, qui en d'autres circonstances eussent semé l'effroi et le carnage. Attentif, presque grave, il fronçait les sourcils, chargeait de défi et de menace ses yeux indécis, et appuyait tantôt un gant, tantôt

l'autre, sur une des bajoues de Bill, ou bien au creux de sa vaste poitrine.

Après quelques minutes de ce simulacre, Bill dit d'un ton pénétré : « Time ! » retourna aussitôt dans son coin et s'appuya aux cordes, respirant avec fracas, comme s'il importait de faire provision de souffle et de force pour des épreuves nouvelles. Lorsqu'ils se rencontrèrent pour la seconde fois, le patron lui dit avec un sourire pâle :

— Allez-y donc, Bill ! Vous n'avez pas peur de me casser, voyons !

Bill secoua la tête et reprit son air naturel. L'homme qui paye est le maître, et ses ordres doivent être obéis. Celui-ci commandait à Bill « d'y aller », et Bill « y alla ». Il y alla avec modération, et soucieux de ne pas trop malmener la poule aux œufs d'or. Mais la chair est faible, et même les vieux pugilistes désabusés ne peuvent guère rentrer dans le ring sans y retrouver quelques vestiges de leur fougue passée, quelque trace de l'humeur combative qui survit à travers la vieillesse et l'obésité, et leur fait oublier, par moments, qu'il est d'infortunés mortels à qui de mauvaises fées ont donné, à leur naissance, la crainte instinctive et l'horreur des coups.

Pour Bill, le choc d'un poing ganté sur sa mâchoire ou sa tempe n'était qu'un événement naturel et aucunement troublant, un simple accident de contact. Comment aurait-il pu deviner qu'il est des hommes que la menace de deux mains impitoyables qui feintent, déconcertent, frappent et poursuivent, remplit de timidité affolée, écœure et démoralise ? Les yeux décolorés qui tout à l'heure défiaient le ballon dirent une gêne et une angoisse

maladive. Chaque pas en avant de l'adversaire, qui amène à bonne portée un jeu de muscles hostiles, chaque feinte qui trompe et découvre, chacun des regards de brutalité placide qui annonce l'indifférence aux coups et le désir de les rendre, toutes ces choses, encore plus que le heurt des poings fermés, plongeaient dans une panique irraisonnée l'homme qui s'agitait dans le ring avec des gestes gauches ; et pendant qu'il poursuivait sa pantomime brave d'attaque et de défense, un frisson froid lui courait de la nuque aux reins : le frisson de ceux qui se noient ou qui tombent.

†

Quand Bill appela « Times ! » pour la seconde fois, le patron dit négligemment :

— Ça suffira pour cette fois, Bill ! Je ne me sens pas en train ce soir.

Bill répondit sur-le-champ qu'il ne fallait jamais exagérer, et retira ses gants avec empressement. Le patron retira aussi les siens et sortit du ring.

Un instant il resta immobile, se caressant les bras, rêveur et mélancolique, pendant que Bill mettait tout en ordre. Puis il avisa de nouveau le ballon, et l'assaillit avec une violence haineuse.

Ses poings s'abattirent sur le cuir gonflé, furieux, impitoyables, firent vibrer la plate-forme massive, élevèrent de nouveau dans le sous-sol nu un grondement féroce de tam-tam. Les dents serrées, le frappeur épuisait toute la gamme des coups terribles, martelait sur la sphère une revanche implacable. Et quand un dernier swing eut rompu la corde et envoyé rebondir contre

un mur le ballon dégonflé, son amertume s'apaisa, et il connut les joies du triomphe.

13.3 La chrysalide

Seul dans le sous-sol de Bethnal Green, le patron allait et venait, bricolait, mélancolique, frappant sur le ballon ou boxant avec son ombre quand il commençait à sentir le froid sur son torse nu.

Rien que cette nudité partielle lui était déjà une satisfaction, presque un orgueil. Le miroir collé contre un pan de mur, qu'un punching-ball échappé à sa corde avait fêlé du haut en bas, ne lui renvoyait que l'image d'une poitrine plate, d'épaules maigres, de bras fuselés où l'exercice constant avait plaqué une musculature artificielle, dont les rondeurs saillant sous l'effort, étonnaient. Mais la sensation de l'air froid sur son corps, le reflet blême de sa peau à la lumière, le jeu facile des articulations libérées lui donnaient l'illusion d'une épreuve prochaine, semblaient des préparatifs de combat. Il jouissait de cette illusion, et se réjouissait en même temps secrètement que ce ne fût que cela ; car la vue d'un autre homme demi-nu entrant dans le ring avec lui eût suffi pour tuer son ardeur et faire monter en lui cette gêne, cette intimidation gauche qui ressemblait si fort à la peur.

« Fatty » Bill était allé à Wonderland soigner un protégé, et le patron avait refusé de les accompagner, préférant rester seul pour caresser sans témoins sa chimère enfantine, ce goût passionné du combat qui s'alliait paradoxalement en lui à un manque de cœur lamentable.

Il marchait de long en large dans le ring, ses gants aux mains, et parfois tombait en garde, menaçant, rapide et trouait l'air de coups terribles. Il poursuivait, frappait encore, acculait, écœurait l'adversaire sous une grêle de horions décochés avec art ; calme, maître de soi, les yeux bien ouverts, guettant son homme, attentif et lucide. Et tout à coup le ridicule de ce simulacre descendait sur lui comme une douche froide : il s'arrêtait court, laissait retomber ses mains, et ses yeux indécis s'emplissaient de découragement. Ses six cents livres de rente, le « pub » bien achalandé de Highbury dont il hériterait quelque jour, son épingle de cravate en or et ses chaussures américaines, comme il aurait volontiers échangé tout cela contre le cœur indomptable et simple de quelque « pug » irlandais, affamé, en haillons et toujours mieux prêt pour une rixe que pour un repas ou une belle fille !

†

De gros souliers trébuchant dans l'escalier le sortirent de sa rêverie, et un inconnu déboucha dans le sous-sol en hésitant un peu.

— Bill n'est pas là ? demanda-t-il. Je l'ai rencontré l'autre jour et il m'a dit comme ça que je pourrais venir travailler ici. Il paraît que le patron est une bonne poire, qui vous laisse faire tout ce que vous voulez, et même se laisse taper, des fois… Le Cadger's Club, qu'ils appellent cet endroit-ci ! Alors Bill n'est pas là ! Eh bien, on va travailler un peu tous les deux, hein ? On est à peu près du même poids. Je vais me déshabiller.

Le patron répondit :

— C'est ça ! Vous trouverez des chaussons dans l'autre pièce.

Il resta au milieu du ring, s'étirant languissamment, calme en apparence, mais sentant le vieux frisson de panique lui courir une fois de plus de la nuque aux reins, l'angoisse d'un bloc de glace au creux de l'estomac, la tentation affolée de trouver quelque prétexte pour éviter l'épreuve… Mais quand l'autre revint il était encore là.

Ils étaient du même poids, en effet, ou à peu près ; mais l'autre avait bien trois pouces de moins de taille, qu'il rattrapait en épaisseur. Des tatouages compliqués ornaient ses avant-bras et sa poitrine, et un collier couleur de terre de Sienne formait un autre tatouage permanent autour de son cou musculeux. Il avait un air placide et bon enfant de brute ingénue, et un profil presque perpendiculaire, de la racine des cheveux au menton, où le nez ne faisait qu'une saillie insignifiante, comme s'il jugeait plus prudent de se rentrer d'avance.

Il chargea d'emblée, envoya deux ou trois larges swings, et s'arrêta pour en contempler l'effet, gouailleur. Quelques directs du gauche, qu'il reçut en pleine figure, firent seulement épanouir sur ses lèvres un sourire béat, et, cette preuve que son adversaire n'était pas absolument une mazette suffisant à faire disparaître tous scrupules chevaleresques, il s'appliqua à s'amuser de son mieux.

Le patron, haletant et blême, passa par plusieurs phases de panique. D'abord, il rendit les coups avec usure, ensuite il dansa tout autour du ring, multipliant les esquives, scientifique, ne ripostant qu'en tapes courtoises, espérant par là donner l'exemple à l'autre ; et, quand cette courtoisie eut lamentablement échoué, il oublia tout, essoufflé, les yeux troubles, et ne songea plus qu'à rester debout et à se défendre n'importe comment.

Il lui vint tout à coup à l'esprit qu'ils étaient tous les deux seuls, qu'il n'y avait là personne qui pût leur conseiller fraternellement, de temps à autre, de s'arrêter pour souffler un peu, et que le code d'honneur du ring interdit à celui des deux hommes qui a le dessous de demander une pause. L'avenir allongeait donc devant lui une perspective apparemment interminable de fuite, de poursuite et de coups, perspective où le torse tatoué et le faciès écrasé de son adversaire intervenaient avec une persistance horrible. Pendant qu'il songeait à cela un swing sur l'oreille le coucha à terre et, à partir de ce moment-là, il fit coup sur coup plusieurs découvertes.

Il découvrit d'abord que, contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'absence de spectateurs est le plus fort des encouragements. Plus de crainte de paraître inférieur ou ridicule ! Plus de préoccupation néfaste de ce que la galerie pense de vous ! Rien que les murs, le ring de seize pieds où deux hommes, demi-nus, primitifs, sont enfermés avec leur désir ardent et simple.

Il découvrit encore, un peu plus tard, que le choc et la douleur des coups, même la chute humiliante et le heurt des membres sur les planches, ne sont rien ; que ce qui affole, écœure et démoralise, c'est la poursuite sans répit de l'adversaire et la retraite devant sa menace constante. De sorte qu'il suffit seulement, pour éviter le trouble et la peur, de foncer aveuglément sur ses rentrées, et d'être autant que lui celui qui poursuit, tout au moins jusqu'à l'évanouissement final.

Et cela monta tout à coup en lui comme une marée joyeuse, l'instinct sûr qu'après tout ce n'était qu'un homme luttant contre un autre homme, qu'entre eux il n'y avait que de minimes différences de structure qui n'avaient pas tant d'importance ; et que,

dans le but essentiel de combat, la déesse du beau sang rouge, des muscles vivants et de la virilité venait de surgir de lui, tout armée et prête à la guerre…

†

Toute la science péniblement acquise qu'il trouva tout à coup à son service, toute la force que des années d'exercice découragé lui avaient donnée quand même, tout l'orgueil d'être pour la première fois un homme qui se bat, et de ne pas songer à autre chose ; tout cela passa dans la détente de ses épaules, dans la ruse de ses feintes et de ses esquives, dans la fougue calculée qui le jetait en avant. Et l'homme au masque écrasé, travaillé avec art, s'affaiblit, flotta, vit rouge, chargea à l'aveuglette et se heurta à la cuirasse surnaturelle de héros que le « publican » de Highbury venait de ceindre…

Quand il fallut le relever, le patron, soudain émerveillé de son ouvrage, dit à haute voix : « Seigneur ! qu'il est lourd ! » Et voici que « Fatty » Bill sortait mystérieusement de l'ombre de l'escalier et venait l'aider sans rien dire.

L'homme haleta un peu sous la douche de l'éponge, ouvrit les yeux, se frotta la nuque, et dit avec respect :

— Le dernier, c'était une beauté, Gouverneur ! Une vraie beauté !

Le patron sentit la large main de Bill lui tomber fraternellement sur le dos et entendit le vieux pugiliste lui dire d'une voix nouvelle, d'une voix d'égal :

— Je savais bien que ça viendrait un jour ou l'autre, patron ! Il ne s'agissait que d'attendre !

13.4 Fraternité

Ils étaient tous là, « Fatty » Bill, Fred Diggins, Wally Keyes, Alf Plimmer… formant bloc au milieu du public, échangeant à voix basse des propos mystérieux, ou se penchant sur l'épaule de Bill pour consulter le programme qu'il tenait à la main.

Fred se hissa sur la pointe des pieds, appuya le menton sur l'encolure massive qui lui cachait la moitié du ring, et chuchota à l'oreille de Bill :

— Six rounds !… Vous croyez qu'il tiendra ?

Bill fit une lippe prodigieuse d'oracle, et répondit :

— Il tiendra… ou il ne tiendra pas. On ne peut pas savoir. C'est un drôle de garçon !

Alf Plimmer dit avec un geste de mépris écrasant :

— Ce type contre qui qu'il tire, Sid Brown… il ne vaut rien ! Je l'ai vu dans une compétition de novices, il n'y a pas six mois ; il a gagné sa série sans le faire exprès, parce que l'autre s'est trouvé là au moment où il faisait tourner ses bras… Le jour de la demi-finale celui qui devait boxer contre lui a oublié de venir ; et il a remporté la finale parce que son adversaire a été disqualifié. Un boxeur, ça ! Un bébé le démolirait sans s'arrêter de boire…

Pensif, Bill dit à demi-voix :

— Oui… oui… C'est tout ce que j'ai pu trouver de moins dangereux pour lui ; et, des fois, avec un peu de chance, et moi dans son coin… Pourquoi donc qu'il ne gagnerait pas ? Il devrait même gagner, voyez-vous, entraîné comme il l'est ; mais avec lui on ne

sait jamais. Pourvu au moins qu'il n'ait pas peur pour sa figure, ce soir !

Ils hochèrent tous la tête, soucieux et regardèrent en connaisseurs les deux hommes qui entraient dans le ring à ce moment. Quand ils se furent malmenés et bousculés pendant quatre rounds, maladroits, essoufflés, l'un d'eux intercepta au passage un swing aventureux, et s'affaissa sur les planches, inanimé, au milieu d'applaudissements enthousiastes.

Bill se détourna avec un soupir.

— Ah ! Seigneur ! fit-il. Ça me fatigue rien que de les voir faire. Pourquoi donc qu'ils n'essaient pas d'apprendre quelque chose, avant de s'exhiber comme ça ?

Il consulta le programme, et s'en alla vers le vestiaire. Les autres se serrèrent pour rester ensemble, et se dirent l'un à l'autre :

— C'est pour après celui-ci !

†

Le patron allait combattre. Oui ! Combattre réellement, dans un vrai ring, avec de vrais gants et devant un vrai public, un homme qui ne saurait pas qui il était et qui le traiterait probablement sans aucuns égards. C'était lui qui l'avait voulu, et s'il s'en était remis à « Fatty » Bill du soin de trouver un adversaire et de fixer les conditions, ç'avait été sous défense solennelle de rien « arranger » d'avance. Bill avait bien fait les choses : un défi retentissant, appuyé d'un enjeu de dix livres, lancé au nom d'« Un inconnu », avait attiré d'innombrables bonnes volontés, et le résultat d'une sélection curieuse était le match qui mettait aux

prises, en six rounds de deux minutes, avec gants de six onces, ledit « Inconnu » et le moins redoutable de ceux qui s'étaient offerts. Un obscur établissement de la rive sud, loin des quartiers où le patron était connu, avait été choisi comme lieu de la rencontre, et tous les habitués du sous-sol de Bethnal Green étaient là, loyaux, mais sceptiques, et profondément étonnés, comme des gens dont l'univers oscille tout à coup.

Le patron ! Ils n'avaient jamais songé à lui que comme à un être inexplicable, mis sur leur chemin par une Providence complaisante pour leur fournir un local d'entraînement, et des demi-couronnes de temps en temps, dont il se laissait taper sans résistance. Quand par hasard il s'alignait dans le ring contre l'un d'eux, son adversaire s'efforçait avec une application touchante de combiner une courtoisie un peu empruntée avec un simulacre de pugilat, et d'ailleurs Bill était toujours là, second, chronométreur et arbitre, rappelant à l'ordre d'un froncement de sourcils féroce les frappeurs distraits…

Pourtant il avait eu, récemment, des crises de combativité inattendues, et il lui était arrivé d'abandonner tout à coup sa pantomime inoffensive et scientifique pour charger à vrais coups de poing, pêle-mêle, un comparse stupéfait. Et voici maintenant qu'il allait s'enfermer dans un ring, en public, avec un garçon robuste et dépourvu de manières, qui ne se douterait pas de l'honneur qui lui était fait. Le patron ! Un homme qui, clairement, n'aimait pas qu'on lui fît du mal, et qui n'avait pas besoin de cela pour vivre ! Les habitués du Cadger's Club secouaient rêveusement la tête et parlaient bas, comme en présence de quelque manifestation surnaturelle…

Ils l'acclamèrent pourtant bruyamment quand il fit son entrée ; et lorsque, emportant les dernières recommandations et une tape paternelle de Bill, il s'avança crânement et plaça d'autorité un joli direct à la figure, leur enthousiasme ne connut plus de bornes. Entre deux vociférations, ils échangèrent des signes de tête entendus. Hein ! Bon vieux patron ! Pas si mazette que ça, après tout ! Ce n'était pas pour rien qu'ils avaient tous mis la main à la pâte pour l'entraîner, là-bas, dans le sous-sol dont il payait le loyer, où il faisait sec et chaud, les soirs d'hiver ! Il se comportait très bien, ma foi ; vraiment bien… enfin… pas si mal ! En tous cas ils étaient tous avec lui de cœur, et quand un swing heureux de son adversaire l'eut jeté dans les cordes, ils furent tous debout en un instant, lui hurlant des encouragements :

— C'est un coup de chance !… Ce n'est rien !… Faites pas attention, patron, rentrez et tapez dedans !

Le placide Fred Diggins vociférait des conseils de carnage ; Wally Keyes suivait les combattants des yeux, avec des demi-esquives et des contractions d'épaules instinctives, par sympathie, et Alf Plimmer s'offrait à dépêcher sommairement un voisin qui protestait contre leur tumulte. Mais Bill, les bras appuyés sur la plate-forme surélevée du ring, surveillait son homme d'un air inquiet. Il semblait bien que le patron eût « peur pour sa figure », tout au moins pour le moment. Son jeu indécis, ses hésitations gauches, ses entrechats inutiles annonçaient à qui savait lire qu'il songeait au public, à lui-même, à l'humiliation possible, à tout sauf à la besogne simple à laquelle il aurait dû s'appliquer tout entier. Et quand une voix cria du fond de la salle : « Eh bien ! Allez-y donc, voyons ! Est-ce qu'il a peur ? » il tenta une rentrée maladroite et se fit descendre encore une fois.

Alf Plimmer s'était retourné vers l'endroit d'où la voix était partie, et distribuait des défis sauvages. Sur la plate-forme, Bill maniait l'éponge en virtuose, avec une sorte de mélopée de nourrice, calmante, consolante, farcie de sagesse. Et le patron, affalé sur sa chaise, les mains accrochées aux cordes, ses cheveux couleur de foin lui retombant sur la figure, semblait suivre des yeux quelque chose d'insaisissable, qui fuyait. Il tint pourtant toute la seconde reprise, et toute la suivante. Au quatrième round il fit jeu égal, nettement. Au cinquième, il eut une défaillance, flotta, s'accrocha, fut projeté deux fois à terre, au milieu des hurlements, et deux fois se releva à la neuvième seconde, blême, les yeux vagues, le cœur en déroute, et pourtant aiguillonné par quelque invincible désir… Et voici qu'au cours du dernier round il plaça un lourd crochet du droit au corps, comprit en une seconde que l'homme qui lui faisait face était encore plus fatigué que lui, tout aussi près de céder, et le poursuivit autour du ring toute une minute sauvage, fonçant comme un bélier, cognant, rompant les corps à corps avec des bourrades rageuses, et cognant encore…

†

Dans le « pub » où ils s'étaient rendus en sortant, le patron, lavé, peigné, la figure à peine tuméfiée, commanda du « scotch » pour tout le monde, et s'assit sur un tabouret, son verre à la main, avec un sourire mélancolique.

« Fatty » Bill lui mit une main sur l'épaule.

— Battu, patron ! dit-il, mais pas déshonoré ! pas déshonoré !

Alf Plimmer dit violemment :

— Aux points ! Ça ne compte pas… D'abord ç'aurait dû être un match nul. Au dernier round, il ne tenait plus, l'autre !

Fred se pencha, l'air effaré, les yeux ronds, et lui expliqua d'un ton mystérieux :

— Je vas vous dire… Vous êtes parti trop tard. Voilà ! La prochaine fois que vous le rencontrerez, cet homme-là, vous l'aurez facilement… facilement !

Ils le regardaient tous, sincères, fraternels, oubliant son élégance, son argent, oubliant qu'ils l'avaient longtemps considéré comme un simple d'esprit, hanté par une marotte inexplicable, un benêt qu'il fallait tondre… C'était maintenant un garçon comme eux, qui s'était aligné à son heure, et qui avait tenu jusqu'à la fin.

Le patron, toujours assis, son verre à la main, les regardait aussi l'un après l'autre. Il se sentait encore un peu étourdi, presque bouleversé, facile à émouvoir, comme si les coups l'avaient ébranlé jusqu'au cœur. Et soudain il baissa le nez sur son whisky et balbutia :

— Vous êtes de braves garçons… Je… je… vous êtes de braves garçons. Videz vos verres…

13.5 Fin d'idylle

Dehors, c'était l'horreur du premier brouillard de l'hiver : un brouillard précoce mais épais à souhait, une de ces « pea soups » qui abattent sur Londres, de Mile End à Kew, comme une couche

de l'atmosphère d'un autre monde, faite de vapeurs épaisses, de fumée et de suie. Dans les rues, les becs de gaz, restés allumés toute la journée, n'avaient fait que peupler les ténèbres d'astres piteux, joncher les rues de petites oasis de clarté que séparaient des espaces pleins de mystère.

En l'absence du patron, « Fatty » Bill régnait en maître dans le sous-sol de Bethnal Green. Ses gestes larges invitaient les arrivants à se mettre à leur aise. Ceux qu'une insatiable ambition ou la perspective d'un match prochain poussait à s'entraîner quand même entraient dans le ring deux par deux, et se bousculaient l'un l'autre courtoisement, avides de montrer leur science, mais pleins d'égards pour un collègue qui serait probablement quelque jour un adversaire. Les plus sages s'asseyaient autour de Bill et prêtaient respectueusement l'oreille à ses discours.

— Oui ! disait-il, il y a des matches de championnat, des matches à grand orchestre, avec de gros enjeux et des bourses de cinq cents livres, qui ne sont que du chiqué à faire pleurer. Et à côté de ça il y a des exhibitions, des affaires à l'eau de rose, truquées et répétées à l'avance, qui tournent mal à moitié chemin et finissent par des dégâts sérieux. Et je ne parle pas seulement des amateurs : des petites poires qui veulent faire les malins et qui vous font suer pour rien ! Même des garçons sensés comme vous et moi perdent la tête, des fois, et en donnent au public pour bien plus que son argent. Ah ! Seigneur ! Ce que c'est que d'être jeune !

Rêveur, il contempla les deux novices qui occupaient le ring, esquissant hors de portée des coups ingénieux, et sembla regretter ses erreurs passées.

†

« Moi qui vous parle, reprit-il, quand je n'étais pas plus vieux que ces gosses-là, j'ai eu mon nom dans tous les journaux ; et pas dans le SportingLife ; dans les grands journaux politiques, s'il vous plaît ! « Scène de désordre à Hampstead » qu'ils ont appelé ça ! Même que ça m'a valu quinze shillings d'amende, ou huit jours de tôle, au choix, et j'ai choisi la tôle, pour cause !

« Il faut vous dire qu'à cette époque-là j'étais amoureux d'une petite fille à cheveux jaunes – Sal, qu'elle s'appelait – qui travaillait dans une fabrique de confitures, et on avait arrangé de se marier tous les deux, un jour ou l'autre. Alors elle m'embêtait tout le temps pour que je gagne des tas d'argent, et moi j'allais embêter les organisateurs des réunions de boxe pour qu'ils me donnent un match de temps en temps. Pour un demi « quid » je me serais aligné contre n'importe quel poids lourd, et bien content, encore ! Après tout, ce n'était qu'un petit moment à passer !

« Et, comme on approchait de la Pentecôte, voilà que je tombe sur un vieux copain à moi, Harry Webster, qui me dit comme ça qu'il venait d'être engagé à l'arène de Hampstead Heath, pour le lundi de la Pentecôte, et que peut-être je pourrais aussi avoir un engagement, si seulement je voulais faire le nègre. N'est-ce pas, une troupe n'est pas complète sans un nègre, et il se trouvait que cette année-là les vrais nègres étaient hors de prix. Alors Sid Delaney, qui organisait l'affaire, cherchait un garçon discret et consciencieux pour faire le nègre. Quand j'ai été le trouver, il m'a regardé un bon moment, et m'a déclaré que j'étais juste ce qu'il lui fallait. Je ne me sentais pas flatté, flatté ! Mais j'ai accepté tout de même.

« Tout le dimanche de la Pentecôte, pendant que les copains se payaient du bon temps, il a fallu préparer les toiles de la baraque et tout arrimer sur la voiture, et le soir ç'a été un demi-gallon de teinture de choix à me coller sur la peau : un vilain mélange de brou de noix, de cirage et de je ne sais quoi encore, dont Sid me badigeonnait toutes les demi-heures. Il m'avait aussi recommandé de rouler mes cheveux sur des papillotes ; mais je n'ai pas voulu. Après tout, on a sa dignité !

« Le lundi, jusqu'à cinq heures du soir, ça a bien marché. Vous savez tous comment c'est : la parade devant la baraque, et Sid Delaney dégoisant des balivernes pour attirer les badauds. Naturellement on était tous champions de quelque chose ; ça impressionnait le public et ça rendait les amateurs prudents. Des vrais amateurs, il n'y en avait guère et on était obligé de se rabattre sur le groupe de purotins qui stationnaient toute la journée devant la baraque pour lancer des défis sensationnels, tirer le chiqué et faire leur petite quête. Moi, j'étais le « Champion de couleur de l'Afrique du Sud » et à l'heure du déjeuner Sid m'a encore donné une bonne couche de peinture, parce qu'à force de suer et de recevoir des coups sur la figure, je commençais à devenir créole.

« On était sur le devant de la baraque, carrant les épaules pour avoir l'air plus imposant, et Sid Delaney racontant toutes nos victoires et invitant les amateurs à venir se faire massacrer, quand j'entends une voix qui dit : « Eh là ! Envoyez les gants par ici ! Je prends le nègre ! »

†

« Je regarde, et le diable m'emporte si ce n'était pas Tom, mon copain, mon poteau, Tom, avec qui j'avais tout partagé, le man-

ger, le boire et le tabac… Et voilà qu'il fallait encore que je partage Sal avec lui ! Car c'était Sal qui l'accompagnait, splendide, avec une robe de velours vert et un grand chapeau à plumes jaunes, comme pour l'empêcher d'aller se battre avec ces vilaines gens… Je n'avais pas voulu lui dire ce que je faisais ce jour-là, parce que ça m'aurait humilié qu'elle me voie en nègre, et elle en avait profité pour se faire emmener à la fête par Tom ! Naturellement ils ne m'avaient pas reconnu, et moi, sur mon estrade, je dansais de rage, tellement que Delaney m'a rappelé à la fin que j'étais là pour boxer et pas pour faire l'avaleur de poulets vivants.

« Alors je me suis calmé tout d'un coup, et j'ai été choisir mes gants. C'étaient des gants qui avaient bien dix ans de service, avec tout le crin ramassé en boulettes, durs comme le fer, des gants qu'on n'offrait jamais aux amateurs, naturellement. Je les avais déjà enfilés quand Tom est entré dans la baraque, et je lui ai fait donner de beaux gants neufs, bien épais, qui n'auraient pas fait mal à un bébé.

« Le public n'avait jamais rien vu de pareil dans une baraque foraine, et quand à Sid Delaney, il s'arrachait les cheveux, tout simplement, de voir qu'on faisait de la vraie bourre dans son établissement sans qu'il ait augmenté le prix des places. Mais le plus étonné de tous c'était Tom, qui était venu là pour cinq minutes de chiqué, à la rigolade, et sa petite quête, et qui se faisait gâcher la figure sans comprendre pourquoi. Il cognait de son mieux, mais ses gants bien rembourrés ne faisaient que caresser mon brou de noix et chaque fois que je le touchais, moi, ça faisait comme un rond dans l'eau, un beau petit rond qui lui marquait la figure en rose pâle, et qui devait tourner successivement au bleu, violet, vert et jaune tous les jours de la semaine suivante. Le chronomé-

treur se doutait bien qu'il y avait quelque chose là-dessous, et il nous faisait des rounds de cinq minutes, sauf quand j'étais en mauvaise posture, et alors ça finissait de suite.

« Ce qui m'enrageait, c'est que je boxais depuis dix heures du matin, moi, et que je me sentais trop fatigué pour l'arranger comme j'aurais voulu. Même à la fin, je me sentais vidé, et j'ai perdu la tête. Quand on est tombé tous les deux, dans un corps à corps, je me suis mis à genoux sur lui, et j'ai commencé à retirer mes gants pour mieux le marquer.

« On nous a séparés, naturellement, et voilà Sal qui me tombe dessus à coups d'ongles en m'appelant « Sale nègre » ! Alors j'ai encore perdu la tête, et j'ai commencé à taper dedans.

« Deux jours plus tard, quand le magistrat m'a octroyé huit jours de « quod », Tom était là ; et, moi, j'étais encore brun clair ; mais lui ! Une vraie peinture ! Ça m'a fait plaisir à voir ; et comme on m'emmenait à Wormwood Scrubs, voilà qu'il se met à me raconter des boniments au passage, à me dire que c'était un malentendu, qu'il allait m'expliquer…

« Je lui ai répondu comme ça, très digne, qu'il pouvait garder pour lui ses explications, son œil violet, et Sal.

« Les explications et l'œil, il aurait pu s'en consoler. Mais Sal ! Il ne me l'a jamais pardonné. »

q

Chapitre 14 La conquête

Il y avait une fois une grande forêt.
Elle se dressait à la lisière des champs et des pâturages, haute et sombre comme une citadelle, si vaste qu'elle barrait tout un pan de l'horizon. À l'ombre de la forêt s'étendaient des plaines fertiles, et ces plaines étaient habitées par un peuple dont l'histoire n'a pas conservé le nom. Ces gens cultivaient leurs terres, élevaient des troupeaux, obéissaient aux usages, aimaient et mouraient selon la loi commune. Au Nord la forêt, au Sud de hautes montagnes les séparaient presque entièrement du reste du monde. Ils ne connaissaient des contrées voisines que ce que leur révélaient les visites rares de voyageurs égarés ou de hardis marchands, et ne désiraient pas en connaître davantage, leur sol étant fécond et suffisant à leurs besoins.

La forêt leur donnait du bois en abondance pour les foyers et les édifices ; les bêtes sauvages qui s'en échappaient venaient se faire prendre dans leurs pièges et les fournissaient de venaison. Elle assurait ainsi à la fois leur repos et leur richesse ; pourtant ils évitaient de jamais pénétrer plus loin que sa lisière, où les troncs espacés leur permettaient d'apercevoir encore derrière eux leurs champs et leurs maisons, et ses profondeurs mystérieuses leur étaient une source de terreur.

Il advint que leur roi mourut, alors que son unique héritier n'était encore qu'un très jeune garçon. Le petit prince grandit en paix, entouré de tuteurs et de régents ; mais son plus intime ami et son meilleur conseiller fut un étranger, venu longtemps auparavant des contrées du Sud, qui s'étendent le long de la mer. Il décrivait sa patrie comme une presqu'île desséchée et presque

aride, semée pourtant d'oliviers ; mais bien qu'elle fût – il l'avouait lui-même – moins riante et moins fertile que le pays à l'ombre de la forêt, il en parlait avec tant d'amour, que le jeune prince demeurait sous le charme en l'écoutant.

Il dépeignait de longues processions, cavaliers, adolescents et jeunes filles, qui gravissaient en chantant les collines sacrées ; des temples couronnaient ces collines, des sanctuaires grandioses et délicats où s'abritaient les statues des dieux et des déesses, si belles qu'on les devinait non point de vulgaires images, mais bien la preuve visible de la divinité. Il décrivait aussi les longues arènes entourées de gradins où s'exerçaient les jeunes hommes, le labeur patient par lequel ceux-ci se préparaient aux jeux, et les soins incessants qui, après de longues années, leur méritaient les odes des poètes, les acclamations de la foule et les honneurs des cités.

Le jeune prince ne se lassait pas de redemander ces récits, et l'étranger ne pouvait se lasser de les répéter, évoquant à ses yeux les corps frottés d'huile, tordus dans l'horreur de la lutte ou se ramassant pour la détente, la foule ondulant au soleil, les pieds nus volant sur le sable. Il avait naturellement conçu le désir de répéter ces prouesses et, dès qu'il eut seize ans, il commença de s'exercer.

Il savait déjà qu'il faut éviter les aliments grossiers, les lourdes venaisons et les boissons fermentées ; il connaissait aussi l'influence bienfaisante des bains fréquents, qui gardent la peau saine et reposent des fatigues. Il apprit à courir, à lutter, à sauter, à lancer au loin de lourdes pierres, à franchir les murs, à frapper des deux mains, à dresser de jeunes chevaux, à franchir à la nage les rivières. Il sut comment poursuivre dans les prés les poulains

à demi sauvages, comment les approcher en secret, les surprendre d'un saut et les maintenir par force, les dompter par la fatigue. Il alla parmi les bûcherons qui vivaient à la lisière de la forêt, et mania la lourde cognée. Au milieu des chasseurs, il débrouilla des pistes et suivit tout le long du jour les bêtes égarées ou blessées. Mais il comprit surtout que chacun de ces exercices n'était qu'un jeu sans importance, un des moyens qui donnent l'équilibre parfait, et cet état de force harmonieuse qui rend semblable aux dieux.

À vingt ans, le prince était d'une beauté splendide. Quand il parcourait à cheval les plaines de son royaume, vêtu seulement de grègues 1 en cuir et d'un manteau de laine qui flottait au vent, les femmes et les jeunes filles le regardaient passer en retenant leur souffle. Également noble de visage et de corps, dans l'action comme au repos, plein de grâce et de puissance mesurée, il gardait au milieu de l'effort le souci inconscient des pures attitudes, et les moindres de ses gestes paraissaient des bienfaits.

Quand le moment fut venu de lui choisir une épouse, l'Étranger parcourut le royaume en tous sens, car il avait fait entendre au jeune roi qu'il se devait d'écarter toute distinction de rang ou de caste, et de n'épouser qu'une jeune fille qui fût son égale en beauté. Ils fonderaient ainsi une race de mortels qui feraient renaître sur la terre la grâce des dieux exilés. Pourtant ni parmi les nobles, ni parmi les marchands, ni parmi les laboureurs il ne se put trouver de vierge assez irréprochable.

Plein de tristesse, le prince songeait avec douleur à sa beauté perdue. Une nuit enfin, quelque dieu lui permit un rêve. Il se vit pénétrant jusqu'au cœur de la grande forêt, et découvrant une femme qui dormait parmi les branches, couchée sur un lit de

mousse. Toutes les grâces la paraient. Le lendemain il questionna les bûcherons : ceux-ci lui apprirent que, d'après une très ancienne légende, une Enchanteresse était endormie au centre de la forêt mystérieuse, attendant d'être réveillée.

Aussitôt le prince manda près de lui les meilleurs et les plus endurants parmi les chasseurs et les paysans, parmi les vagabonds et ceux qui les poursuivent, parmi les soldats exercés aux longues marches et les messagers endurcis aux fatigues. Tous étaient semblables, maigres et forts, avec des flancs creux et des poitrines profondes, trempés par la vie simple et les durs labeurs, infatigables, pleins de ruse et de courage. Le prince leur dit qu'il les chargeait de ramener l'Enchanteresse ; il leur promit de l'argent et des honneurs, les munit de provisions et les envoya dans la forêt.

Au bout d'un an et un jour, sept d'entre eux revinrent, hâves et nus, les mains vides. « Prince, dirent-ils, la forêt est trop sauvage et trop grande : aucun homme ne pourrait pénétrer jusqu'à son cœur. »

Or, cette nuit-là, le prince rêva de nouveau qu'il voyait l'Enchanteresse, plus belle encore que la première fois.

Alors il réunit en son palais les bûcherons, les forgerons et les tailleurs de pierre, ceux qui portent de lourds fardeaux, ceux qui manient des outils pesants, ceux qui travaillent dans les carrières ou dressent debout les colonnes des édifices, tous ceux enfin qui luttent avec les choses inanimées. Certains d'entre ceux-là s'élevaient hauts et droits comme des chênes ; d'autres au contraire se ramassaient courts, trapus et noueux comme des saules ; mais tous avaient de larges torses et des épaules pesantes, des reins et

des muscles épais, avec des poignets semblables à des faisceaux de câbles. Et ils étaient plus de mille. Il les assembla donc, leur fit donner des cognées, et leur ordonna de tailler dans la forêt une route qui la traverserait d'outre en outre.

Ils attaquèrent la forêt tous ensemble, travaillant jour et nuit et frappant avec tant de force que le heurt de leurs cognées sur les troncs emplissait les plaines comme un grondement incessant de tonnerre. Mais les arbres abattus croissaient de nouveau derrière eux, et les herbes et les broussailles repoussaient aussitôt que détruites, plus nombreuses et plus touffues, noyant la route commencée. Au bout d'un an et un jour celle-ci n'avait point avancé de cent pas.

Découragé, le prince ordonna de cesser le travail. Puis, ayant rêvé pour la troisième fois qu'il voyait l'Enchanteresse, dont aucunes paroles humaines, cette nuit-là, n'eussent pu dépeindre le charme et le rayonnement, il s'en fut en secret le lendemain, sans consulter personne, et s'alla perdre, tout seul, dans la forêt.

Il marcha pendant un an et un jour, se nourrissant de fruits et de racines. Les épines déchirèrent ses pieds ; des rameaux pointus le blessèrent au visage ; il souffrit tour à tour de l'écrasant soleil et de la bise glacée, pensa mourir de faim, de soif et de fatigue. Une fois, s'étant penché sur une source, il se vit décharné, haché par les cicatrices, les lèvres gercées, tout misérable enfin. Le désespoir l'abattit alors au pied d'un arbre et il pleura longuement, car il se sentait à bout de forces. Mais au soir de ce jour-là, ayant accompli l'ordre des dieux, souffert et peiné lui-même pour obtenir celle qu'il aimait, la vierge unique avec laquelle il devait fonder une race divine – au soir de ce jour-là, il découvrit l'Enchanteresse.

q

1.Hauts-de-chausses.

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/hemon_louis_-_contes_et_nouvelles/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.